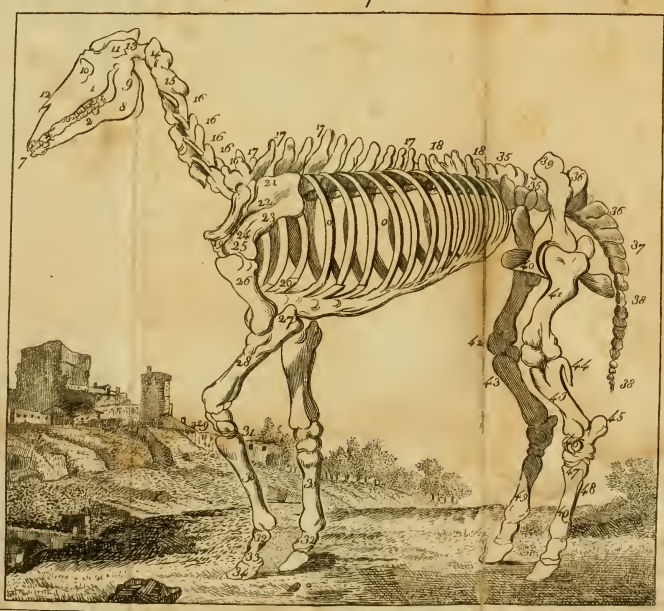
JOHN A. SEAVERNS

Le Squelette du Cheval, *Dessiné d'après celui de l'Académie des Sciences*

OS DE L'AVANT-MAIN ET DU CORPS.

1 *Machoire supérieure.*
2 *Machoire inférieure.*
3 *Dents machelieres.*
4 *Crochets.*
5 *Coins de la machoire inférieure.*
6 *Mitoyennes de la machoire inférieure*
7 *Pinces de la machoire inférieure.*
Nota. Les dents de la machoire supérieure sont brisées.
8 *Portion de la machoire inférieure, que l'on nomme os de la ganache.*
9 *Condile de la machoire.*
10 *Fossé, ou orbite de l'œil.*
11 *Le zigoma.*
12 *Pinnes du nez.*
13 *Tête ou condile de l'occiput.*
14 *Atlas*, ou 1.re *vertebre.*
15 *Le pivot*, ou la 2.e *vertebre du col.*
16 *Les 5 autres vertebres du col.*
17 *Les 12 vertebres du garot.*
18 *Les 6 vertebres qui achevent le dos.*
000 *Les côtes.*
19 *L'os de la poitrine, ou le sternum*
20 *Coudes, ou angles formés par la jonction des côtes et de leurs apendices cartilogineuses, qui unissent les côtes au sternum.*
21, 23, 23, 24 et 25 } *L'omoplate, la palette, ou le puleron.*
21 *La cavité susépineuse.*
22 *L'épine de l'omoplate.*
23 *La cavité sousépineuse.*
24 *Le col de l'omoplate.*
25 *La tête dans laquelle est une cavité où roule la tête de l'humerus.*
26 *L'humerus, ou le bras proprement dit.*



Suite des os de l'avant-main et du corps.

27, 28 *L'avant-bras.*
27 *Le coude, ou l'os cubitol.*
28 *Le rayon. Ces 2 os sont soudés ensemble.*
29 *Les os du genou.*
30 *Le canon.*
31 *L'une des deux épines du canon.*
32 *L'os du paturon.*
33 *L'os de la couronne.*
34 *Le petit pied, ou le noyau.*

OS DE L'ARRIÈRE-MAIN.

35 *Six vertèbres des lombes ou reins, qu'on appelle communément le rognon.*
36 *Cinq ou six vertèbres ossifiées ensemble, qu'on appelle l'os sacrum.*
37 *Fin de l'os sacrum et le commencement de la queue. Ces vertebres ont peu de jeu*
38 *Les os de la queue, qui jouent beaucoup plus librement.*
39 *Les os des yles, ou du bassin.*
40 *Os pubis.*
41 *Femur.*
42 *Rotule : C'est ce qu'on appelle le grasset.*
43 *L'os de la cuisse ou Tibia.*
44 *Os peroné.*
45 *Os du jarret.*
46 *Os de la poulie.*
47 *Quatre autres os du jarret.*
48 *Epine du canon.*
49 *Le cunon, etc.*

MANUEL
VÉTÉRINAIRE,

OU

TRAITÉ SUR LES MALADIES
DU CHEVAL,

ET SUR LES REMÈDES QU'ON DOIT EMPLOYER POUR LES GUÉRIR ;

Ouvrage dédié à toutes les personnes qui aiment ou qui sont chargées du soin de ce noble animal.

PAR M. DE LA GUÉRINIÈRE.

ÉDITION

ORNÉE DE DEUX GRAVURES EN TAILLE-DOUCE.

A Paris,

Chez DELARUE, Libraire, quai des Grands Augustins n° 15
Et à LILLE, chez CASTIAUX, Libraire, Grande Place.

1825.

IMPRIMERIE DE BLOCQUEL, à Lille.

CHAPITRE PREMIER.

Hippostéologie, ou traité des os du cheval.

Quoique cette partie ait été traitée par plusieurs auteurs, on peut assurer cependant qu'aucun n'a été copié dans cet ouvrage, et que la description de chaque os a été faite sur le squelette même du cheval.

Pour suivre l'ordre auquel on s'est assujetti, ce chapitre sera divisé en trois articles, dont le premier traitera des os de l'avant-main ; on parlera des os du corps dans le second ; et nous examinerons ceux de l'arrière-main dans le troisième.

Mais avant que d'entrer en matière sur les os du cheval, il est à propos d'expliquer quelques termes qui pourraient sembler barbares, mais dont nous serons obligés de nous servir dans la suite, parce qu'ils sont consacrés.

Toutes les parties du corps de l'animal peuvent se rapporter à une seule, comme la plus simple, que l'on nomme Fibres, Fibrille, Filament, Fil ou Filet. C'est une partie étendue en longueur et à laquelle l'imagination donne peu d'épaisseur et encore moins de largeur.

Selon que ces fibres sont différemment arrangées, on leur donne différens noms, parce qu'elles forment différentes parties.

Lorsqu'elles sont plusieurs ensemble, rangées sur un plan parallèle, croisées et entrelacées par d'autres perpendiculaires ou obliques, elles forment les membranes.

Sont-elles rangées plusieurs ensemble en forme de cylindre, comme les douves d'un tonneau, et entrelacées par d'autres fibres, ou en orle (1) ou spirales, elles forment des tuyaux que l'on appelle *vaisseaux*.

Imaginez un vaisseau replié autour de lui-même en forme de peloton, lequel se divise à la sortie en deux branches, dont l'une sépare une liqueur superflue ou nécessaire à d'autres usages, et l'autre rapporte à la masse

(1) Orle, est la figure que décrit la ligne qui passerait dans toutes les dents d'une roue d'horloge.

du sang le reste de la liqueur qu'il a apportée, et vous aurez l'idée de la glande, que les anatomistes appellent *conglobée.*

Si le vaisseau sépare une liqueur superflue, comme l'urine, la sueur, etc. on l'appelle Excréteur; s'il sépare une liqueur utile, comme la bile, la salive, on le nomme Secréteur.

De l'amas de plusieurs de ces glandes réunies, naissent les conglomérées.

Les fibres réunies en un seul faisceau blanc, qui remonte jusqu'au cerveau, en se joignant à d'autres, semblablement compactes et serrées, sans former de cavité sensible dans les troncs, après la réunion de plusieurs de ces paquets joints ensemble, sont les nerfs destinés à porter le sentiment et peut-être le mouvement dans toutes les parties.

On en trouve dans le même ordre, qui par leur réunion, forment aussi un corps blanc, mais devenant plus lâches, moins serrées par une, quelquefois par les deux extrémités forment une masse en substance rougeâtre, par le sang dont elle est abreuvée, que l'on nomme muscle ou chair, et le corps blanc s'appelle *tendon.*

Lorsque cette masse rougeâtre ne s'y trouve point, et que ces fibres ne viennent point prendre leur origine dans le cerveau, ce ne peut être qu'un ligament; ils servent communément à unir deux os ensemble, et quelquefois à donner attache à quelque viscère.

Un muscle a quelquefois deux tendons, et un tendon se trouve aussi quelquefois entre deux extrémités musculeuses: ces mêmes fibres musculeuses, imitant la figure circulaire ou d'un anneau, s'appellent Sphincères.

De ces vaisseaux, il en est qui ont naturellement et sans interruption un bâtiment ou une vibration que l'on appelle *pouls*, à Pulsu; ce sont les artères qui portent le sang du cœur à toutes les parties du corps; celles qui le rapportent des extrémités, n'en ont point, et s'appellent *veines.*

Il y a encore d'autres vaisseaux destinés à porter ou contenir d'autres liqueurs, mais ils ont tous le nom commun de Secréteurs ou Excréteurs, et la liqueur qu'ils

contiennent, suivant sa qualité, en caractérise le nom particulier.

L'anatomie moderne a pourtant donné à ceux destinés à la circulation de la limphe, celui de veines et d'artères limphatiques.

On entend par limphe, la partie du sang qui se coagule dans la poëlette, et se liquéfie à une chaleur douce, au lieu qu'elle se durcit à un feu violent.

Lorsque ces mêmes filamens se trouvent dans un degré de compaction plus serré que les ligamens, et abreuvés d'un suc visqueux et gluant, ils ont beaucoup plus de ressorts, et sont propres à servir de coussins à des parties plus dures, plus solides et plus cassantes; savoir: les os, qui se froisseraient continuellement par le contact et se briseraient promptement, s'ils n'en étaient revêtus à chacune de leurs extrémités, qui peuvent être sujettes au contact d'un os voisin; c'est à cet emploi que sont destinés ces cartilages: l'humidité gluante et visqueuse dont ils sont abreuvés, venant à se dessécher, ils acquièrent souvent la dureté des os, et le deviennent même avec le temps.

L'os enfin se forme de la réunion de quelques fibres, comme le cartilage, mais beaucoup plus serrées, et qui, laissant par conséquent moins de passage au suc qui pourrait les humecter, se dessèche plus vîte.

Des deux substances qui se remarquent dans l'os, l'une, que les anatomistes appellent *vitrée*, est cassante, et l'autre spongieuse: on peut en entrevoir la raison, sur les mêmes principes que nous avons avancés.

L'on considère dans l'os des éminences et des cavités

Les éminences ont deux sortes de noms: *apophise* et *épiphise*.

L'apophise est une éminence, saillie, ou inégalité de l'os, faite par l'expansion ou prolongation des fibres, même de l'os.

L'épiphise est un os enté sur une autre, mais plus petit que celui sur lequel il est enté, et qui s'articule sans mouvement, à la faveur d'un cartilage mince qui les unit, et ne fait des deux os qu'une pièce solide. Ce cartilage venant à s'ossifier soi-même, comme nous avons dit que cela arrivait quelquefois, l'épiphise devient pour lors apophise.

Les cavités de l'os ont plusieurs sortes de noms ; mais comme ils sont pris de leur figure, nous en passerons les définitions, qui seraient plus obscures que ce que nous voudrions définir : car qui ne sait pas ce que signifie *trou*, *canal*, *fosse*, *sinus* du *cul-de-sac*, *échancrure*, *sinuosité* ou *sillen*, *scissure* ou *gouttière*, etc ?

Il s'agit plutôt de savoir à présent de quelle manière tant de pièces d'os, dont le corps est composé, sont unies ensemble.

On en distingue de deux sortes ; savoir : articulation avec mouvement, et articulation sans mouvement, ou jonction, c'est la même chose.

L'articulation avec mouvement se fait de deux manières, l'une par genou, l'autre par charnière.

Les mécanistes appellent *genou*, le mouvement d'une boule ou sphère dans une cavité presque sphérique, qui, par conséquent, se meut circulairement et en tous sens : cette dénomination est absolument impropre, car le genou d'aucun animal ne se meut de cette manière, mais ce terme étant universellement consacré à cette manière de mouvoir, et y ayant d'autres parties dans l'animal où cette articulation se trouve, nous en conserverons l'expression.

La charnière est un mouvement limité à décrire une portion de cercle, à aller et venir en un seul sens, comme celui des charnières de tabatières, des couplets de portes, ou même de celles qui roulent sur des gonds, dont il se trouve des exemples dans le corps.

L'articulation sans mouvement s'appelle *suture* ou *commissure* ; c'est lorsque les inégalités de deux os se reçoivent réciproquement dans leurs cavités, comme les dents dans leurs alvéoles, les os du crâne avec les autres, les épiphises avec leurs os, quoiqu'il y ait un cartilage entre deux ; il est donc aisé de voir que l'on appelle suture, ce que les ouvriers appellent *mortaise* et *queue d'aronde*.

Quelques anatomistes ont donné plusieurs autres espèces d'articulation ; mais comme il est aisé de voir, en faisant quelque attention, qu'elles se rapportent nécessairement à une de celles que nous venons d'expliquer, nous les passerons sous silence ; nous irons tout de suite

au détail des os de l'avant-main, et nous commencerons par ceux de la tête.

ARTICLE PREMIER.

Des os de l'avant-main.

De la tête.

La tête est une boîte osseuse composée de plusieurs pièces, dont l'usage est de contenir les principaux organes des sens et de les défendre par sa dureté contre les chocs violens qu'ils pourraient recevoir des corps extérieurs. Elle est composée de deux pièces principales ; savoir : la mâchoire supérieure et inférieure. La mâchoire supérieure ou le crâne, est composée de vingt-six os, que l'on ne peut reconnaître tous, qu'en brisant le crâne d'un poulain très-jeune ; leurs jointures ou sutures en font cependant distinguer plusieurs assez aisément les uns des autres, surtout dans les jeunes sujets.

En considérant de face un crâne de cheval décharné, posé horizontalement sur une table, et dont on a détaché la mâchoire inférieure, les deux premiers os qui se présentent par leur extrémité antérieure, sont les maxillaires, lesquels font les deux côtés de la face du cheval. Nous appellerons face au cheval, toutes les parties contenues depuis la partie supérieure des yeux jusqu'au bout du nez, y compris ce qui est couvert par la lèvre supérieure. Ces os sont percés dans leur partie latérale moyenne d'un trou ou plutôt d'un canal qui donne passage à un nerf assez gros, qui vient de la quatrième paire du cerveau ; chacun de ces os est percé dans sa partie inférieure de dix trous, que l'on nomme *alvéoles*, destinés à loger les dents ; savoir : les six mâchelières ou molaires à la partie postérieure, à un pouce ou environ de distance du crochet, dans les mâles, et un peu plus avant la dent des coins ; ensuite une mitoyenne, et une des pinces à la partie antérieure, dont les qualités, qui sont utiles pour la connaissance de l'âge, sont détaillées dans le chapitre de l'âge ; nous ajouterons seulement ici que ces dents de devant ne servent point à l'animal pour mâcher ; il s'en sert pour couper le fourrage et ramener l'aliment par le moyen de la langue et des autres muscles de la bouche vers les grosses dents postérieures, pour les broyer.

Ces deux os à la partie antérieure, forment, par leur réunion, un petit canal court et contourné, par où sortent les veines du palais, qui vont se perdre dans les lèvres.

Au-dessus de ces os s'en présentent deux autres qui ont la figure d'un bec d'aigle par le bout; ils sont séparés l'un de l'autre par une longue suture qui traverse le front et remonte jusqu'au sommet: on appelle cette suture la suture droite ou sagittale; ces deux os s'appellent *les pinnes du nez*, et sont articulés chacun de leur côté avec les os maxillaires par une suture qui en porte le nom, et est dite, *suture pinnale;* ces os en leur place forment une espèce de cœur.

La suture sagittale, en remontant vers le sommet, sépare deux autres os, qui sont ceux du front, placés directement sous l'épi ou molette, entre les deux yeux. Chacun de ces os a une apophise ou saillie, qui fait une grande partie de l'orbite ou contour de l'œil; cette apophise a un trou, par où sort un nerf qui va au péricrâne.

En remontant plus haut, la même suture sagittale traverse deux os, qui paraissent triangulaires, parce qu'ils portent une figure de triangle imprimée sur leur substance, mais qui ne circonscrit point toute leur étendue, qui est beaucoup plus grande; on les appelle *pariétaux*, parce qu'ils sont placés aux deux côtés du front.

Cette suture se va enfin terminer à l'os du toupet, où naît le poil, qui porte le même nom.

Les pariétaux sont séparés du caronal par la suture transverse, ainsi appelée, parce qu'elle est droite, et traverse la face horizontalement; et le coronal l'est des pinnes du nez par l'arcuale, nommée ainsi à cause de sa figure d'arc.

Les os des tempes sont convexes en dehors et concaves en dedans. A leur partie latérale externe, ils produisent une longue apophise qui est coudée et va fermer l'orbite, en se joignant avec la saillie de l'os maxillaire, et cette jointure étant recouverte d'un os fort long triangulaire, qui est l'os de la pommette, ils forment l'arcade appelée *zigoma*. Dessous cette apophise, est une cavité destinée à recevoir le condile de la mâchoire inférieure; et derrière cette cavité, un talon, pour y retenir la mâchoire; ce talon s'appelle *apophise mastoïde*.

Derrière cette apophise mastoïde, il s'en trouve une autre longue et pointue comme une aiguille, que l'on nomme *stiloïde.*

De ces apophises stiloïde, qui portent leur direction vers le nœud de la gorge, partent deux os qui vont à la partie antérieure du gosier, lesquels s'unissent à angle aigu avec deux autres plus courts, lesquels, à cause de leur figure, on nomme *les pilons.* Sur les extrémités supérieures de ceux-ci, s'en articule un autre qui ressemble à une fourche à deux fourchons, et donne, à cause de cela, à tout cet assemblage d'os, le nom commun de *fourchette.* Cet os est appelé par les anatomistes, *hyoïde* ; c'est celui qu'on trouve à la racine des langues de mouton.

Derrière le toupet se trouve un os d'une figure singulière ; car la tête étant renversée et couchée aussi horizontalement, en regardant de face la partie postérieure du crâne qui est remplie par cet os, il représente assez parfaitement la tête d'un bœuf ; son nom est *l'occiput* ; il y a trois trous principaux et quatre apophises : le plus grand des trous s'appelle *ovale*, et donne passage à la moelle allongée, qui est la prolongation de la substance du cerveau, qui règne jusqu'à la troisième ou quatrième vertèbre de la queue ; les deux autres trous donnent passage aussi à la moelle spinnale et à la septième paire de nerfs, lesquels vont à la langue, à la gorge, et à l'os hyoïde.

Des quatre apophises ou saillies, les deux plus grosses sont lisses et arrondies, et sont connues sous le terme consacré de *condiles* ; les deux autres qui sont plus longues, auront le nom de *cornes*, dont elles représentent la figure.

Il est à ce même os une cinquième saillie ou apophise qui se recourbe en dessous, pour servir de base au cerveau : elle n'a point d'autre nom que celui *d'avance occipitale.*

Dans sa partie interne il se trouve une petite lame mince, qui sert de cloison pour séparer le cerveau du cervelet : on l'appelle *la cloison.*

En considérant toujours la base du crâne renversée, le premier os qui suit l'avance de l'occiput est le

sphénoïde, dérivé d'un mot grec qui signifie coin, lequel achève, avec un autre os que nous allons nommer, *la base du crâne.* Cet os a deux principales apophises ou saillies, qu'on nomme *ailes*, à cause de leur figure : ces ailes s'élargissent vers le palais, et au bout du plus épais de ces rebords, se trouve un petit crochet ou une espèce de poulie fixe, par où passe le tendon du péristaphilin, muscle destiné à relever la luette.

Du milieu de cet os part une autre lame osseuse, tranchante d'un côté, sillonnée de l'autre, en forme de gouttière, longue et mince comme un poignard, laquelle va finir à la simphise ou réunion des os maxillaires. Cet os est dit *vomer*, par la ressemblance qu'il a au soc d'une charrue.

De cet os tout spongieux se prolongent quatre lames osseuses percées d'une infinité de petits trous, et repliées comme des cornettes, attachées aux parois internes des maxillaires, deux de chaque côté du vomer : nous les appellerons *les cornets du nez.*

Le vomer allant s'insérer par son extrémité aux os maxillaires, s'attache en passant aux os du palais, lesquels sont enfermés entre les ailes du sphénoïde et les os maxillaires. Ces os du palais ont chacun un trou, que l'on appelle *gustatif*, parce que les nerfs du goût passent par ce trou ; à leur réunion l'un avec l'autre, ils forment un petit bec où s'attache la luette.

Nous venons de voir tous les os qui se trouvent situés sur une même ligne depuis une extrémité du crâne jusqu'à l'autre, tant en dessus qu'en dessous ; il nous en reste trois de chaque côté, pour achever le contour de la face du crâne. Deux de ces os forment une grande partie de l'orbite, et sont articulés avec l'os maxillaire par une suture ; l'un s'articule de plus avec une des pinnes du nez et le coronal, et s'appelle *l'os du grand angle de l'œil*, c'est celui qui est le plus près du front. Dans cet os est creusé un petit canal pour le sac lacrymal ; sur le rebord que forme l'orbite, est une échancrure pour le passage d'un cordon de nerfs qui va aux muscles et au globe de l'œil. L'autre os à côté, a une apophise ou saillie, qui par sa production achève une grande partie

de l'orbite, fait le petit angle, et forme la moitié de cette arcade qui fait une espèce d'anse à la tête. Cet os est l'os de la pommette.

Enfin le troisième et dernier des os apparens du crâne, est un os enclavé dans la partie inférieure et postérieure de l'os des tempes, et fermé par la base d'une corne de l'os occipital: cet os est nommé *pierreux* par les uns, et *éponge* ou *spongieux* par d'autres; sa dureté ne laisse pas d'être assez considérable, il est fort irrégulier et composé de plusieurs parties qui ont chacune leur nom. Cet os est creux, et sa cavité se nomme *chambre intérieure de l'oreille;* le conduit s'appelle le *tuyau.* Ceux qui seront curieux de connaître parfaitement la mécanique de cette partie, consulteront l'ouvrage de M. du Verney, qui en a fait un traité fort savant; nous nous contenterons de dire que c'est dans cette chambre intérieure que sont renfermés les principaux organes de l'ouïe, lesquels sont osseux, membraneux et musculeux: les osseux, que l'on ne peut voir sans briser le crâne, sont au nombre de trois: l'étrier, l'enclume et le marteau, nommés ainsi à cause de leur figure.

Le dernier des os de la tête, est l'os de la mâchoire inférieure; sa figure est assez connue, la partie antérieure s'appelle le *menton,* où sont logées dans autant d'alvéoles, huit dents, y compris les crochets. Depuis le crochet jusqu'aux molaires, qui sont six de chaque côté, il y a un intervalle qui est la place où se met le mors, lequel est recouvert par la gencive; c'est en cet endroit que se trouvent les barres; on voit à la partie latérale externe, une espèce de trou, qui est le débouché d'un canal appelé *conduit mentonnier,* par où passe un gros rameau de nerfs qui en distribue un surgeon à chaque dent.

Les deux apophises larges de la partie postérieure de cet os qui forme la ganache, sont partagées en deux autres apophises, dont celle qui a une tête s'appelle *condille,* et s'articule par charnière dans une fosse de l'apophise mastoïde; mais comme cette charnière est mobile elle-même comme dans une espèce de coulisse,

elle forme un mouvement ovalaire ou elliptique qui imite le genou, quoique ce n'en soit pas un. L'autre apophise se nomme *coronoïde*, et donne attache à de forts muscles qui viennent des tempes. A la partie interne de cette mâchoire on voit deux grands trous, qui sont l'entrée des conduits mentonniers.

Il est à remarquer que la mâchoire inférieure est plus étroite que la supérieure de la largeur des deux rangs des dents supérieures, puisque la ligne externe, qui passerait sur le bord des dents molaires de la mâchoire inférieure de chaque côté, vient frapper précisément contre la ligne interne des supérieures : la raison en est, que celles-ci sont destinées à broyer les alimens ; c'est pourquoi il n'en est pas de même des antérieures, qui, servant à trancher, sont posées juste l'une sur l'autre, comme des forces. Cette mâchoire est la seule mobile.

Des os du cou ou vertèbres.

L'on appelle *vertèbres* tous les os qui, depuis la nuque, forment une espèce de chaîne, jusqu'au bout de la queue.

Le cou en a sept ; la première s'appelle *atlas*, en mémoire sans doute de ce fameux héros, que l'histoire antique nous assure avoir porté le globe de l'univers. Cette vertèbre est composée de sept apophises, quatre antérieures ou supérieures, qui forment une cavité ovalaire, où la tête s'articule par un genou ; ayant mouvement libre en tout sens, limité pourtant par ces mêmes apophises, pour ne point comprimer la moelle alongée qui passe par un large trou, qui se trouve au fond de cette cavité, deux apophises latérales, qui ressemblent assez à des oreilles de chien, surtout par la partie supérieure ; et une autre inférieure ou nasale, parce qu'elle ressemble parfaitement à un bout de nez.

La deuxième vertèbre s'appelle le *pivot*, parce que cette première, qui est assez fortement serrée contre la tête, tourne dessus comme sur un pivot : elle a aussi sept apophises, dont la première s'appelle *odontoïde*, parce qu'elle ressemble à une dent : elle sert de pivot à

la tête par le moyen de la première vertèbre, qui tourne sur celle-ci à droite et à gauche: deux larges têtes se trouvent au côté de celle-ci, que l'on appelle *condiles;* deux latérales ou épineuses, la nasale qui est beaucoup plus grande que celle de la première vertèbre, et la postérieure ou stomacale, parce qu'elle représente d'un certain sens très-parfaitement un estomac de volaille, dont on a levé les ailes et les cuisses.

Cette vertèbre, aussi bien que toutes les autres jusqu'au bassin, sont percées d'un canal pour le passage de la moelle alongée. Sous la base de l'apophise nasale, est une large cavité ronde, où roule une tête parfaitement ronde de la troisième vertèbre; ainsi cette vertèbre s'articule avec la première par charnière, et avec la troisième par genou, aussi bien que toutes les suivantes qui s'articulent par genou.

Les cinq autres ont chacune une tête et une cavité ronde, par lesquelles elles s'articulent ensemble par genou.

Pour achever l'avant-main, il nous reste à parler des extrémités antérieures, que nous pourrons subdiviser en cinq parties; savoir: l'épaule, le bras, le genou, le canon et le pied.

L'épaule est composée de deux os. Le premier s'appelle l'*omoplate*, les bouchers l'appellent *patteron*, prétendant, parce qu'il est plat, qu'il a la figure d'une poêle. Le deuxième est l'*humérus*, ou proprement l'*os de l'épaule.*

L'omoplate est un os triangulaire d'environ un pied de longueur, assez plat dans toute son étendue, un peu concave du côté qui est appuyé sur les côtes, et convexe de l'autre côté. Sur le côté convexe est une saillie ou apophise longue, que l'on appelle l'*épine.* Cette épine qui sépare les deux côtés les plus longs de ce triangle, vient finir avec eux à une espèce de tête ronde creusée sphériquement pour recevoir la tête de l'humérus.

L'humérus est un os plus court que le précédent, mais plus fort, plus gros, et un peu contourné en S. Cet os est creux et contient beaucoup de moelle; il s'articule avec le précédent par genou, et sert à faire le mou-

vement que l'on appelle *chevaler* dans les chevaux. Cet os a, vers le milieu de sa longueur, une saillie éminente, ronde, convexe d'un côté, et concave de l'autre, qui donne attache à des muscles : l'autre extrémité finit par deux têtes ou condiles séparés à la partie postérieure par une scissure ou rainure destinée à recevoir une saillie de l'os du coude, avec lequel celui-ci s'articule par charnière.

Le bras fait la deuxième partie ; il est composé de deux os qui sont comme soudés ensemble ; le plus gros est le rayon, et l'autre qui forme une espèce de talon, est ce que nous avons appelé le *coude* ou *cubitus*.

Le genou est la troisième partie : il est composé de sept os qui forment une masse osseuse retenue par plusieurs ligamens : cette multiplicité d'os rend cette articulation beaucoup plus souple. Il serait trop long pour cet ouvrage, d'en donner ici la description ; nous dirons seulement que toute cette masse s'articule avec le bras et avec le canon par charnière, quoique ce soit le genou.

La quatrième partie est le canon, qui est un os plus court que le rayon, mais d'une figure à-peu-près semblable, sur lequel sont soudés à la partie postérieure et intérieure, dans la longueur, aussi deux autres petits os longs et secs, que nous appellerons *ses épines*.

La cinquième et dernière partie enfin, est le pied, composé de six os ; savoir, les deux os triangulaires, l'os du pâturon, celui de la couronne, le petit-pied et le sous-noyau.

Les deux os triangulaires sont placés directement derrière la jointure du canon et du pâturon, et forment le boulet.

L'os du pâturon est un diminutif de l'os du canon, et est le seul.

Celui de la couronne est le diminutif du pâturon.

Le petit-pied est un os triangulaire, arrondi par devant. La partie supérieure représente l'empeigne d'une mule de femme, avec un petit bec sur le coude-pied, et l'inférieure représente un fer à cheval. Le sabot dans lequel est renfermé le petit-pied, est une corne dure par-dessous, plus tendre par-dessus, et sillonnée en dedans

comme les feuilles qui sont sous la tête d'un champignon.

Quant au corps entier de toute la jambe, y compris l'épaule, il ne s'articule avec aucun os du corps ; mais il est attaché avec la partie latérale antérieure de la poitrine, par de forts ligamens et de forts muscles.

ARTICLE II.

Des os du corps.

Le corps est composé de vertèbres, des côtes et de l'os triangulaire appelé *sternum* ou *os de la poitrine.*

Les vertèbres sont des os d'une forme irrégulière, lesquels contiennent cette chaîne qui commence à la nuque et finit au bout de la queue.

Elles ont toutes une saillie épineuse à la partie supérieure, à la différence du cou ; les quatre premières croissent par degrés, la quatrième et cinquième sont les plus longues, et forment le garrot, puis elles vont en diminuant jusqu'à la douzième : les six suivantes sont égales.

Elles s'articulent ensemble par genou comme celles du cou, et par un cartilage plus épais.

Sur ces dix-huit vertèbres s'articulent par charnières autant de côtes de chaque côté : voici de quelle façon :

Chaque côté a deux têtes, une ronde, et une plate et lisse ; la ronde s'articule dans une cavité sphérique qui est pratiquée dans la partie postérieure et inférieure de la vertèbre qui est la plus proche du cou, et elle s'articule sur la suivante, qui est du côté de la croupe, par sa tête plate, qui fait un double jeu nécessaire pour le mouvement de la poitrine ; ainsi il y a dans cette articulation, charnière et genou.

A l'extrémité de chacune des côtes, se trouve un cartilage fort, et cependant un peu souple, lequel se confond avec les extrémités cartilagineuses d'un os ou de plusieurs os, qui, avec l'âge, s'ossifient en un, que l'on appelle *sternum ou triangulaire*, parce qu'étant détaché de la partie osseuse des côtes, il représente une

échelle triangulaire qui n'aurait qu'un montant, lequel serait dans le milieu.

Il n'y a que les neuf premières côtes qui s'articulent immédiatement avec cet os, les autres se joignent au cartilage de la neuvième par de longues expensions cartilagineuses couchées les unes sur les autres

L'os de la poitrine appelé *sternum*, est le point de réunion de toutes les côtes à leur partie inférieure. Cet os finit vers le ventre par un cartilage pointu comme l'extrémité d'un poignard, ce qui lui a fait donner le nom de *xiphoïde.*

Après les dix-huit vertèbres qui soutiennent les côtes s'en trouvent six autres que l'on nomme *lombaires, des lombes ou rognons.* Ces six vertèbres sont assez semblables entr'elles mais figurées différemment de celles du coffre ; on les distingue de toutes les autres, parce qu'elles n'ont que trois saillies grandes, larges, et plates, deux latérales et une supérieure, qui est la plus large et la plus courte. Le corps de la vertèbre est percé, comme toutes les précédentes, pour le passage de la moelle alongée : elles s'articulent aussi par genou, mais il arrive quelquefois, par maladie, qu'elles s'ossifient plusieurs ensemble.

ARTICLE III.

Des os de l'arrière-main.

Les os de l'arrière-main comprennent l'os sacrum, les os des iles ou des hanches, les cuisses, les jarrêts les jambes de derrière, la queue.

L'os sacrum est un os triangulaire un peu recourbé par la pointe, et un peu concave par sa partie inférieure ou interne, convexe par sa partie extérieure. Cet os est une suite de cinq vertèbres ossifiées ensemble naturellement dès la plus tendre jeunesse de l'animal. Ces cinq vertèbres se distinguent encore dans l'adulte, qui est pour le cheval l'âge de quatre ou cinq ans, par les apophises épineuses ou supérieures qui sont parfaitement conservées : la première même de ces vertèbres conserve

aussi les deux apophises latérales, et les a beaucoup plus fortes que les précédentes. Ces apophises ont un côté grenu, par lequel elles s'articulent par suture avec les bords internes de l'os des îles, à la faveur d'une lame cartilagineuse qui en fait le ciment et s'efface avec le temps.

Cet os est percé d'un canal dans sa longueur, pour le passage de la moelle alongée à la partie interne : il y a quatre trous de chaque côté et deux échancrures, une en haut et une en bas de chaque côté, pour la sortie des nerfs sciatiques, qui sont les nerfs de la cuisse.

A l'extrémité de cet os commence la queue, dont les deux ou trois premiers nœuds sont percés encore pour le passage de la moelle ; les suivans ne le sont plus, et sont collés les uns aux autres par des cartilages fort gluans; les filamens de nerfs se répandent et parviennent ainsi jusqu'à l'extrémité de la queue. Ces os sont au nombre de dix-sept.

Reste présentement à expliquer les os des îles, de la cuisse et des jambes de derrière.

Les os des îles sont deux, un de chaque côté, qui se joignent dans le quadrupède à la partie inférieure, où naissent les parties génitales dans les mâles, par une suture que l'on nomme *pubis.*

Chacun de ces os est subdivisé en trois par les anatomistes, l'îléon, l'ischion et le pubis.

L'îléon est la partie supérieure, large et évasée comme une palette, qui s'articule par suture avec l'os sacrum.

Le pubis est celle qui s'articule par la suture qui joint les deux os du côté droit et du gauche.

L'ischion est cette pointe postérieure excédante qui vient se terminer dans le milieu de cette grande cavité ronde, que l'on nomme *cotiloïde*, par la ressemblance qu'elle a à une écuelle.

Les traces de cette réunion s'effacent dans un âge si peu avancé, qu'il n'en reste dans l'adulte aucun vestige. De chaque côté de la suture du pubis, se trouve un lar-

ge trou appelé, de sa figure ovale, *ovalaire.* Il n'a d'autre usage que de rendre cet os plus léger.

Dans cette cavité cotiloïde, est une grosse tête ronde d'un os fort gros et assez long, creux et plein de moelle. Cet os s'appelle *le fémur.* On remarque dans cet os quatre principales éminences ou apophises. Les deux supérieures qui ne forment qu'une seule marche fourchue, se nomment le *grand trocanter :* c'est la pareille éminence qui dans l'homme, soutient la culotte. La troisième éminence qui se trouve au-dessus, s'appelle le *petit trocanter* : la quatrième est opposée à celle-ci et à la partie interne, nous la nommerons *apophise intérieure.* Au bas de cet os, à la partie latérale externe, est une fosse profonde à loger une noix. Toutes ces apophises et cavités donnent attache à des muscles ou tendons.

L'extrémité de cet os se termine par deux forts condiles, séparés l'un de l'autre par de larges sillons, ou sont attachés de courts et forts ligamens qu'on nomme *croisés.*

Cet os s'articule avec le suivant par charnière ; cette articulation est ce que nous avons nommé ailleurs le *grasset*, et cette jointure est recouverte par un os, que l'on nomme *la rotule*, ou *l'os carré.*

Nous avons appelé l'os qui joint celui-ci, *l'os de la cuisse.* Cet os ressemble à un prisme triangulaire ; il est creux et plein de moelle, sa tête supérieure est une épiphise fort inégale ; il finit par en bas par trois éminences qui forment deux cavités semi-circulaires fort lisses : c'est pour former une charnière avec un os qui est dessous, que l'on nomme *la poulie*, parce qu'il ressemble assez par devant à cette machine.

Derrière la poulie est un os que nous avons nommé *la pointe du jarret.*

Sous ces deux s'en trouvent quatre autres petits, qui sont *les osselets.*

Sous ceux-ci, le canon, qui est un peu plus long qu'à la jambe antérieure. Les autres sont semblables à ceux des jambes de devant.

Tous ces os sont recouverts d'une membrane toute

Maladies du Cheval.

Maladies de l'avant-main.

Mal de tête.
Feu.
1 *Vertigo.*
Mal de tête de contagion.
2 *Mal de taupe.*
3 *Fluxion, coup sur l'œil.*
Lunatique.
Dragon.
Taie.
Onglet.
4 *Etranguillon, ou esquinancie.*
Avives.
Gourme, fausse gourme.
Rhume, morfondement.
5 *Morve.*
Barbillons, lampas.
Surdents.
6 *Barres et langue blessées.*
Pinsonnesse.
Tic.
7 *Mal de cerf.*
8 *Tumeurs, blessé sur le garot.*
9 *Effort d'épaule, faux écart.*
10 *Avant-cœur.*
11 *Ecorché entre les ars.*
12 *Loupe.*
13 *Malandres.*
14 *Effort du genou.*
15 *Suros, fusée, osselet.*
16 *Nerf-férure.*
17 *Jambes foulées, usées.*
Entorse, mémarchure.
18 *Blessure sur le boulet.*
Mulettes, ganglion.
Enchevêtrure.
19 *Javar, atteinte.*
Forme.
Crapaudine.
20 *Peignes, grappes.*
Matière soufflée au poil.
Fourbure.
Mêchans pieds.
Encastelure.
Oignons dans les pieds.
Dessolé de nouveau.
Bleimé.

Suite des maladies de l'avant-main

21 *Seime.*
Solbature.
Pieds douloureux.
Etonnement du Sabot.
Teignes
Enclouure.

Maladies du Corps.

Fièvre.
Farcin.
Courbature.
22 *Pousse.*
Toux.
Gras-fondure.
Flux de ventre,
Vers.
Jaunisse.
Tranchées.
Retention d'urine.
23 *Portraiture.*
Cheval maigre, dégouté.
24 *Blessures sous la selle, sur les rognons, cors.*
Effort des reins.
Gale.
25 *Enflure des bourses, sous le ventre, et autres enflures.*

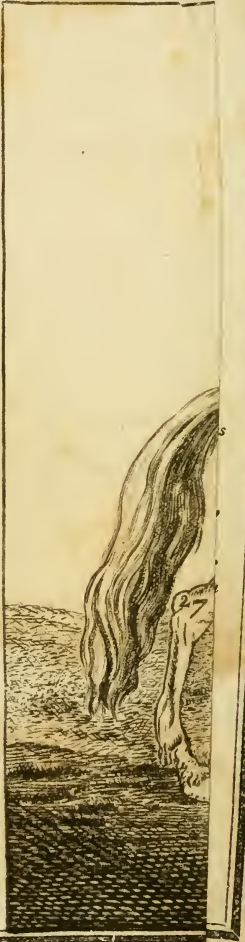
Maladies de l'arrière-main.

26 *Cheval épointé, rhanché, effort du jarret.*
Fondement qui tombe.
Chute du membre et de la matrice.
Hernies.
27 *Vessigon.*
28 *Courbe.*
29 *Varisse.*
30 *Eparvin.*
31 *Jardon.*
32 *Capelet.*
33 *Solandres.*
Queues de rat.
34 *Eaux des jambes.*
Mules traversières.
Poireaux, verues.
35 *Fic.*

M.l

Maladies de l'avant-main.

Mal de tête.
Feu.
1 *Vertigo.*
Mal de tête de contagion.
2 *Mal de taupe.*
3 *Fluxion, coup sur l'œil.*
Lunatique.
Dragon.
Taie.
Onglet.
4 *Etranguillon, ou esquinancie.*
Avives.
Gourme, fausse gourme.
Rhume, morfondement.
5 *Morve.*
Barbillons, lampas.
Surdents.
6 *Barres et langue blessées.*
Pinsonnesse.
Tic.
7 *Mal de cerf.*
8 *Tumeurs, blessé sur le garot.*
9 *Effort d'épaule, faux écart.*
10 *Avant-cœur.*
11 *Ecorché entre les ars.*
12 *Loupe.*
13 *Malandres.*
14 *Effort du genou.*
15 *Suros, fusée, osselet.*
16 *Nerf-férure.*
17 *Jambes foulées, usées.*
Entorse, mémarchure.
18 *Blessure sur le boulet.*
Molettes, ganglion.
Enchevêtrure.
19 *Javar, atteinte.*
Forme.
Crapaudine.
20 *Peignes, grappes.*
Matiere soufflée au poil.
Fourbure.
Méchans pieds.
Encastelure.
Oignons dans les pieds.
Dessolé de nouveau.
Bleimé.



nerveuse fort tendue, et par conséquent très-sensible, que l'on nomme *le périoste :* c'est cette membrane qui fait ressentir une douleur si aiguë quand on reçoit un coup sur un os.

Le périoste du crâne a seul un nom particulier, et est formé par l'expension de plusieurs filets nerveux et membraneux, qui, se détachant de la duremère au travers des sutures, vient, par leur nouvelle réunion en une seule membrane, former cette enveloppe autour des os de la tête, et se nomme péricrâne.

CHAPITRE II.

Des maladies du cheval.

Nous nous sommes moins étudiés à donner beaucoup de formules et de recettes, et à faire des raisonnemens sur la nature et sur les causes les plus éloignées des maladies, qu'à en donner des définitions claires, nettes et courtes, ou du moins des descriptions exactes, et ce que l'on peut appeler proprement l'histoire d'une maladie. Nous nous sommes contentés de rapporter succinctement les observations de pratique les plus importantes, et qui avaient du rapport aux maladies que l'on traitait, sans faire aucune citation des auteurs qui en ont traité, afin de ne point ennuyer. En un mot, nous avons cherché à faire reconnaître sûrement chaque maladie, et à la faire distinguer de celles qui y peuvent ressembler ; c'est cette partie que les médecins appellent le *diagnostic*, et dont le manque de connaissance cause de si grands désordres. Après le diagnostic, nous avons expliqué exactement le pronostic le plus que nous avons pu, pour ne point engager mal-à-propos dans une dépense en médicamens, qui excède quelquefois la valeur du cheval ; ainsi, ceux qui s'attendent à trouver grand nombre de recettes ou formules, seront trompés. On a choisi parmi celles dont l'expérience nous a assuré le succès, les plus simples, les plus communes et

les moins chères, pour éviter, autant que faire se peut, les reproches que l'on a fait aux meilleurs ouvrages qui aient paru sur cette matière; savoir, que leurs drogues étaient trop rares, hors de prix, et que pour le moindre mal il fallait un apothicaire, encore fallait-il que cet apothicaire fût connaisseur en fait de chevaux. Ce que nous indiquons sera peu sujet à cet inconvénient. Tous les apothicaires indifféremment seront d'autant meilleurs, que n'ayant dans leurs boutiques que des drogues choisies pour les hommes, ils ne font point amas du rebut des drogues, et les remèdes en seront plus efficaces, et n'en seront pas beaucoup plus chers.

C'est donc sur la méthode que nous avons le plus insisté. On appelle méthode le point de vue principal que l'on doit toujours avoir devant les yeux pour parvenir à la guérison, pour connaître les différens mouvemens de la nature qui doivent indiquer le parti qu'il faut prendre, soit pour aider la nature quand ses efforts ne sont pas suffisans pour se délivrer de la maladie, et corriger ou procurer la dépuration et l'évacuation de l'humeur maligne qui la cause, soit pour ne la point interrompre quand elle opère d'elle-même, soit pour la remettre quand elle se fourvoie totalement de la route salutaire, et même l'arrêter tout court quand elle tend à sa destruction. C'est cette partie que M. de Soleysel a entrevue et tâché de suivre, et qui lui a attiré à juste titre une si grande réputation; mais il y a plusieurs maladies dans lesquelles il semble l'avoir négligée; et le peu d'ordre qu'il a mis d'ailleurs dans l'arrangement de ses matières, l'a obligé à des redites, que la division générale et uniforme qui règne dans cet ouvrage, nous épargne.

Pour les dissertations sur les fermentations différentes que subissent les humeurs dans chaque maladie, sur lesquelles s'est beaucoup étendu *le parfait maréchal*, nous les croyons entièrement inutiles pour la guérison. Il faut laisser les physiciens s'exercer sur cette matière; et quant aux influences des planètes, nous n'en parlerons point, parce que leur puissance sur les corps terrestres n'a pas encore été démontrée; que cette ma-

tière est trop obscure pour entrer dans de si grands détails, et que cette opinion a beaucoup perdu de son crédit dans le siècle où nous sommes.

Les autres auteurs qui ont traité de maréchalerie n'étant point comparables à M. de Soleysel, nous nous abstiendrons d'en parler. M. de Saunier, dont l'ouvrage paraît depuis, mérite cependant une exception ; et nous avouons avec franchise que, quoique dans son livre il ne se soit pas assujetti à traiter des maladies avec une méthode aussi exacte en apparence que M. de Soleysel, on peut le regarder cependant comme un recueil d'excellens remèdes, que l'on peut employer dans les maladies où il les destine. Nous lui devons d'autant plus cette justice, que nous avons vu avec plaisir que dans presque toutes les maladies que nous avons traitées, nous étions conformes avec cet auteur vraiment expérimenté dans la manœuvre qu'il convient d'y faire, et que nous avons donnée dans nos deux premières éditions qui ont précédé la sienne, dans laquelle nous avons trouvé encore des remèdes que nous avions omis, qui méritent d'avoir place dans la présente édition, et dont l'usage ne peut être qu'excellent.

ARTICLE PREMIER.

Des maladies de l'avant-main.

Du mal de tête.

Le nom de cette maladie est un terme si général, que les auteurs qui en ont traité semblent avoir choisi cette expression, plutôt pour sauver leur ignorance dans beaucoup de rencontres où ils voyaient un cheval tourmenté par des douleurs dont la cause leur était inconnue, que dans l'intention de caractériser une maladie particulière. Je n'en veux pour preuve que les symptômes vagues et indéterminés auxquels ils donnent à connaître cette maladie; et quand ils ont voulu donner quelque chose de plus précis, il s'est trouvé qu'ils ont parfaitement décrit la maladie que l'on appelle *ictéricie* ou *jaunisse*, qui n'est autre chose qu'une effusion de bile

universelle moins perceptible aux chevaux qu'aux hommes, en ce que la peau dans ceux ci est colorée de cette humeur prédominante, et le cuir des autres ne peut, à cause du poil qui le recouvre, rendre cette couleur sensible, ce qui fait que l'on ne peut apercevoir de jaune qu'au blanc des yeux et à la partie interne des lèvres.

Les différentes sortes de remèdes de genres différens et même opposés employés dans les occasions où l'on a vu les chevaux attaqués de cette même maladie font voir que l'on confondait diverses maladies sous le même nom, faute d'en bien connaître la nature.

Le mal de tête n'est donc pas maladie par lui-même, il n'est que le symptôme d'une autre, ou son avant-coureur, comme de la gourme, du feu, dont il semble être le caractère particulier, et de plusieurs autres.

Du feu.

Dans le feu, le cheval ne peut fienter; il a la bouche brûlante, la tete lourde, pesante et abrutie; il la laisse aller dans la mangeoire; le poil et le crin lui tombent, et il perd l'appétit : on nomme aussi ce mal de feu, *mal d'Espagne.* Il est vraisemblable que ce mal n'est autre que la fièvre ardente et continue.

Le premier et le plus essentiel de tous les remèdes, est de saigner promptement le cheval, pour dégorger les vaisseaux de la tête, qui sont embarrassés; je ne dis pas abondamment, parce que le cheval tombe souvent en faiblesse pendant la saignée dans cette maladie, mais on y supplée en réitérant fréquemment cette opération, car elle est absolument nécessaire.

Cinq ou six heures après la saignée, donnez au cheval un lavement émollient, composé comme il va être dit, et continuez d'en donner un ou deux par jour.

Le lendemain de la saignée, donnez-lui une prise de poudre cordiale, que l'on préparera de la manière suivante :

Prenez baies de laurier, réglisse, gentiane, aristoloche ronde, myrte, raclure de corne de cerf, de

chaque quatre onces ; semence d'orties, quatre onces et demie ; hysope, agaric, rhubarbe, cloux de girofle, noix muscade, de chaque une once, pulvérisez le tout et le passez à travers un tamis fin, et le gardez pour le besoin. La dose pour une prise est de deux onces infusées à froid pendant douze heures (quand on a le temps) dans une pinte de vin blanc, que vous faites avaler au cheval avec la corne ; il faut, s'il est possible, qu'il ait été bridé quatre heures auparavant et qu'il le soit quatre heures après.

Comme cette maladie est proprement une fièvre maligne, et qu'il y a un grand feu dans le corps du cheval, ce qui en fait donner le nom à la maladie, il faut tâcher de rafraîchir les entrailles le plus qu'il est possible ; c'est pourquoi il faut lui donner matin et soir un lavement, et lui faire manger, en le débridant, du son mouillé d'eau chaude, et le faire boire à l'eau blanche et chaude, en cas qu'il en veuille boire, car il est des chevaux qui périraient plutôt de soif que de boire ni eau blanche, ni eau chaude : en ce cas on la donne la moins froide que faire se peut.

Avant de donner un lavement au cheval, il faut avoir la précaution de le vider ou déboucher (vous en trouverez la méthode au traité des opérations), afin que le remède puisse pénétrer dans les entrailles et amollir les matières qui y sont endurcies.

Pour faire un lavement émollient, prenez un picotin de son de froment, et le faites bouillir dans deux pintes d'eau, avec une livre de miel commun et deux onces de beurre frais, et y ajoutez, après avoir passé la décoction, un poisson de vinaigre commun, ensuite vous frotterez le cheval par tout le corps avec de l'eau-de-vie, puis lui mettrez chaudemem un drap imbibé dans une décoction d'un demi-boisseau d'avoine, que l'on aura fait bouillir dans cinq ou six pintes de lie de vin avec trois chopines ou deux pintes de vinaigre.

Le lendemain, réitérez la prise de poudre cordiale, et continuez le même régime.

Comme il n'est pas aisé d'avoir ces poudres cordiales par-tout ni dans le moment, on pourra user des remèdes suivans.

Mêlez ensemble thériaque, deux onces pour un cheval de selle, et trois onces pour un cheval de carrosse, miel de Narbonne et sucre en poudre, de chaque un quarteron, que vous ferez avaler au cheval dans trois demi-setiers de vin blanc mêlés ensemble.

Ou bien eau de plantin et de chicorée sauvage, de chaque une chopine, sirop violat, deux onces pour un breuvage, que vous ferez prendre au cheval trois heures après la saignée, au défaut des poudres cordiales, observant le même régime, et ayant soin de le bien couvrir et de le tenir chaudement.

Ou bien vous mettrez baume de copahu une once, sirop rosat deux onces, contrayerva en poudre fine, deux gros, dans eaux de scorsonère, de scabieuse, de chardon bénit et de rose, de chaque six onces.

Ou bien encore eaux de scabieuse, de scorsonère, de chardon bénit, de plantin et eau-rose, de chaque quatre onces, safran du levant, deux scrupules, rhubarbe un gros, pour un breuvage, que vous réitérerez le lendemain, s'il en est besoin, aussi bien que le précédent.

Voici encore un autre procédé, et que l'on dit être très-efficace. Frottez le cheval par tout le corps avec du vin rouge et de l'huile d'olive chauffés ensemble ; liez le cheval la tête basse, couvrez-la, et même tout le corps d'une bonne couverture ; faites rougir deux ou trois pierres assez grosses, versez dessus de l'huile d'olive, de façon qu'il en reçoive toute la vapeur par-dessous la couverture, et particulièrement par les naseaux ; réitérez cette fumigation trois fois par jour pendant deux ou trois jours, et après la première fumigation, faites-lui avaler trois demi-setiers de sang tout chaud d'un mouton ou d'une brebis, avec chopine de lait de vache tout chaud, et autant de bonne huile d'olive.

Ce dernier remède a encore plus d'efficace dans une espèce de maladie de feu, à laquelle on a donné le nom de *mal de tête de contagion.*

Si au bout de quatre ou cinq jours, la fièvre ne se modère pas, vous ferez un breuvage avec deux onces de quinquina en poudre, que vous ferez infuser dans une chopine de vin émétique et autant d'eau commune,

où l'on aura fait fondre demi-once de cristal minéral. On réitérera ce remède trois ou quatre jours de suite, et on essaiera l'appétit du cheval en lui présentant de la nourriture. Si l'appétit paraît revenu, c'est un bon augure. En prenant ce remède, il faut le tenir quatre heures devant et autant après au filet.

Mal de tête de contagion.

C'est vraiment une maladie épidémique et contagieuse, qui peut infecter tous les chevaux de vingt lieues à la ronde. Cette maladie semblerait avoir quelque rapport avec l'érésipèle phlegmoneux, par les signes suivans. La tête du cheval devient extrêmement grosse ; les yeux sont enflammés, lui sortent presque de la tête, et larmoyent perpétuellement. Il coule par les naseaux une matière jaune et pourrie, dont l'attouchement serait capable de gâter tous les chevaux d'une écurie. C'est pourquoi on séquestre d'abord un cheval que l'on reconnaît atteint d'une telle maladie, et on le sépare des autres, auxquels elle se communiquerait promptement. Au reste cette maladie, quoique dangereuse, est plutôt terminée (en bien ou en mal) que la gourme, la fausse gourme et la morfondure, etc. avec lesquelles elle a quelque ressemblance ; l'écoulement des matières provenant des glandes qui se grossissent sous la ganache, et de la suppuration qui s'ensuit, en fait la guérison. La couleur jaune des matières qui sortent par les naseaux, distingue cette maladie de l'étranguillon, ou les matières sont vertes. Il faut d'abord ôter l'avoine au cheval malade, lui donner très-peu de foin, et le nourrir de son ; on le fera boire à l'eau blanche, et on lui fera un billot avec racine d'angélique et de gentiane en poudre, de chaque demi-once ; poudre de réglisse et *assa fœtida*, de chaque une once, que l'on incorporera avec un quarteron de beurre frais ; on continuera l'usage de ce billot tous les jours, et de deux jours l'un on lui donnera le breuvage suivant : un gros de safran, agaric, rhubarbe, oliban, gentiane, racine d'angélique, cristal minéral, de chaque demi-once, le tout en poudre, dé-

layé dans cinq demi-setiers de vin, ayant soin qu'il n'ait rien pris vingt-quatre heures auparavant, et on donnera le soir un lavement émollient. On parfumera deux fois par jour le cheval avec la fumée de cette corne tendre qui vient aux jarrêts, et qu'on appelle vulgairement *châteignes* ou *ergots*; on en coupera par préférence à un cheval entier, et on la mettra hachée bien menue sur un réchaud, et on en fera recevoir la fumée par le même moyen que dans la précédente fumigation, ou par le moyen d'un sac percé par les deux bouts, en nouant l'orifice supérieur autour du cou du cheval. Il faudra aussi prendre deux plumes d'oie avec leurs barbes, et les frotter avec de l'huile de laurier, et attacher le bout du côté du tuyau avec une petite corde, en faisant entrer les plumes par la barbe dans le nez, une à chaque narine, de toute leur longueur, et les attacher avec cette petite corde à la muserole du licou, et attacher le cheval de façon que la matière ne tombe pas dans la mangeoire, et faire cela trois ou quatre fois par jour, une demi-heure à chaque fois. Il ne faudra pas négliger de frotter aussi deux fois par jour les racines des oreilles et les parties postérieures de la mâchoire jusques dessous la ganache, avec un mélange d'égales parties d'huile de laurier et d'onguent d'althéa, enveloppant la tête avec une peau d'agneau ou de lièvre; parce qu'il faut dans cette maladie faire tous les efforts pour faire aboutir cette enflure en matière; et si elle peut percer d'elle-même, le cheval en sera plutôt guéri. Si le mélange que l'on vient de prescrire n'avance pas assez la suppuration, il faut faire cuire de gros oignons de lis dans la braise, les appliquer le plus chaudement que le cheval pourra souffrir, avec ledit onguent et de la filasse par-dessus, que l'on fera tenir avec un bandeau, ou une peau d'agneau ou de lièvre, pour que cette partie soit plus chaudement. Et si l'apostume ne perce pas au bout de sept à huit jours, il faudra le percer avec un fer rouge, de la grosseur du bout du doigt; la matière en sortira, et si elle sort abondamment, on y introduira tous les jours une tente de filasse, frottée avec de l'onguent basilicum, jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de matière ni de sang, continuant

toujours à tenir la plaie bien chaudement. S'il n'était point sorti de sang de cet abcès, il serait presque inutile de rien mettre dans la plaie, on le frottera seulement avec l'onguent ci-dessus.

Du mal des yeux, de la fluxion et du coup sur l'œil.

Le mal des yeux se manifeste par une grande sensibilité, rougeur, chaleur et tension, que le cheval ressent dans cette partie, craignant même d'ouvrir l'œil à la lumière qui le blesse, et qui est un corps dont l'impression est encore trop rude pour lui. Les paupières sont épaisses et enflées, couvrent presque la prunelle, qui paraît enflammée lorsqu'on les sépare; et il sort de l'eau des deux angles de l'œil, qui est toujours humide. On appelle ce mal, d'un nom général, *fluxion*, parce que cette partie ne s'enfle que par l'amas et l'engorgement des humeurs qui viennent s'y rendre en affluence, et n'en sortent pas de même. Cette fluxion peut venir de cause interne, aussi bien que de cause externe. On les distingue l'une de l'autre, en ce que celle qui vient de causes externes, comme de chute, contusion, coup ou blessure, fait en peu d'heures un progrès infini; et celle qui vient de cause interne, comme d'âcreté dans les humeurs, ou d'une trop grande abondance de sang, ne croît qu'en plusieurs heures.

A moins que la meurtrissure ne soit violente, ou compliquée, c'est-à-dire, avec fracture de quelque os voisin, cette fluxion guérit aisément et promptement, en y appliquant les remèdes convenables. Il n'en est pas de même de celle qui vient de cause interne. La cause en étant plus cachée, rend la guérison de ce mal plus longue et plus difficile; c'est pourquoi il est à propos, autant qu'il est possible, de se faire instruire par les personnes qui n'ont pas quitté de vue le cheval, dès avant les commencemens de son mal; de l'occasion qui l'a fait naître; des progrès qu'il a faits; et si cette fluxion n'est pas périodique, ce qu'on appelle *lunatique*, on ne risque point de le saigner au cou, sur-tout si le mal vient de cause externe, et si la contusion a été violente; et on lui bassinera l'œil avec une des eaux suivantes.

Prenez iris de Florence, en poudre fine; sucre-candi, eau-de-vie et de la reine d'Hongrie, de chaque quatre cuillerées; vitriol blanc, deux gros, mêlez le tout dans quatre pintes d'eau de fontaine, lavez l'œil avec une éponge, de trois heures en trois heures, jusqu'à ce que vous voyez un amandement; puis continuez de six heures en six heures, si le mal diminue; et enfin employez la suivante, qui est plus simple.

Une cuillerée de poudre de la racine d'iris de Florence, et autant de sucre-candi, dans une pinte d'eau. La suivante est préférable, quand on a la commodité de l'avoir, ayant été long-temps éprouvée avec succès.

Prenez pierre calaminaire rouge, rhutie, couperose blanche et sucre-candi, de chaque demi-gros en poudre fine; coupez un œuf dur transversalement, ôtez le jaune, mettez vos poudres à la place, enveloppez votre œuf, rejoint dans un linge, que vous mettrez infuser dans trois onces d'eau de plantin, et autant d'eau-rose; exprimez ensuite le linge fortement, et vous servez de cette eau ou la gardez pour le besoin.

De toutes les fluxions provenant de cause interne, la plus dangereuse, la plus difficile à guérir, et qui dépare le plus un cheval, est une espèce de fluxion habituelle, sujette à revenir régulièrement de temps à autre et qui donne au cheval le nom de *lunatique*.

Du cheval lunatique.

L'on appelle un cheval lunatique, celui qui est sujet à une fluxion sur un ou sur les deux yeux, dont le retour périodique, au bout d'un ou plusieurs mois, lui obscurcit tellement la vue, qu'il n'en voit aucunement pendant des jours entiers. La fluxion passée, l'œil revient aussi beau, et il paraît en voir aussi clair qu'auparavant.

Les accès de ce mal paraissant avoir un cours à-peu-près aussi réglé que celui de la lune, auront sans doute donné lieu de croire qu'elle pouvait y contribuer par ses prétendues influences. Mais sans examiner si c'est à bon titre que l'on prend cet astre à partie, nous nous conten-

terons d'observer que cette maladie provient de l'abondance d'une humeur, laquelle n'achève sa circulation et sa dépuration qu'au bout du terme limité de trente jours, de soixante ou quatre-vingt-dix; en un mot, d'une ou plusieurs fois le nombre de trente jours, plus ou moins, soit en vertu de la configuration et mécanique des organes, soit par l'impression, si l'on veut, d'une cause supérieure. Cette maladie se distingue de la fluxion ordinaire, en ce que dans la périodique on remarque au-dessous de la prunelle une espèce de couleur de feuille morte. Du reste, au retour périodique près, les accidens sont les mêmes, inflammation à l'œil ou chaleur, enflure, obscurcissement sur la vue, abondance de larmes, taches jaunes, blanches et rouges, etc.

Quoique ce soit une perfection, et pour la beauté et pour la bonté d'un cheval, que d'avoir la tête sèche, il est pourtant un juste degré, passé lequel cette qualité dégénère en défaut. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir des chevaux qui ont la tête fort sèche, attaqués de fluxions lunatiques; car, quoique ce mal paraisse affecté aux têtes grasses, à cause de la grande humidité qui y abonde, et qu'elles y soient plus sujettes, le desséchement et l'émancipation des autres produit quelquefois le même effet. L'œil manquant de nourriture, le cheval perd enfin l'usage de la vue.

Cette remarque doit engager à faire une égale attention sur la vue des têtes sèches, comme sur celle des têtes grasses.

Cette espèce de fluxion est d'autant plus dangereuse, que certainement elle fait perdre la vue au cheval en très-peu de temps, soit qu'elle vienne tous les mois, ou tous les deux ou trois mois; car on remarque qu'au plus tard, au huitième ou neuvième retour périodique, le cheval en perd entièrement la vue, et l'œil perd sa nourriture, et devient maigre et atrophié. A moins que l'on ne reconnaisse cette maladie dans son commencement, il est inutile d'y tenter aucun remède; parce qu'ils sont ordinairement inutiles, et que l'on perd en vain son temps et les remèdes, sans soulager le cheval.

Dans cette espèce de fluxion, on ne doit point saigner

les chevaux, mais on peut bien les purger. On ne le doit cependant pas faire d'abord, mais il faut, pendant quatre ou cinq jours, donner deux lavemens par jour au cheval, puis passer à la purgation, et lui laver les yeux avec l'eau décrite au chapitre précédent ; mais pour éviter la récidive, il sera plus sûr de lui barrer la veine du larmier. Quand la fluxion est passée, quelques-uns prétendent qu'il faut, au mois suivant, le dénerver au bout du nez. Voyez la manière d'y procéder, aux opérations de chirurgie.

Il est bon d'observer que quelques personnes prétendent que rien ne rend les chevaux plus sujets à ces sortes de fluxions, que de leur donner du grain ou de l'avoine de trop bonne heure, comme font quelques-uns qui en donnent aux jeunes chevaux dès l'âge d'un an, non que cette nourriture ne soit bonne ; mais il faut faire moudre le grain, parce que les mâchoires, trop faibles à cet âge, se fatiguent trop sans cette précaution.

Du dragon.

Le dragon est une tâche blanche, ou rousse, ou noire, qui vient au milieu de l'œil, et qui s'étend insensiblement, et couvre enfin toute la prunelle. Cette tâche a quelquefois la figure d'un petit ver ou serpent tortueux, qui lui a fait donner le nom de *dragon*. Un coup peut en être l'occasion : ce mal peut aussi venir de cause interne ; mais, de quelque cause qu'il vienne, comme ce mal demanderait plutôt une opération (qui n'est pas aisée à faire à un cheval) qu'une simple application de remèdes extérieurs, qui ne peuvent agir sur le mal même, et que les chevaux ne sont pas des animaux patiens et tranquilles, on regarde ce mal comme incurable. C'est pourquoi il se faut donner de garde d'acheter un pareil cheval, quelque espérance de guérison que celui qui le vend veuille en donner.

De la taie.

Les yeux des chevaux ne sont pas exempts d'une maladie qui n'est que trop commune parmi les hommes ; on la nomme *taie* ou *cataracte.* Cette maladie est l'épaississement des liqueurs qui circulent dans le cristallin ou dans la membrane qui l'enveloppe, ou la formation d'une nouvelle membrane qui vient se jeter comme une toile à travers, au devant de la prunelle, et obscurcit par conséquent, et même fait perdre la vue. Il y a peu de guérison à espérer, par les mêmes raisons qu'au dragon. Cependant, quand on s'en aperçoit dans son commencement, il n'y a aucun danger de barrer la veine, et de faire les autres remèdes ; mais si c'était simplement dans la cornée que fût l'épaississement, ou dans l'humeur aqueuse, comme il arrive à quelques vues grasses, on prend du sel marin, que l'on enferme dans un morceau de bois d'aune, creusé exprès et rebouché, on calcine le tout, et quand le bois est en charbon, on le retire, et on sépare adroitement le sel, que l'on met en poudre ; et avec le pouce on en introduit dans l'œil. Quand le mal est extérieur, il n'y a point de vue que ce remède ne nettoie ; mais si le mal est profond, il ne peut l'emporter.

De l'onglet.

Il vient aux chevaux, aussi communément qu'aux hommes, une incommodité qui n'est pas fort dangereuse, mais qui, étant négligée, pourrait faire perdre la vue ; on l'appelle *onglet :* c'est une dilatation variqueuse des vaisseaux de la cornée transparente, qui vont se rendre par un tronc à la cornée opaque, et dont les membranes s'épaississent insensiblement au point que les ramifications qui partent du centre de la cornée transparente qui est vis-à-vis de la prunelle, deviennent épaisses et opaques, et ôtent par conséquent la vue au cheval. Pour y remédier, il faut faire l'opération que l'on trouvera au chapitre des opérations.

Ce que l'on appelle aux hommes *esquinancie*, attaque les chevaux dans les mêmes parties, qui font le siège de l'étranguillon : c'est pourquoi nous regardons l'une et l'autre comme la même maladie, d'autant plus que les accidens sont les mêmes dans l'homme et dans les animaux. Cette maladie est une inflammation des glandes maxillaires situées sous la portion de la mâchoire inférieure, que nous avons appelée *la ganache*; ce creux formé par les deux côtés de la ganache, s'appelle *l'auge* ou *la braie*. Par la proximité, cette inflammation se communique aux glandes voisines, qui se trouvent situées à la base de l'os hyoïde (c'est l'os du gosier), et même aux muscles qui environnent cette partie, et aux glandes parotides, qui sont celles qui se gonflent dans le mal qu'on nomme *avives* En se gonflant, elles compriment les veines jugulaires et font périr le cheval en très-peu de temps, d'une espèce d'apoplexie, s'il n'est promptement secouru. Ce gonflement est si considérable, que le cheval ne peut tourner la tête ni à droite ni à gauche. On remarque dans cette maladie que le cheval jette une pourriture verte par le nez, qu'il ne faut pas confondre avec la morve.

Les alimens trop chauds, comme le grain en trop grande quantité, le froid subit et glaçant d'une eau de puits ou de source, donnée à un cheval arrivant en sueur, ou la trop grande fraîcheur du lieu où on lui laisse reprendre haleine lorsqu'il est essoufflé, pour avoir été surmené, sont les causes les plus fréquentes de cette maladie.

Les accidens en sont violens ; ces glandes resserrées, et la lymphe qui y circule, congelée subitement par le froid qui a saisi cette partie, empêchent les nouveaux sucs, qui y abordent, de s'y filtrer. La membrane qui enveloppe la glande déjà tendue et comme *crispée*, est obligée de se tendre encore ; elle grossit et comprime la trachée-artère qui est le canal de la respiration, et l'œsophage qui est le passage des alimens, et cause une douleur, non-seulement vive, mais désespérante, par le danger continuel de la suffocation, ce qui oblige l'animal à se vautrer et à se débattre, comme s'il avait des tranchées.

Quelquefois ce mal est réellement accompagné de tranchées, auxquelles succède une rétention d'urine : il est violent, dangereux, et demande un prompt secours.

Il faut saigner le cheval aussi-tôt qu'on s'en aperçoit, le vider, et lui donner un lavement ; réitérer la saignée de quatre heures en quatre heures ; lui mettre du beurre frais dans les oreilles, et lui étuver la gorge avec guimauve, graine de lin, aluine et feuille de lierre terrestre, de chaque une poignée bouillie en suffisante quantité d'eau de rivière.

Il faut réitérer ces fomentations le plus souvent que l'on pourra, au moins cinq ou six fois le jour ; et après chaque fomentation, frotter la gorge avec populeum, beurre frais et huile de laurier fondus ensemble, et tenir la gorge bien enveloppée avec une peau de mouton. On peut aussi lui passer dans la gorge par dedans un nerf de bœuf bien souple et uni, avec lequel on portera du miel rosat dans le gosier, en l'introduisant doucement et le retirant de même deux ou trois fois, pour le nettoyer.

Il faut lui ôter l'avoine, lui donner du son à la place, et le faire boire à l'eau blanche, ayant soin de bien battre le son de froment dans l'eau et lui donner très-peu de foin.

Lorsque le mal est si violent, que non-seulement le cheval en perd l'appétit, mais même qu'il lui est impossible, à cause de l'inflammation, de pouvoir mâcher ni avaler, il faut lui faire une bouillie avec des biscuits secs ou des croûtes de pain, que l'on broiera dans un mortier, et que l'on fera bouillir dans trois pintes de bonne bière ou dans une quantité suffisante de lait, et que l'on fera prendre avec la corne.

Ordinairement le cheval est hors de danger, quand il a passé dix à douze jours sans mourir.

Des avives.

Les avives sont une inflammation prompte et soudaine des glandes parotides. Ces glandes sont situées au-

dessous de la base de l'oreille, en descendant vers le coin de la ganache. Le cheval fait bientôt connaître qu'il en est incommodé, par les violentes douleurs qu'il ressent, tant dans cette partie, que dans le ventre; parce que ce mal est toujours accompagné de tranchées, et les tranchées de rétention d'urine, ce qui oblige le cheval à se retourner et à se débattre vivement. La réunion de ces deux accidens fait connaître que le mal principal est les avives; car il y a des tranchées sans avives, mais rarement des avives sans tranchées. Aussi le cheval porte-t-il souvent la tête du côté des flancs à droite et à gauche, comme s'il voulait montrer l'endroit où il sent le plus de mal; il se couche et se relève souvent, sans trouver une place où il puisse avoir du repos, et ne peut uriner. C'est pourquoi il faut commencer par lui mettre de la paille fraîche sous le ventre, pour le faire uriner, s'il est possible. Si cela ne suffit pas, on le menera dans une bergerie où il y ait un troupeau de moutons, et si cela ne fait point d'effet encore, on tâchera d'introduire dans le canal de la verge un poux vivant, ou quelques morceaux de gros poivre concassé; ensuite on lui fera introduire dans le fondement le bras d'un homme graissé d'huile de noix; on fera presser la vessie, et on frottera le fourreau avec la même huile.

Il faudra ensuite saigner le cheval au cou, puis peu de temps après sous la langue; et dans l'intervalle, lui donner trois quarterons d'huile d'amandes douces avec demi-setier d'eau-de-vie (pour un petit cheval,) ou chopine (pour un cheval de carrosse,) puis saisir entre les doigts ces glandes gorgées, les manier, et écraser fortement, et les battre avec le manche du boutoir ou du brochoir, pour les meurtrir; car c'est une mauvaise méthode que de les ouvrir. Ensuite vous ferez une pâte avec des feuilles d'ortie verte que vous pilerez avec de fort vinaigre, de laquelle pâte vous remplirez les deux oreilles du cheval de façon qu'elle puisse y rester sept à huit heures. Après ces remèdes, on pourra lui donner deux onces de thériaque, un quarteron de miel de Narbonne, et un quarteron de sucre, dans trois demi-setiers de vin.

Si le cheval continue d'être tourmenté de tranchées, on le saignera aux veines du flanc, et on lui donnera un demi-setier de vin blanc, autant d'huile d'amandes douces, deux gros de cristal minéral et deux onces de térébenthine de Venise, avec une demi-once de poivre long en poudre, le tout mêlé ensemble. On remarque dans le bas de l'oreille en dedans une enflure, qui forme une espèce de repli. Il faut la percer avec le bistouri ou la lancette. Si le mal est récent, il n'en sortira que du sang corrompu ; s'il est ancien, il en sortira du pus.

Comme ce mal fait perdre l'appétit aux chevaux, si le cheval restait plusieurs jours sans manger, il faudrait lui faire avaler quatre jaunes d'œufs avec une muscade râpée, et un quarteron de sucre, dans une pinte de vin rouge, pour le fortifier et le soutenir; ou bien lui donner de la bouillie décrite au chapitre de l'étranguillon. Pour éviter ce mal, qui est fort dangereux, et n'arrive jamais que par des accidens étrangers au tempéramment du cheval, comme d'avoir bu une eau vive et froide, ou courante, ou tirée d'un puits très-profond (c'est pourquoi cette maladie est plus commune dans les pays de montagnes qu'ailleurs), il faut avoir soin, si un cheval n'est pas accoutumé à la crudité de ces eaux, de la faire chauffer ou de la battre avec la main, ou d'y battre du son de froment ; ou si l'on n'a pas la commodité de faire aucune de ces choses, de promener le cheval au pas et au trot après qu'il a bu, pour échauffer l'eau dans son estomac par cette agitation.

De la gourme.

Cette maladie est une dépuration de la pituite épaisse et visqueuse, provenant de la qualité des nourritures que le poulain a eues, ou du climat dans lequel il est né ; ce qu'il est aisé de concevoir, en faisant attention que dans les pays méridionaux, où l'air qu'on respire est plus sec, et les plantes moins chargées de flegme, les poulains et les chevaux sont moins sujets à cette maladie, que dans les pays qui tirent plus sur le nord, climat auquel cette maladie semble être particulière.

Cette dépuration se fait ordinairement par manière de dépôt sur les glandes qui sont situées sous la ganache, lesquelles s'engorgent considérablement et viennent quelquefois à suppuration ; quelquefois se dégorgent par les naseaux, sous l'apparence d'une mucosité fétide; et quelquefois se dégorgent des deux manières à la fois, la tumeur qui se forme sous la ganache se perçant quelquefois d'elle-même.

Il est rare que les jeunes chevaux échappent cette maladie vers l'âge de trois ou quatre ans dans ce pays-ci ; et les deux manières dont nous venons de dire que se terminait cette maladie, savoir par suppuration, ou en jetant par les naseaux, sont les deux plus favorables ; car il arrive quelquefois qu'un cheval jette sa gourme en manière de pus par diverses parties ; par une épaule, par un jarret, par-dessus le rognon, par un avant-cœur, par un pied, etc.

Aucun âge n'en est cependant excepté ; car il y a des chevaux qui jettent dès la première année ; d'autres dès la deuxième ou troisième ; mais ceux qui jettent avant la troisième, sont sujets à jeter plusieurs fois. Il est pourtant avantageux qu'ils la puissent jeter de bonne heure et dans les pâtures, parce que l'herbe purge le cheval, et qu'ayant la tête baissée, cela facilite l'écoulement des matières. Mais comme on n'a point cette commodité dans l'hiver. Il faut tenir le cheval chaudement dans l'écurie, le faire boire à l'eau tiède et blanche, lui ôter totalement l'avoine, et ne lui donner que du son.

La principale vue que l'on doit avoir dans la cure de cette maladie, est de faire jeter par les naseaux, ou de faire suppurer la glande sous la ganache, autant qu'il est possible.

Quand un cheval jette imparfaitement, il est rare qu'il porte santé, jusqu'à ce que cette maladie revienne dans un âge plus avancé, à six ou sept, même à dix et douze ans ; c'est ce qu'on appelle *fausse gourme.*

Pour prévenir cet accident, quand il paraît disposé à jeter, il faut lui faire un breuvage avec eau de scabieuse, scorsonère, chardon bénit, rose et chicorée

amère, et vin blanc, de chaque un demi-setier ; y délayer une once de confection hyacinthe, et le lui faire avaler, après l'avoir laissé cinq heures au filet, et l'y laissant autant de temps après ; ou bien on lui en fait autant de breuvage, avec la poudre cordiale dont il a été parlé ci-devant.

En le débridant, donnez-lui du son mouillé d'eau chaude, et le faites boire tiède et à l'eau blanche.

Donnez-lui matin et soir le lavement émollient décrit à la maladie du feu, et lui séringuez plusieurs fois par jour dans les naseaux de l'eau-de-vie battue avec de l'huile d'olive ; ou bien enduisez d'huile de laurier une plume d'oie ; saupoudrez le tout de tabac ou de poivre ; et le mettez dans le nez du cheval, ayant soin d'attacher ce plumeau au licou avec un fil, mettez le cheval au mastigadour pendant deux heures et réitérez le lendemain. Le troisième jour, au lieu de poivre ou de tabac, usez d'ellébore en poudre, jusqu'à ce qu'il cesse de jeter. Il est bon encore de lui faire recevoir la fumée de quelques grains de genièvre jetés sur un réchaud de feu.

Si la tumeur sous la gorge est si considérable qu'elle paraisse plutôt disposé à suppurer qu'à se dégorger par les naseaux, frottez-la tous les jours avec parties égales d'huile de laurier et de beurre frais et le double d'ongont d'althéa, mêlés à froid. Tenez le cheval couvert et chaudement, et enveloppez-lui la gorge avec une peau de mouton la laine en dedans, pour achever de digérer et d'évacuer l'humeur qui cause cette maladie, et dont le moindre reste est un levain qui produit par la suite une fausse gourme, non moins difficile à guérir que la gourme simple.

Si la tumeur ne paraît pas disposée à bien suppurer, prenez un verre d'huile d'olive commune, deux onces d'huile de laurier, deux onces de beurre frais, et la grosseur d'une petite noix de poivre, et plein la coquille d'un œuf de vinaigre. Faites fondre le beurre avec les huiles ; quand le tout est fondu jetez le poivre, etc. et faites avaler le tout tiède par les naseaux au cheval. Ce remède peut causer des battemens de flanc, mais qui se

dissipent au moyen de lavemens émolliens, que l'on réitérera deux fois par jour : ce remède est si efficace, qu'il guérirait une morve commençante ; c'est pourquoi on le donne dans la gourme ou fausse gourme, quand on a le moindre soupçon de morve ; on peut réitérer ce remède jusqu'à quatre fois, laissant quatre jours d'intervalle entre chaque prise.

Quand un cheval jette beaucoup, et qu'à cela près il boit et mange bien, et que l'on soupçonne la morve, donnez-lui cinq à six fois, de cinq jours en cinq jours, deux onces d'huile d'aspic pure.

Pour faire jeter facilement et en peu de jours un cheval, qui a peine à jeter par les naseaux, soit dans la gourme, soit dans la fausse gourme, on lui fait prendre dans son ordinaire, composé de moitié avoine et moitié son, matin et soir, une bonne pincée d'une poudre composée de parties égales de graine de paradis, graine de laurier, soufre vif, le tout pulvérisé ensemble, et passé dans un tamis. Il faut observer que plus la tumeur sous la ganache est grosse, moins le cheval est en danger, plutôt et plus sûrement il guérira qu'en été et au printemps, saison où cette maladie se manifeste le plus communément ; la seule pâture guérit presque tous les chevaux qui en sont atteints ; quoiqu'en hiver, en apportant la précaution de tenir le cheval bien enveloppé dans une écurie bien chaude, cette maladie n'est pas beaucoup plus dangereuse.

On emploie divers mêlanges d'onguens sur la tumeur.

On peut se servir du suivant : onguent rosat, onguent d'althéa, onguent populeum, miel commun, de chaque quatre onces : onguent basilicum, huit onces : fondez le tout à petit feu, et après l'avoir retiré de dessus, vous remuerez le mélange jusqu'à ce qu'il devienne froid.

Au défaut de ces onguens, on emploiera le cataplasme suivant : prenez sauge et lavande, une poignée de chacune, bien broyées dans un mortier ; ajoutez-y deux poignées de fleur de farine ; faites boullir le tout ensemble dans du vinaigre à discrétion. Le tout étant bien cuit, vous en appliquerez sur les glandes qui sont

sous la ganache, le plus chaud qu'il sera possible, deux fois par jour.

Il est à propos de faire manger par terre tous les chevaux qui jettent : cette attitude facilite l'écoulement des matières par les narines. Il faut avoir attention de bien faire nettoyer la place ou on met leur nourriture, pour qu'ils ne respirent point de poussière. Lorqu'ils jettent imparfaitement, on les aide par la fumée de ce parfum ou quelque semblable. Prenez oliban, mastic, storax calamite, semence d'ortie, agaric, baies de genièvre et de laurier, de chacun une once, faites du tout une poudre dont on jetera une once sur un réchaud de feu, pour en faire recevoir la fumée au cheval, après lui avoir mis la tête dans un sac ouvert par les deux bouts ; on réitère ce remède tous les jours pendant dix à douze jours.

De la fausse gourme.

Cette maladie qui, comme nous avons dit, est le reste d'une gourme jetée imparfaitement, est alors beaucoup plus considérable qu'auparavant, d'autant qu'aux acccidens décrits dans la gourme, se joignent la fièvre, une difficulté de respirer, et de grands battemens de flancs, par où commence cette maladie, et par où on la distingue de la morve. Mais le cheval n'en est pas moins en danger, sur-tout quand il vient de nouveau à jeter par le nez ; car dans cet âge avancé, la dépuration ne s'y fait plus avec tant d'aisance, et l'on aura beaucoup plus de ressource dans la suppuration, en ce que la tumeur, à cet âge, n'est pas toujours sous la ganache, mais quelquefois à la partie externe de l'os de la ganache, au même endroit où viennent les avives.

Quand il n'y a point de tumeur sous la ganache, le cheval en est beaucoup plus malade, toute l'humeur étant obligée de sortir par le nez. L'on observe encore que cette humeur est plus jaune que dans la gourme, ce qui ne sert pas peu à les distinguer.

Il faut, dans cette maladie, user de beaucoup plus de lavemens que dans la précédente, et beaucoup plus long-

temps ; ensuite user des eaux cordiales ci-devant prescrites, s'il peut lever la tête, et procurer, s'il se peut, une louable suppuration, pour mettre le cheval en sûreté.

Du rhume ou *morfondement.*

Ce que l'on appelle *rhume* dans les hommes, s'appelle *morfondement* parmi les chevaux, le terme de rhume n'y étant point en usage. Cette maladie a ses accidens tellement semblables aux précédentes, qu'on ne la peut aisément distinguer ; car le cheval paraît triste et dégoûté, tousse, jette aussi par les naseaux une pituite âcre, gluante, blanche ou verte, et a les glandes engorgées sous la ganache, aussi bien que dans les maux dont nous venons de parler. Il s'y joint quelquefois une fièvre assez violente, la respiration s'embarrasse, et il paraît en grand danger de suffoquer. On la distingue pourtant en ce que le gosier devient dur et sec au toucher. Cette maladie ne laisse par d'être périlleuse et quelquefois longue.

Elle peut dégénérer en mal de cerf, et le cou devient roide et les dents serrées, de façon qu'il n'est point de force qui puisse ouvrir la bouche du cheval, comme on le verra quand nous parlerons du mal de cerf. Elle peut aussi dégénérer en morve.

Il faut donc, aussi-tôt qu'on s'aperçoit de la tumeur sous la ganache, la lui frotter avec quelque onguent qui l'excite à jeter : en voici un dont on peut se servir avec succès.

Prenez huile d'olive, huile de laurier, beurre frais, de chaque une once ; onguent d'althéa, deux onces, mêlés à froid, en consistance d'onguent ; s'il y a fièvre, donnez le breuvage décrit à la gourme, avec les mêmes précautions, et lui donnez, en le débridant, du son mouillé d'eau chaude, et qu'il boive aussi à l'eau blanche chaude.

Donnez aussi des lavemens émolliens chaque jour, quoique plusieurs personnes qui se mêlent de chevaux, craignent de leur en donner dans le morfondement ; car l'expérience nous convainc qu'ils y font bien, et la

raison nous en persuade : servez-vous de la description émolliente donnée à la maladie du feu.

S'il n'y a point de fièvre, donnez-lui une prise de la poudre cordiale décrite aussi au feu.

De la morve.

Nous mettons la morve à la suite de ces maladies, parce qu'elle leur succède quelquefois quand elles ont été négligées ou mal traitées, et que les symptômes en sont fort semblables. Cette maladie a beaucoup de rapport à celle que l'on nomme pulmonie ou phthisie dans les hommes; car, à la toux près, que les chevaux n'ont point ordinairement dans ce mal, le siége de cette maladie paraît être un ulcère dans le poumon, quoiqu'on trouve dans cette maladie des ulcères dans d'autres parties comme le foie, la rate, les reins.

Cette maladie se reconnaît à un écoulement qui se fait par les naseaux, d'une humeur visqueuse, tantôt blanche, tantôt rousse, d'autres fois jaune ou verdâtre: joignez à ce signe, l'engorgement des glandes sous la ganache, lesquelles deviennent douloureuses et adhérentes à l'os. Quand même elles ne seraient pas adhérentes, si elles sont douloureuses, c'est un grand préjugé de morve.

On remarque communément que dans la morve les chevaux ne jettent que d'un côté, et que dans le morfondement ils jettent des deux.

L'on fait encore une épreuve, c'est de mettre la tête du cheval sur un seau plein d'eau claire, et de brouiller l'humeur qui coule par le nez du cheval. Si cette mucosité ou morve se précipite au fond, comptez que c'est du pus; si elle surnage, il y a lieu de croire que ce n'est qu'une lymphe épaissie; quelquefois même on y remarque quelque trace de sang. Quand vous voyez ce signe, comptez la maladie pour incurable.

On connaît encore qu'un cheval est morveux, par cette épreuve : on trempe dans de fort vinaigre un morceau de linge ou un plumasseau, qu'on lui fourre dans les naseaux; s'il s'ébroue (c'est l'éternument du che-

val), il n'est point morveux, du moins confirmé; car il ne pourrait faire un mouvement si violent, s'il y avait ulcère dans les naseaux; s'il ne s'ébroue point, par conséquent, on le regarde pour morveux.

Cette maladie est périlleuse pour le cheval, mais elle est encore très-dangereuse dans une écurie, et se communique aisément, même par l'air que les chevaux respirent. Ainsi la première chose que l'on doit faire, est de séparer des autres un cheval atteint de cette maladie, ensuite vous lui ferez prendre le remède suivant en breuvage.

Prenez trois têtes d'ail, une poignée de graine de genièvre, un demi-verre de suc de brione, pilez le tout ensemble; prenez outre cela poivre battu et gingembre en poudre, de chaque une once; canelle et clous de girofle battus, de chaque une once et demie, et deux cuillerées de bon miel; mettez infuser le tout dans une pinte de vin blanc, et passez la liqueur. Faites infuser d'un autre côté une demi-once de bon tabac dans un verre de vin blanc, passez et mêlez les deux infusions, que vous ferez prendre au cheval, ayant soin de le mener immédiatement après au trot et au galop pendant un quart d'heure. Il faut qu'il soit deux bonnes heures avant et autant après sans manger ni boire. Il faut aussi le faire bien couvrir. Ce remède est violent, et le cheval en est à l'extrémité; c'est pourquoi on ne le donne que quand la morve est bien mauvaise. On s'en sert aussi pour le farcin.

En voici un autre qui est plus doux: prenez deux onces de mercure coulant, que vous faites amalgamer avec suffisante quantité de fleur de soufre, dont on fait des pillules avec du beurre. Au bout de huit jours, donnez-lui de nouvelles pillules, et ainsi de huitaine en huitaine.

Ou bien donnez-lui chopine de vin émétique, de deux jours l'un, pendant quinze jours; mais malgré tous ces remèdes, tenez le mal pour incurable, quelque peu invétéré qu'il soit, et même on ne doit tenter ces remèdes que dans l'incertitude où l'on est de savoir si c'est cette maladie; car si l'on en est assuré, c'est une

dépense inutile, cette maladie étant reconnue par tous ceux qui ont de l'expérience, pour être incurable. Nous ne sommes pas entrés dans le détail des trois espèces de morve, glandeuse, épineuse et chancreuse, dont parlent tous les gens qui se mêlent de chevaux, tant parce qu'ils ne les caractérisent et ne les distinguent pas assez bien l'une de l'autre, que parce qu'ils les reconnaissent toutes trois pour incurables.

Du lampas ou *fève.*

Le lampas est une tumeur de la grosseur d'une noisette, qui se forme à l'extrémité antérieure de la mâchoire supérieure, proche des pinces ; et quelquefois la chair descend d'un demi-doigt plus bas que les dents. Cette grosseur cause de la douleur au cheval en mangeant, particulièrement lorsqu'il mange du grain. Comme ce mal ne s'en va pas de soi-même, on est obligé d'ôter la fève, même aux jeunes chevaux, quoique les dents de lait ne soient pas encore tombées. Cela se pratique avec un fer rouge fait exprès pour cet usage, lequel est plat par le bout, et large comme une pièce de douze sous. On a soin de lui mettre auparavant dans la bouche un pas-d'âne enveloppé dans du linge, pour lui tenir la bouche ouverte, crainte de le blesser. Il faut beaucoup d'adresse dans le maréchal qui fait cette opération, premièrement pour la faire en une application du fer chaud, secondement pour ne pas cautériser jusqu'à l'os, ce qui arrive quand on y revient à deux fois.

Quand les dents de lait sont tombées, on fait cette opération encore plus hardiment.

L'opération étant faite, il faut que le cheval ne mange que du son mouillé pendant quelques jours ; et s'il ne recouvre point l'appétit, il faut lui laver la bouche avec un linge trempé dans du vinaigre, dans lequel on aura broyé deux ou trois têtes d'ail, avec une petite poignée de sel : ce linge s'attache au bout d'un bâton.

Quoique cette incommodité ne passe pas pour maladie, il en peut cependant arriver de mauvaises suites, parce que le cheval ne pouvant ni boire ni manger, tombe malade de faiblesse.

Barbillons.

On appelle barbillons, de petites excroissances charnues, qui ont la figure des barbes d'un poisson qu'on nomme barbillon, situées à deux doigts au-delà des crocs d'en bas, à la partie latérale interne des dents ; ce mal empêche un cheval de boire, et par conséquent de manger, ce qui le ferait bientôt dépérir. La guérison de ce mal dépend de l'adresse d'un maréchal à introduire des ciseaux longs sous la langue du cheval, et à emporter d'un seul coup ces excroissances à droite et à gauche successivement, ce qui se fait avec le secours du pas-d'âne, comme pour ôter la féve. On tire la langue, et on prend garde que le cheval ne retire la tête, parce qu'il pourrait arriver que la langue resterait dans la main, sur-tout si le cheval était vif et peureux; car il n'y a point d'animal auquel la langue tienne moins. Après lui avoir coupé les barbillons, il sera bon de lui donner un coup de corne, et de lui laver la bouche avec du sel, de l'ail et du vinaigre pour le remettre en appetit.

Cirons.

Il vient à la bouche des chevaux une incommodité qu'on appelle *cirons* : ce sont de petits boutons blancs qui viennent au-dedans des lèvres supérieure et inférieure, et qui passent la première peau. Pour les ôter, il faut se servir d'un clou de fer à cheval, ou d'un autre instrument semblable, pour qu'il ne soit pas trop tranchant, et prendre avec la main les lèvres l'une après l'autre, comme si on voulait les retourner; ensuite on découpe la première peau à l'endroit des cirons, et on coupe légérement la chair en divers sens, pour en faire sortir un peu de sang, après quoi on donne un coup de corne au cheval, on lui lave la bouche comme ci-dessus, et on le met au son mouillé pendant deux ou trois jours.

Des surdents.

L'on appelle *surdents*, des dents mâchelières inégales, et qui s'usent plus d'un côté que de l'autre, ce

qui fait que ne portant point également l'une sur l'autre, le cheval ne peut pas bien broyer les alimens, dont une partie retombe de la bouche. Quelquefois ces surdents deviennent si longues et si pointues, qu'elles blessent le palais et les gencives.

Le remède est de renverser le cheval par terre, si l'on n'a point de travail, de lui mettre un pas-d'âne dans la bouche, de lui casser, avec une gouge et un grand fer qui sert de marteau, cette excroissance osseuse, ou du moins l'évider s'il se peut, et lui faire ronger le carreau ensuite, pour unir les aspérités de la dent cassée.

Cette opération même de faire ronger le carreau, suffit pour unir les dents, et est moins dangereuse, mais demande beaucoup plus de patience. Le carreau est une grosse lime carrée qu'on met dans la bouche du cheval entre les grosses dents, pour la lui faire mâcher pendant un quart d'heure, ou plus s'il est nécessaire, au moyen de quoi ces surdents deviennent égales aux autres dents.

Il arrive quelquefois aux premières dents au-dessus des crochets, qu'elles s'alongent considérablement, et ressemblent à des dents de loup : on les coupe avec des triquoises.

La même chose arrive aux crochets, mais plus communément à ceux d'en bas : on est obligé de les rogner de même.

Des barres et de la langue blessées.

Les barres peuvent être blessées, non-seulement lorsqu'on est obligé de se servir du pas-d'âne, dont nous avons parlé dans l'opération précédente, mais un cavalier qui a la main dure, un mors trop rude, et un coup porté par accident sur le mors ou sur les barres mêmes, peuvent y faire des écorchures, des blessures, et entamer jusqu'à l'os, et en faire sauter des esquilles. On peut juger, par la cause de l'accident, combien la plaie est considérable. Si la cause n'en est pas connue, il faut examiner s'il n'y a point de pourriture et de puanteur dans la plaie, ce qui en fait un ulcère. Cela se connaît

facilement en portant le doigt dans la plaie, et delà au nez. Il faut chercher aussi s'il n'y a point d'esquille enlevée ou éclatée. Lorsque l'os paraît sain et entier, et qu'il n'y a point de puanteur, il faut se servir de billots de miel, qui se font de cette manière. On prend un linge qu'on étend sur une table, et que l'on couvre de miel pur ou de figues sèches pilées avec le miel; après quoi on le roule de façon qu'il fasse à-peu près la grosseur du poignet, ensuite on met ce rouleau dans la bouche du cheval, et on l'y arrête par le moyen d'une corde attachée aux deux bouts du rouleau, et qu'on passe par-dessus la tête du cheval comme une bride, et on le met quatre ou cinq fois par jour, une heure à chaque fois; s'il y a pourriture ou quelque chose d'éclaté, il faut y mettre du sucre candi en poudre, ou du sucre commun.

Quant à la langue, si elle se trouve blessée, le repos ou au moins un mors plus doux, en cas que l'on soit obligé de s'en servir précipitamment, la rétabliront, en la frottant avec du miel rosat.

Si la bouche était fort échauffée, on pourrait piler de l'éclaire avec du verjus et un peu de sel, et quelques gouttes d'huile, et en frotter la bouche. Quand il vient sur la langue un limon épais, que l'on appelle communément *chancre*, on la frotte avec poivre, sel et vinaigre mêlés ensemble.

Il est important de guérir promptement un cheval qui a la langue blessée, parce que s'il sent du mal longtemps à cette partie, il s'accoutume à battre à la main et lever la tête.

Du pissanesse ou pinsanesse.

On trouve, dans quelques auteurs, une maladie qui est peu commune dans ces pays, puisque non-seulement nous ne l'avons jamais vue, mais des maréchaux, pendant plus de cinquante années d'expérience, n'en ont jamais entendu parler. C'est une maladie de l'avant-main comme de l'arrière-main. Elle commence par une démangeaison considérable sous le pied, et le cheval ne pouvant

se dispenser d'y porter la dent, et même la langue, ce mal se communique avec une telle subtilité, qu'il en perd l'appétit sur-le-champ. La langue lui devient toute noire, et tombe en vingt-quatre heures. Nous ne sommes point garans des ces faits, mais nous les trouvons rapportés par divers auteurs qui donnent, comme de concert, le même remède pour ce mal. C'est de saigner d'abord le cheval à la pince du pied malade, puis lui laver la langue avec sel et verjus, et enfin le saigner de la langue, et ils assurent que le cheval guérira miraculeusement

Du tic.

Il y a deux sortes de tics, l'un est naturel, et l'autre provient d'une mauvaise habitude.

Le tic naturel, ou qui vient de naissance, est un mouvement involontaire des muscles de certaines parties, comme des yeux, la mâchoire, ou du cou, lesquels agissant sans le consentement de l'animal, lui font faire des mouvemens qu'il n'est pas le maître d'empêcher. L'on voit des hommes sujets à cette première espèce de tic, mais elle est sans remède.

La seconde espèce de tic est une mauvaise habitude que les chevaux contractent. Parmi une infinité de ces mauvaises habitudes, qu'il serait trop long de rapporter, la plus commune est de ronger la mangeoire : et comme les uns la rongent plus volontiers avec la mâchoire supérieure, les autres avec l'inférieure, c'est ce qui fait que les uns ont les dents d'en-haut plutôt usées, les autres celles d'en bas. Ce défaut vient de ce que les chevaux étant jeunes, et sentant du mal aux dents qui percent les gencives, ils se sont accoutumés à ronger le bord de l'auge, pour faire passer cette démangeaison, ou bien ils contractent ce défaut pour l'avoir vu faire à d'autres. Il résulte beaucoup d'inconvéniens de cette habitude. Le premier est qu'ils perdent une grande partie de leur avoine, le second est qu'ils prennent beaucoup de vent, ce qui non-seulement les fait roter continuellement, chose très-désagréable à entendre, mais encore leur donne souvent des tranchées, dont ils peuvent mourir. Il en est

qui rongent continuellement leur longe et la coupent ; à ceux-là il suffit de leur mettre une chaîne. D'autres mordent tout ce qui se présente à eux; ceux-là sont les plus dangereux, et la correction leur est nécessaire. Pour ceux qui tiquent sur l'auge, on la frotte avec du fiel ou de la fiente, ou bien on y met des lames de cuivre ou de fer ; mais le plus sûr est de leur donner leur avoine dans un sac, et de les attacher court et haut à un anneau de chaque côté.

Du mal de cerf.

Cette maladie est une espèce de rhumatisme universel, qui tient le corps roide dans toute son étendue, mais particulièrement le cou et les mâchoires, de sorte que le cheval ne peut manger, et est autant en danger de mourir de faim que de son mal. Dans cette maladie, il tourne les yeux par un mouvement convulsif, comme s'il allait mourir, de sorte qu'on n'en voit que le blanc, et il a par intervalle des battemens de cœur et de flancs si grands, qu'on croirait qu'il va périr. En maniant le cou, on le sent roide et tendu, et la peau aride. La fièvre accompagne cette maladie, qui est souvent mortelle, et demande un prompt secours. Cette maladie est d'autant plus dangereuse, qu'elle est communément accompagnée de fourbure et de gras fondu. Si ces accidens n'y sont pas joints, il y a à espérer

Il faut donc alors saigner promptement à la veine du cou, et réitérer la saignée pendant douze à quinze heures, d'heure en heure, ou au moins de deux heures en deux heures, n'en tirant qu'un verre environ à chaque fois ; donnez au cheval des lavemens émolliens tous les jours, et frottez-lui la mâchoire et le cou, si le mal ne le tient que dans ces parties, avec une composition de moitié eau-de-vie et moitié huile de laurier, et autant d'onguent d'althéa, ou bien avec un mélange de parties égales d'huile d'aspic, d'huile de térébenthine et d'huile de laurier.

Mais si le cheval en est attaqué par tout le corps, trempez un drap dans l'eau-de-vie, ou si le cheval n'en vaut pas la peine, dans de la lie de vin chaude, et lui enveloppez tout le corps, après le lui avoir frotté avec la composition précédente, et le couvrez bien.

Si le cheval n'a point de fièvre, donnez-lui, le quatrième jour de la maladie, le matin, à jeun, une prise de poudre cordiale, et le faites boire à l'eau panée.

Et au cas que le cheval eût la fièvre, donnez-lui le breuvage d'eaux cordiales, et le soir un lavement.

Lorsque le cheval commencera à fienter des matières liées et épaisses, cessez les breuvages, poudre et lavement, et le mettez à l'usage d'une bouillie faite avec de la farine d'orge et de l'eau bien cuite et bien claire; donnez-lui-en une pinte, et prenez garde qu'il ne perde haleine en l'avalant.

Il ne faut pas oublier le feu dans cette maladie. On passe un bouton de feu sur le haut da la nuque, près du toupet, avec un fer gros comme le doigt, et de la longueur du doigt, on y fait entrer un plumasseau enduit d'un liniment fait avec une once d huile de térébenthine et une cuillerée de vert-de-gris en poudre; vous en passerez deux autres au-dessus des oreilles, mais à ceux là on y passe un séton enduit du même liniment, ou de supuratif, ou de quelqu'autres digestifs.

Si le train de derrière est entrepris, passez au troisième nœud de la queue en remontant un bouton de feu, et y mettez un plumasseau enduit du même onguent.

Si les machoires se serrent trop, mettez-lui un billot gros comme le poignet, enveloppé d'un linge chargé de miel, pour lui tenir la bouche ouverte avant qu'elle soit tout-à-fait serrée, et pour lui mettre de temps à autre la machoire en mouvement, jusqu'à ce qu'il mange. Si les mâchoires s'étaient tellement serrées qu'on ne pût lui couler aucun breuvage dens la bouche, il faudrait faire un coin de bois large et mince, et l'introduire en frappant doucement avec un marteau à plusieurs reprises et à plusieurs heures de distance. Il suffit que l'on ait deux ou trois lignes de jour, pour qu'il puisse prendre des remèdes et quelques alimens. On lui présentera pour nourriture un peu de son, ou bien de la farine battue dans de l'eau.

Vous pouvez, pour lui frotter les mâchoires, vous servir de l'onguent pour la nerf-foulure, ou onguent des nerfs, dont voici la description.

E.

Prenez des fleurs de romarin, de lavande, de millepertuis, de camomille et de mélilot, de chaque une poignée, et les mettez dans un grand matras ; versez dessus une pinte d'esprit de vin bien rectifié, mettez par-dessus un vaisseau de rencontre que vous luterez bien, puis vous mettrez votre matras au bain-marie ou sur du sable chaud, et l'y laisserez vingt-quatre heures remuant de temps en temps ; pour en faciliter la teinture ; prenez d'autre part chamœpitis, marjolaine, romarin, menthe, rue, lavande, de chaque une poignée, genièvre verd, deux onces, baies de laurier, racine de pirèthre et mastic, de chaque une once, benjoin, demi-once, castoréum et camphre, de chaque trois gros : pilez chacune de ces drogues séparément et les mettez ensemble dans un nouveau matras luté de même que le premier avec son vaisseau de rencontre, sur un bain de sable ou bain-marie, et le laissez vingt-quatre heures de même ; remuant de temps à autre, pour en tirer une forte teinture. Au bout de vingt-quatre heures, mêlez dans un troisième matras vos deux teintures, que vous verserez par inclination, et y ajouterez une livre de savon marbré, coupé bien menu ; couvrez d'un vaisseau de rencontre, lutez et mettez de nouveau à un bain de sable ou bain-marie, remuant de temps en temps, jusqu'à ce que le savon étant parfaitement dissous, le tout soit en consistance d'onguent. Cet onguent est excellent, non-seulement pour les nerfs-ferrures de vieil, pour les entorses et foulures, mais encore pour les efforts d'épaule et de hanches.

Du vertigo.

Le vertigo est aux chevaux, ce que l'on appelle aux hommes *délire*, ou *frénésie*, ou *transport* ; il en est aux uns comme aux autres, de deux espèces, l'un tranquille et l'autre furieux.

Dans le premier, le cheval met la tête entre les jambes, va toujours droit devant lui, sans se détourner. Il paraît avoir les yeux renversés, et va donner de la tête

au mur, parce qu'il ne voit pas, et même se laisse tomber fort rudement par terre dans son étourdissement.

Cette maladie se traite à-peu-près comme la précédente ; on saigne le cheval de trois en trois heures ; on lui met de même des boutons de feu ; ensuite on applique une peau de mouton toute chaude sur sa tête ; on le frotte avec les mêmes onctions, et on lui donne les mêmes poudres cordiales.

Le vertigo furieux est une espèce de rage, et l'on ne peut approcher du cheval sans beaucoup de péril ; il ne veut ni boire ni manger ; il se débat ; il se frappe la tête contre les murs, et paraît comme désespéré ; quand il s'échappe il cause de terribles désordres. Des auteurs prétendent que ce vertige vient d'un ver qui prend naissance dans la queue, et qui monte toujours le long de l'épine du dos jusqu'à la tête, ou étant parvenu, il cause tous ces ravages, lorsqu'il vient à toucher la dure-mère ; mais cela n'a aucune vraisemblance, et les maladies qui attaque le genre nerveux, sont capables de produire cet effet. Il est assez inutile de donner des remèdes pour ce mal, parce qu'on ne peut approcher du cheval ; cependant si on le pouvait, la saignée, jusqu'à défaillance, les lavemens rafraîchissans et purgatifs, et les onctions précédentes, y pourrait donner soulagement.

Cette maladie provient souvent d'un coup de soleil, sur-tout si le cheval a eu long-temps le soleil dans le front, étant au piquet, la tête exposée au plein midi ; quelquefois aussi de l'indiscrétion d'un écuyer, qui aura fatigué trop long-temps un cheval, en lui donnant une leçon trop violente et trop longue sur les voltes ou pirouettes, ce qui est capable d'étourdir un cheval.

Il faut attacher un cheval atteint de ce mal, entre deux piliers, avec un licou à double longe, afin qu'il ne puisse se frapper la tête, ni contre l'auge, ni contre le râtelier.

Du mal de taupe.

Ce mal vient aux chevaux qui tirent au colier, pré-

férablement aux chevaux de selle ou de harnais ; il vient sur le sommet de la tête, entre les deux oreilles, ou plutôt derrière les deux oreilles, à l'endroit où porte le licou, et est une meurtrissure qui dégénère en abcès, qui fuse souvent tout le long de la crinière. Les autres chevaux peuvent pourtant gagner ce mal, lorsqu'ils tirent trop au licou, sur-tout si le licou est fait de corde, ou lorsqu'ils ont reçu quelque coup violent, ou bien quand ils ont été trop long-temps exposés au soleil, comme il arrive au piquet à l'armée. Cette tumeur excède quelquefois la grosseur du poing, et est remplie de sang extravasé ou d'eaux rousses, s'étend tout du long de la crinière, et gagne beaucoup de terrain en peu de temps, à cause de sa pente.

Les chevaux ombrageux sont plus sujets à ce mal que les autres, parce qu'à la moindre peur, ils tirent sur leur licou, qui écorche insensiblement cet endroit, y fait venir de l'inflammation, une tumeur, et finalement de la matière.

Ce mal peut encore provenir d'un coup violent donné sur la tête d'un cheval.

Il faut commencer par saigner promptement le cheval, pour empêcher que le dépôt n'augmente, et réitérer même la saignée ; puis raser le poil et mettre dessus toute la tumeur une charge avec poix, térébenthine, farine, sain-doux, huile de laurier et vieux-oing ; ou bien on se sert de l'onguent de Montpellier. On purge, après quelques jours, le cheval ; et on réitère la purgation de temps en temps ; car ces maux sont longs, et on en a vu durer plus de six mois.

Outre la charge que l'on applique sur la tumeur, on y passe encore au travers un bouton de feu de la grosseur du petit doigt, qui perce d'outre en outre, et ensuite un séton chargé d'un bon digestif, comme de supuratif, térébenthine et jaunes d'œufs cruds ; le lendemain on bassine la place avec de l'eau tiède, et l'on frotte avec une teinture d'aloës, qui se fait en mettant dissoudre de l'aloës dans de l'eau-de-vie ; ou bien, au défaut de cette teinture, usez d'oxycrat tiède. Il faut prendre garde que le cheval ne s'écorche en se frottant ;

puis on jette dessus la plaie de l'os de sèché en poudre, ou de la colophane, ou des os calcinés, ou de la savate brûlée ; ou bien on se sert d'égyptiac.

Tumeurs et blessures sur le garrot.

L'une et l'autre viennent, ou de coups ou de morsures de chevaux entre eux, ou plus souvent de ce que la selle, dont les arçons sont entr'ouverts, a porté dessus, ou le coussin du harnais. Quand ce mal est négligé, de simple plaie il devient ulcère.

Si c'est une simple foulure sur le garrot, sans écorchure, et qu'il n'y ait pas lieu de soupçonner une extravasion de sang, on met dessus un liniment d'huile de laurier, onguent d'althéa, et eau-de-vie, avec l'essence de térébenthine et le basilicum, ou bien le suivant. Il faut prendre cinq ou six blancs d'œufs, les battre long-temps pour les mettre en écume ; ensuite prendre une once d'alun de roche cru, qui n'est pas calciné ; le mettre en poudre, comme de la farine, et le mêler parmi les blancs d'œufs : le tout étant bien mêlé, y ajouter environ un verre d'esprit de térébenthine ; battre encore tout cela, et y ajouter autant d'eau-de-vie ; et à force de battre le tout ensemble, cela deviendra comme une espèce d'onguent, dont vous frotterez l'enflure trois ou quatre fois par jour. On peut se servir encore du savon ordinaire dissous dans l'eau-de-vie, sur une assiette, que l'on met sur des cendres chaudes.

Mais s'il y avait ulcère et qu'il fut invétéré, on fait dessus une incision cruciale ; c'est-à-dire, qu'on donne un égout de chaque côté à l'ulcère, et par-dessus on fait une incision longitudinale ; puis on prend urine d'homme, deux pintes ; sel, un litron ; alun pilé, quatre onces : on met le tout dans un grand poêlon, qui tienne au moins quatre ou cinq pintes, parce que la liqueur monte beaucoup sur le feu, et l'on remue toujours avec une petite cuiller de bois ; on prend de cette liqueur pendant qu'elle bout, et avec la cuiller de bois, on en verse toute bouillante dans le garrot : on réitère le lendemain, et on laisse la plaie sept à huit jours sans

y toucher. Il est rare qu'on soit obligé d'en venir à une troisième projection, qu'on peut cependant faire, si la nécessité le requiert ; mais il suffira, suivant les apparences, de mettre dessus de l'égyptiac, pour mondifier et sécher l'ulcère, et empêcher que le cheval ne se frotte.

Bien des personnes se servent, pour les simples foulures ou écorchures, du lappa major, ou bardane, qu'ils appliquent dessus, ou bien de la morelle.

On peut se servir encore de ce remède, dont nous venons de donner la description, pour les ulcères et blessures sur le rognon.

De l'effort de l'épaule, ou du cheval entr'ouvert, ou faux écart.

Quelques personnes se trompent souvent à cette maladie ; quand elles ne sont pas instruites de sa cause, en traitant dans le pied un mal qui a sa source plus haut; comme elles voient un cheval boiter, elles passent plusieurs jours à y mettre diverses charges, remolades, etc. puis parlent de le dessoler, et au bout de plusieurs semaines, s'avisent enfin que le mal pourrait bien être dans l'épaule C'est pourquoi, lorsque l'on voit un cheval boiter, il est d'une très-grande importance de chercher quelle en est la cause ; car il y en a une infinité qui peuvent occasionner cet accident. Un clou de rue, un chicot, un morceau de verre ou de grès, qui aura percé la sole, et même le petit pied, une atteinte que le cheval se sera donnée en courant, ou qu'il aura reçue, toutes les maladies de jambe et de pied, dont nous parlerons dans la suite, et de plusieurs autres, sans compter le mal d'épaule, peuvent le faire boiter.

Voici les signes les plus ordinaires pour reconnaître ce dernier, lorsque l'on n'a point été témoin de l'accident. Premièrement, voyant le cheval ne s'appuyer bien que sur trois jambes, il faut examiner le pied qu'il lève, la fourchette et la sole, et faire lever le fer, pour voir s'il ne cacherait point le mal, ou s'il ne le causerait pas lui-même par être trop serré, ou par quelque clou qui

serrerait trop la veine, ou le petit-pied, etc.; puis avec des tricoises, on pince la sole et le sabot tout autour, après avoir fait parer le pied. Si le cheval ne feint point à toutes ces épreuves, on examine le pâturon et le boulet; on voit s'il n'y a point d'entorse; on passe la main le long du nerf, en remontant vers l'épaule, et ne trouvant mal ni douleur jusques-là, on la frotte un peu rudement, en pressant avec la main. Le cheval pourra alors témoigner quelque douleur, d'où on conjecturera que cette partie est le siége du mal. On a coutume de faire promener un cheval un espace de temps un peu considérable, quand il paraît boiter, pour l'échauffer et lui dénouer les épaules: s'il arrive qu'après cet exercice il ne boite plus, on en conclut que le mal était dans l'épaule, et cela est vrai; mais s'il boite plus fort, il ne faut pas conclure que le mal soit dans le pied nécessairement. Cela arrive cependant d'ordinaire; mais quand le mal d'épaule est un peu considérable, il ne fait qu'augmenter par cet exercice et fait boiter le cheval tout bas, aussi bien que s'il avait mal au pied.

La plus sûre manière pour connaître le mal d'épaule, c'est de faire trotter le cheval en main, quelques pas, et d'examiner comme il porte toute la jambe malade. Si, au lieu de porter toute la jambe sur une ligne droite en avant, il prend un cercle pour y arriver, ce mouvement, qui s'appelle *faucher*, est le signe le plus certain que le mal est dans l'épaule; et si on examine bien le cheval, on le reconnaîtra infailliblement peu ou beaucoup, en cas qu'il soit atteint de ce mal; et de plus il traîne la pince, comme s'il était débouleté, quand il marche; et quand il est reposé, il a toujours la jambe malade en l'air et en avant.

Cet accident arrive souvent pour une chute ou pour un effort que le cheval a fait, pour se retenir et empêcher la chute. Dans cet effort, il met en contradiction les muscles extérieurs de l'omoplate et de l'épaule, et écarte ainsi des côtés, les os de l'épaule, qui y sont unis par des attaches fibreuses seulement. Par cet écart, il se déchire de ces parties fibreuses, qui laissent suinter des gouttes de limphe et de sérosité, les-

quelles forment des amas d'eau qui, devenue par son extravasion corps étranger, incommode considérablement le cheval, et empêche la réunion de ces parties, et même y attire une fluxion de nouvelles humeurs.

Il faut donc commencer par saigner le cheval à l'ars, recevoir son sang dans un vaisseau et le remuer avec la main, de peur qu'il ne se grumèle, y mêler un demi-setier d'eau-de-vie, et en faire une charge sur l'épaule.

Si c'est un cheval de prix, au lieu de son sang, mêler avec de l'eau-de-vie, du baume ardent, ou bien mêlez parties égales d'essence de térébenthine, d'eau-de-vie, et d'huile d'aspic.

Si ces remèdes ne suffisent point, vous réitérerez la saignée, et vous passerez un séton au-dedans de l'épaule du cheval, et non au palleron, et le suspendrez ou le retiendrez au râtelier, de façon qu'il ne puisse se coucher de quinze jours, afin que les humeurs que le séton ou l'ortie fera sortir, puissent avoir leur écoulement. Le cheval étant obligé de demeurer long-temps sur ses jambes, courrait risque de devenir fourbu, si l'on n'avait soin de le saigner de temps en temps

On peut au lieu du séton ou de l'ortie, appliquer une roue de feu sur la noix (on appelle la noix le joint de l'humérus avec l'omoplate). Il y a un inconvénient, c'est que le cheval en demeure marqué toute la vie, mais aussi ce remède est plus efficace que le séton.

Il faut remarquer que tous ces remèdes, quelque puissans et efficaces qu'ils soient, ne conviennent pas à toutes sortes de maux d'epaule, que l'on prend presque toujours pour des écarts ou faux écarts (quoiqu'à tort), parce que le cheval boite de l'épaule. Voici trois cas où ces remèdes seraient inutiles. Le premier, c'est lorsqu'un cheval est foulé ou trop pressé par un des arçons de la selle, soit par la mal-façon de la selle, soit, parce qu'il aura monté dessus quelque gros homme pesant, qui aura eu un des étriers plus long que l'autre; en sorte qu'un cheval en sera incommodé tant qu'il ne changera pas et de cavalier et de selle.

A ce mal suffit de faire des frictions avec le savon et

l'eau-de-vie, ou autre remède semblable; et pour prévenir la récidive, changer la selle. Le second cas où un cheval boite de l'épaule, c'est lorsqu'en marchant, il se sera froissé l'épaule contre un arbre, un mur, ou quelque chose de dur. Il faut employer les mêmes remèdes que dans le cas précédent; et il serait alors inutile d'employer le feu, le séton, ni l'ortie.

Le troisième cas est quand un cheval a les épaules plates et sèches, ou de naissance, ou par le travail. Ce dernier cas est sans remède; et ceux dont nous venons de parler, sont diamétralement opposés à la cure qui conviendrait en pareil cas, puisqu'il faudrait bien plutôt chercher à nourrir l'épaule, qu'à la dessécher.

De l'écorchure entre les ars, ou du cheval frayé entre les ars.

On appelle un cheval frayé entre les ars, lorsqu'il est écorché dans le pli de cette partie. Ces deux termes signifient la même chose; cet accident qui est fort léger, arrive quand un palefrenier n'a pas soin de nettoyer cette partie, qu'il oublie fort souvent; et lorsque le cheval a le cuir tendre, ou à la suite d'un long voyage.

Le remède est de prendre parties égales de graisse de rognon de mouton et de miel, et d'en faire un onguent à froid, que l'on applique sur le mal, et de tenir ensuite la partie nette, pour éviter la récidive.

De l'ancœur, avant-cœur ou anti-cœur.

C'est une tumeur contre nature, formée par un amas de sang extravasé à la partie antérieure du poitrail qui se communique souvent sous le ventre, jusqu'au fourreau aux chevaux, et jusqu'aux mamelles aux cavales.

Cette tumeur approche de la nature du bubon pestilentiel.

La tristesse du cheval, les battemens de cœur, la fièvre ardente et les défaillances, jusqu'à tomber par terre, aussi bien que le dégoût universel, en sont les symptômes.

Il faut tâcher de faire venir cette matière à suppuration. C'est pourquoi il faut appliquer sur la tumeur une charge composée avec un litron de farine, une demi-livre de poix noire, autant de poix blanche, demi-livre de térébenthine, un quarteron d'huile de laurier, avec une demi-livre de sain-doux ou vieux-oing; faites cuire le tout à petit feu, et chargez le cheval.

On peut se servir aussi de l'onguent de Montpellier; mais comme il est trop coulant, il faut le corporifier avec suffisante quantité de poix.

Si la tumeur était trop lente à venir à suppuration, on ouvrirait la peau avec un bistouri entre les deux jambes de devant au bas du poitrail; et avec la corne de chamois, on ferait une loge entre cuir et chair, à droite et à gauche, suffisante pour y placer un morceau de racine d'ellébore noir, trempé pendant quelques heures dans du vinaigre, de la grosseur d'une noix; ensuite on recoud la peau. Si, au bout de vingt-quatre heures, il se trouve en cette partie une tumeur grosse comme la tête d'un homme, c'est un signe qui fait espérer une prompte guérison. Cette maladie est presque mortelle dans les pays chauds, fort dangereuse dans les climats comme le nôtre, et très-peu en Hollande et dans les pays froids.

De la loupe.

La loupe est une tumeur molle et indolente dans son commencement, enfermée dans un kiste ou dans une poche, laquelle grossit insensiblement, et est située entre le cuir et les muscles, aux environs des parties membraneuses. Ces sortes de tumeurs renferment ordinairement des humeurs glaireuses, quelquefois une matière semblable à du plâtre, quelquefois à du suif, quelquefois une matière charnue, et quelquefois d'une autre nature.

Quand cette tumeur roule aisément sous la peau, on peut espérer de la fondre ou résoudre; mais quand elle est adhérente, cela est beaucoup plus difficile. Cette tumeur apporte beaucoup plus de difformité que d'incommodité réelle, à moins qu'elle ne soit située sur quelque articulation, et que, par cette cause, elle n'empêche l'action et le mouvement.

Les maréchaux connaissent peu cette espèce de loupe qui vient indifféremment sur toutes les parties du corps ; mais voici la maladie à laquelle ils donnent ce nom, quoiqu'elle ne soit rien moins qu'une loupe.

Il est des chevaux qui se couchent en vaches, c'est-à-dire, les jambes sous le corps. Lorsque les éponges du fer sont trop longues, elles blessent le coude et le meurtrissent si considérablement, que peu d'heures après on trouve une ékymose fort grande (on appelle *ékymose*, un sang extravasé ou épanché hors des vaisseaux), et une tumeur qui se voit quelquefois égale en grosseur à la tête d'un homme ; cette loupe est fort dangereuse, et veut un prompt secours ; il faut d'abord déferrer le cheval, et rogner toutes les éponges, quand on voudra le ferrer de nouveau. Il faut le saigner, parce qu'ordinairement dans ce mal, il est entrepris de tous ses membres, et employer les mêmes remèdes que dans l'avant-cœur.

Si la tumeur est trop considérable pour espérer un bon succès de ces remèdes, et qu'elle paraisse remplie d'eau rousse ou de pus, mettez une pointe de feu par-dessous, pour donner égout à la partie.

Si l'on s'aperçoit de la tumeur dès le premier jour, et qu'elle ne soit pas considérable, après avoir remédié à la ferrure, il suffira de laver cinq à six fois par jour la tumeur avec l'eau la plus froide que l'on pourra trouver, par le moyen d'une éponge, et d'employer un seau d'eau à chaque fois.

Des malandres.

C'est une espèce d'ulcère qui se forme au pli du genou en dedans, où la peau se trouve fendue et rongée par l'âcreté des humeurs qui en découlent. Ce mal rend quelquefois le cheval boiteux, ou du moins lui tient la jambe roide au sortir de l'écurie. Le poil se trouve mouillé et hérissé en cet endroit, et plein d'une saleté grenue. Quelquefois il s'y forme une croûte plus ou moins grosse.

Outre que ce mal n'est pas aisé à guérir, quand on le pourrait faire certainement, il ne faut pas toujours risquer de le faire subitement, parce que les accidens seraient

pires que le mal, l'humeur descendant dans le pied, où elle produit souvent ce qu'on appelle un fic ou crapeau ; c'est pourquoi il faut seulement tâcher de l'adoucir et d'en empêcher le progrès.

Ce mal est plus ordinaire à des chevaux chargés de poil, et nourris dans des pâturages gras et humides, qu'à d'autres. Ce mal paraît souvent se guérir en été, quoique cependant la place en reste toujours marquée, tant parce que la transpiration, plus abondante dans cette saison, détourne une sérosité surabondante qui est la cause de ce mal, que parce que la poudre qui vole alors en l'air, les dessèche en partie. Dans l'hiver, au contraire, la transpiration moins abondante oblige les sérosités superflues de refluer sur cet égout, et les éclaboussures de boues irritent ces crevasses, et entretiennent ces ulcères qui restent exposés à toutes les injures de l'air, et font souvent broncher et même tomber un cheval excellent d'ailleurs.

Il est vrai que cela ne diminue pas infiniment le prix d'un cheval ; mais il est beaucoup mieux qu'il soit entièrement sain.

Pour procéder avec sûreté à la guérison de ce mal, qui ne diffère que par la situation seulement, des solandres et mules traversines, dont il sera parlé dans leur lieu, il faut commencer par purger le cheval, pour en détourner la source ; ce que l'on réitérera plusieurs fois pendant la cure ; et, après la première purgation, on fera usage d'un des onguens suivans.

Mêlez ensemble parties égales de populéum, de savon noir et de beurre frais, et frottez les malandres matin et soir avec ce mélange. Ou bien prenez un quarteron de poudre fine d'écailles d'huîtres bien calcinées, autant pesant de navets ; nettoyez, pilez vos navets, et mêlez le tout dans une demi-livre de sain-doux que vous ferez cuire en consistance d'onguent.

Du suros, de l'osselet et de la fusée.

Le suros est une tumeur dure, calleuse et sans douleur, qui croît sur l'os même du canon, à la partie latérale tant interne qu'externe.

On en distingue trois sortes.

La première, est lorsqu'il se trouve seul.

S'il est malheureusement placé dans le genou ou sous le tendon que l'on appelle en terme de cavalerie, *nerf*, il est très-mauvais, fait boiter le cheval et le rend inhabile au service. S'il est éloigné de l'un et de l'autre, c'est un défaut, mais qui n'empêche pas qu'on ne puisse tirer du service d'un cheval, à moins que le mal ne s'étende.

La seconde espèce est le chevillé, c'est lorsque sur la même jambe, il y en a un d'un côté, et l'autre de l'autre, se correspondant si juste, qu'on croirait l'os traversé d'une cheville osseuse.

La troisième, est lorsque deux se trouvent audessus l'un de l'autre, du même côté du canon, sur la même ligne, on l'appelle alors *fusée*.

L'on voit quelquefois à la partie interne et supérieure du canon, un gros suros qui semble s'étendre jusques dans le genou; c'est une dilatation de la partie latérale de la tête, ou extrémité supérieure du canon. Il n'estropie pas le cheval comme le suros dans le genou; mais il est très-dangereux: on l'appelle *osselet* improprement. La même chose arrive aussi quelquefois à l'os du pâturon. Comme la différence de ces accidens est difficile à connaître, ils sont toujours fort suspects.

Le suros simple qui n'approche pas du genou ni du nerf, se dissipe ordinairement de lui-même, et n'a besoin d'aucun remède; mais on en voit peu de cette espèce au-dessus de huit ou neuf ans.

Toutes ces maladies viennent souvent au cheval, pour s'être blessé l'os au travers du périoste. Les contus recevant de nouveaux sucs nourriciers et ayant perdu son ressort, se dilate et forme cette éminence. Les maladies internes peuvent aussi y contribuer.

Voici la manière de les traiter. Il faut commencer par raser le poil où est le suros, le battre long-temps et à petits coups avec un bâton aplati par un côté, afin de le ramolir; ensuite y appliquer le remède suivant:

Prenez mercure, deux onces; euphorbe, trois gros; souffre, trois gros; cantharides, un gros; réduisez le tout en poudre et l'incorporez avec huile de laurier;

appliquez-le sur le suros et l'y laissez vingt-quatre heures.

Ce remède demande une main légère et habile, parce que si ce caustique, qui est violent, venait à s'étendre au-delà des limites qui lui doivent être prescrites, il causerait du dégât et ferait une escarre trop considérable.

En voici un autre qui ne laisse pas de demander beaucoup d'adresse.

On fait bouillir dans un poisson d'huile de noix la grosseur d'un pois de sublimé corrosif. Le cheval étant tenu ferme, ou placé dans le travail, on trempe dans cette huile bouillante un nouet d'ail, qu'on a auparavant attaché ferme au bout d'un bâton, et on le porte avec quelques gouttes d'huile bouillante sur le suros, en pesant un peu. On réitère deux fois, de deux jours l'un, cet attouchement. Quand l'escarre est tombée, on jette dessus de la savate brûlée, ou de la poudre d'huître calcinée, et on recommence le lendemain.

On préfère ordinairement à tous ces remèdes l'étoile de feu : on verra au chapitre des opérations, la manière de la mettre. On donne à l'osselet, suivant sa grandeur, deux ou trois petites raies de feu. Il est vrai que ce remède ne guérit pas le suros ; mais, comme ce mal n'est dangereux que dans ses suites, il l'empêche de croître, et c'est assez.

A la fusée, une étoile ne suffisant pas, on donne le feu à couleur de cerise en raie ou en fougère (voyez le chapitre des opérations) ; et si le nerf était adhérent, il n'y aurait pas de danger à le toucher légérement avec le couteau de feu, pour le détacher

Il y a encore un autre procédé pour traiter les suros et les fusées, qui consiste, après les avoir amollis à petits coups, comme dans la méthode précédente, à y donner quelques petits coups de flamme ou de lancette, pour percer la peau à plusieurs endroits sur l'étendue du suros ou de la fusée, en faire sortir du sang, dégorger et faire pénétrer avec plus d'activité le remède que l'on y applique ensuite.

Ce remède est de l'essence de térébenthine, dont on imbibe un plumasseau de filasse, que l'on met sur le

mal; on pose par-dessus une compresse en cinq ou six doubles : on recouvre le tout avec un morceau de vessie de bœuf ou de cochon : et on tient tout cet appareil en état, non avec une corde, mais avec une bande de linge de la longueur et de la largeur à-peu-près d'une bande à saignée de pied pour les hommes. Il ne faut lever cet appareil qu'au bout de vingt-quatre heures, et le renouveler trois ou quatre jours de suite.

Quelques-uns donnent le nom d'osselet, particulièrement aux exostoses ou excroissances osseuses qui viennent à la partie inférieure du canon en approchant du boulet, et distinguent ce mal en trois espèces, comme nous avons fait le suros ; mais la différence de la situation ne doit pas faire faire deux espèces d'un mal, qui, au-dessus ou au-dessous du milieu du canon, a toujours même cause, le même pronostic, et demande la même cure.

Du nerf-féru.

En terme de cavalerie, le nerf étant un terme consacré pour signifier tendon, il s'ensuit que la nerf-férure est l'atteinte qu'un cheval se donne ou reçoit à un des tendons de la jambe. La grandeur de l'atteinte ou du coup fait juger de la grandeur et de la conséquence du mal, si l'on a vu donner le coup ; mais on s'en aperçoit plus communément, parce que l'on voit boiter un cheval.

Il faut examiner les jambes en pressant le nerf entre les doigts de haut en bas, et quand on vient à presser l'endroit du nerf ou tendon qui a été contus, on reconnaît aisément que le cheval y ressent de la douleur. Quoique la peau n'ait pas été entamée, la meurtrissure peut avoir été très-considérable, c'est pourquoi il faut y apporter remède au plutôt. Si l'on s'en aperçoit sur-le-champ, quelque considérable que puisse être le mal, il y a lieu d'espérer qu'il ne sera pas long ni dangereux, en le traitant comme il convient.

Coupez en deux une grosse éponge que vous tremperez dans un mélange de parties égales de fort vinaigre et d'esprit de térébenthine battus ensemble ; enveloppez-en toute la jambe, et particulièrement le nerf dans toute

sa longueur ; recouvrez vos éponges avec de la vessie, et retenez le tout en état avec une ou plusieurs bandes de linge ayant attention de ne pas trop serrer le nerf, ce qui ferait un mal plus grand que le premier.

Au défaut de ce remède, on peut se servir du suivant.

Prenez de la mie de pain bien broyée, pétrissez-la avec bonne bierre, comme pour en faire du pain, et ensuite la délayez avec de la bierre encore comme de la bouillie; faites-la cuire, et y ajoutez la grosseur d'une noix de populéum et autant d'onguent rosat ; étendez ce cataplasme sur du linge blanc de lessive, et l'appliquez ; mettez par-dessus des compresses trempées dans l'oxycrat chaud, et ayez soin de les imbiber de temps en temps du même oxycrat, jusqu'à guérison.

Il y a pourtant des nerf-férures que l'on ne peut guérir sans y mettre un feu léger en fougères ou en patte d'oie ; et quand le mal dure trop long-temps, on prend ce parti, ou bien lorsque la nerf-férure qui se présente à guérir, est ancienne.

De l'entorse ou mémarchure.

L'entorse est une extension violente des tendons et et des ligamens qui assemblent les deux os du pâturon avec le canon et le petit-pied, quoiqu'il n'y ait point de dislocation, qui est un fait à part. Ce mal peut être très-considérable, premièrement, par lui-même, mais de plus, parce que ce mal demandant le repos, le poid du corps du cheval, qui porte entier sur l'autre jambe, le met en danger de devenir fourbu.

S'il y avait dislocation, c'est-à-dire, que l'os fût dérangé de sa place, et ne roulât plus dans sa cavité ordinaire, le mal serait si considérable qu'il serait inutile de songer à y appliquer des remèdes ; il faudrait plutôt songer, si faire se pouvait, à rétablir cette luxation ou dislocation.

La différence que nous mettons entre l'une et l'autre, est que dans la luxation, l'os reste en partie dans sa cavité, et en est en partie dehors. Celle-ci est plus dangereuse, parce qu'elle tient plus long-temps les ligamens

tendus dans un état violent ; et dans la dislocation, l'os étant sorti entièrement de sa boîte, les ligamens reprennent leur étendue naturelle. Mais toute l'adresse des plus habiles maréchaux de nos jours, n'a pas encore été jusqu'à ce point de perfection, et ils abandonnent un cheval dans cet état. Il faut espérer qu'avec le temps ils imiteront l'heureuse hardiesse des chirurgiens, qui entreprennent avec succès cette opération sur les hommes.

Les maréchaux ne remédient donc aux entorses, que lorsqu'elles sont de simples extensions ou foulures de tendons, et leur cure consiste dans le moment à laisser le cheval en repos, et à appliquer dessus des remèdes astringens et les répercussifs les plus forts, pour le premier appareil, afin de raffermir et resserrer les parties qui ont été outrément tendues, et y empêcher la fluxion des humeurs.

Si ce premier appareil n'emporte pas le mal, il faudra épincer le cheval, c'est-à-dire, le saigner en pince, ensuite frotter le boulet avec de l'eau-de-vie et de l'essence de térébenthine, et appliquer dessus un cataplasme fait avec trois demi-septiers d'urine, un quarteron d'huile d'olive et un picotin de son, le faire bouillir deux ondées, et mettre ce cataplasme sur des étoupes, l'appliquer chaud sur le mal, le laisser vingt-quatre heures, et réitérer pendant cinq à six jours.

Si le cheval se trouve soulagé, vous le frotterez avec de l'eau-de-vie, ou du baume de romarin ; s'il ne va pas mieux, vous frotterez la partie avec un demi-setier de baume ardent et autant d'eau-de-vie.

Voici un autre remède : prenez huile de laurier, essence de térébenthine et eau-de-vie, c'est une espèce de vésicatoire fort doux, que les maréchaux appellent feu mort, parce qu'il fait tomber le poil ; vous en frottez le boulet une fois, et quand le feu mort a fait son effet, on le frotte tous les deux jours avec de l'eau vulnéraire et du savon noir pendant six jours, après quoi on l'envoie à l'eau. Comme on ne trouve pas partout les remèdes dont on a besoin sur-le-champ, on peut user du suivant, qui se trouve assez communément par-tout.

Prenez vieux-oing, une livre ; vinaigre, une bouteille.

F.

Il faut faire hacher et piler le vieux-oing, ensuite le mettre dans un pot, avec une bonne poignée de farine de seigle ; à son défaut, on peut se servir d'autre farine, et si l'on n'en a point, prenez du son : vous aurez ensuite la moitié d'une peau de lièvre hachée bien menue ; vous ferez bouillir tout cela ensemble, et l'étendrez le plus chaud que le cheval pourra le souffrir, sur une autre peau de lièvre du côté du poil, pour l'appliquer tout autour de la jointure : réitérez ce remède toutes les vingt-quatre heures, jusqu'à guérison.

Voici encore un remède qui est fort astringent et capable de resserrer ces parties. Prenez une chopine de vin blanc, une poignée de farine de froment, un quarteron de miel, demi-quarteron de sain-doux, une poignée de roses de Provins, quatre blancs d'œufs, deux onces de bol d'Arménie, et deux onces de térébenthine, mettez le tout dans un pot de terre bouché, frémir sur le feu, et après jetez-y un demi-setier d'eau-de-vie, faites un cataplasme sur des étoupes, l'appliquez tout chaud sur le boulet, et réitérez jusqu'à guérison. A chaque fois lavez le mal avec eau-de-vie ou esprit-de-vin.

Si le mal est récent, et que l'on soit à portée d'un ruisseau ou d'une rivière, le plus court et le plus simple est d'y mener le cheval sur-le-champ, et de l'y remener cinq ou six fois par jour, et de le laisser une heure à chaque fois. Après quoi, si cet expédient, qui souvent réussit seul, ne suffisait pas, on aurait recours aux autres remèdes que l'on vient de décrire.

Mais souvent après tous ces remèdes, on est obligé d'en venir au feu, que l'on met en côte de melon sur le boulet, ou autrement s'il convient mieux; et ce dernier remède est le plus sûr de tous, mais son effet est long.

Nous avons parlé dans cet article d'un remède qui est fort usité pour les chevaux, et même pour les hommes. C'est le baume ardent, qui est très-aisé à faire. Mettez demi-once de camphre en poudre dans chopine d'excellent esprit de vin, mettez le dans un matras, adaptez-y son vaisseau de rencontre, et le luttez bien, mettez-le à un bain-marie, qui soit fort chaud, sans bouillir, et y laisser circuler la matière jusqu'à ce que tout le camphre

soit dissous. Délutez vos vaisseaux et ajoutez deux onces d'ambre jaune concassé de nouveau, et mettez-le sur le bain pendant deux fois vingt-quatre heures. On s'en sert pour la fourbure, pour l'enclouure et pour des plaies.

De l'effort du genou.

Un cheval peut se donner une entorse au genou aussi bien qu'au boulet, soit par une enchevêtrure ou par quelqu'autre accident. Cette entorse se nomme *effort du genou;* elle se traite de même que celle du boulet, parce que c'est également une extension outrée des tendons et ligamens des os du bras et du canon. Dans ces sortes d'efforts, pour peu qu'ils soient négligés, le genou devient de la grosseur de la tête d'un homme.

On peut se servir avec succès de la charge pour l'avant-cœur; et en cas d'opiniâtreté, on y met le feu à côte de melon.

Tous les remèdes décrits pour la mémarchure y conviennent aussi, puisque le mal provient d'une cause semblable.

Des jambes foulées, travaillées ou usées.

S'il y a quelque différence entre ces trois expressions, qui paraissent assez indifféremment employées par ceux qui veuillent parler d'une jambe fatiguée par un long travail ou par un exercice violent, cette différence est fort petite. Il paraît cependant que par le terme de jambe foulée, on a voulu désigner plus particulièrement une jambe enflée par un grand et long travail dans les premiers jours ou les premières heures qui suivent immédiatement ce travail. Celui de jambe travaillée, signifie une jambe enflée aussi ou fatiguée, mais cependant en état de rendre encore quelque service, même dans le moment présent; et celui d'usée marque celle qui est peu ou point du tout en état de servir pour l'instant et pour l'avenir, à cause du travail passé.

Comme ces différences, si l'on veut les admettre, ne sont que du plus ou moins, l'ordre que l'on suit dans

l'application des remèdes s'y trouve conforme, et les remèdes qui, dans le commencement du mal, auraient été suffisans pour le guérir ou en prévenir les conséquences fâcheuses, font place à d'autres plus efficaces que les premiers, quoique d'un succès plus incertain : paradoxe aisé à comprendre, en faisant attention qu'un petit obstacle se lève plus aisément qu'un grand.

L'enflure, les tumeurs particulières, les fentes, les plaies, les ulcères, la roideur des jointures, en un mot, tout ce qui s'éloigne du crayon d'une jambe belle et saine, donne à connaître par le plus ou le moins, jusqu'à quel point une jambe est altérée ou usée.

Il faut appliquer sur la jambe des emmiellures capables de rassembler les nerfs, par exemple, celle-ci. Prenez une pinte de lait et suffisante quantité de farine pour faire de la bouillie ; un peu avant qu'elle soit achevée de cuire, vous y incorporerez demi-livre de cire neuve, autant de térébenthine, autant de poix de Bourgogne, autant de miel, et autant de saindoux, que vous aurez auparavant fait fondre dans un vaisseau à part, à un feu très-doux, et vous jeterez le tout dans cette bouillie, après l'avoir bien mélangé. Vous appliquerez ce remède chaudement une fois par jour.

Ensuite vous userez de l'onguent de Montpellier, ou de bains faits avec les herbes aromatiques bouillies dans le vin, ou dans la bierre, ou dans la lie de vin. Si ces remèdes ne réussissent pas, on a recours au feu.

Il y a une infinité de remèdes que l'on peut employer pour les jambes dans cet état, comme le vin blanc et l'huile de noix parties égales, bouillies ensemble, dont on frottera les jambes à rebrousse-poil, deux fois par jour. Mais quelque remède que l'on emploie, il faut au moins un bon mois de repos pour que ces remèdes réussissent.

On peut user des remèdes suivans, qui sont fort bons.

Prenez égale quantité d'huile d'olive et de vin rouge, bien mêlés et battus ensemble, pour les réduire en espèce d'onguent, dont vous frotterez soir et matin les jambes du cheval. Ou bien prenez égale quantité de feuilles de sureau, feuilles de morelle et de poirée, hachées et

pilées dans un mortier, pour en tirer le jus ; il faut de ce jus en frotter les jambes du cheval cinq ou six fois. Ou bien prenez racine de guimauve concassée, vieux-oing, de chaque une livre, six pintes de lie de vin ; faites bien cuire le tout ensemble, en remuant toujours ; le mélange étant cuit et refroidi, frottez-en les jambes du cheval trois ou quatre fois par jour.

On se sert pour les jambes roides, d'un ciroëne dont voici la composition.

Prenez cire neuve, quatre onces ; huile d'olive, térébenthine, céruse, mine de plomb, de chaque une once ; litharge d'or, demi-once. Mettez le tout dans l'huile et la cire, que vous ferez fondre à petit feu. Le tout étant fondu, vous y mêlerez une once de vert-de-gris, que vous ferez encore cuire à petit feu. Le mélange étant cuit et de couleur verte, vous y ferez tremper des morceaux de toile de vieux linge, que vous retirerez après, laisserez dégoutter sur le pot, et mettrez sécher jusqu'à ce que tout votre onguent soit consommé et imbibé dans vos morceaux de toile.

Blessure sur le boulet.

Nous ne donnerons pas de définition d'une chose sur laquelle un seul coup-d'œil nous apprend plus que les plus longues descriptions ne pourraient faire. Il les faut traiter comme la nerf-férure, avec l'althéa, l'onguent rosat et le populéum, etc.

Des molettes, du ganglion et de l'osselet du boulet.

La molette est une tumeur tendre et molle, de la grosseur d'une noisette, quelque-fois d'une noix, sans douleur dans les commencemens, et remplie d'eau, située à la partie latérale du boulet, tant interne qu'externe. Cette tumeur blesse le cheval, si elle a quelque adhérence au tendon ou nerf du pied, et pour lors on l'appelle *molette nerveuse*, laquelle est dangereuse et estropie à la fin le cheval Lorsque deux molettes se correspondent vis-à-vis l'une de l'autre, on leur donne le nom de *chevillées*. Il en est de cette dernière es-

pèce, de nerveuses, et qui résonnent comme si elles étaient remplies de vent. Il est dangereux de les vouloir percer pour en faire sortir les eaux rousses qui y sont contenues, comme font quelques-uns ; il faut user de remèdes plus doux, que l'on va décrire, tels que celui-ci.

Après avoir rasé le poil autour des boulets et dessus les molettes, on appliquera cet onguent dessus. Prenez mouches cantharides, euphorbe, ellébore noir, de chaque deux onces ; mettez-le tout en poudre, et faites-en un onguent avec suffisante quantité d'huile de laurier et de térebenthine, autant de l'une que de l'autre. Vous laisserez l'onguent vingt-quatre heures, et avant que ce temps soit expiré, il tombera beaucoup d'eau rousse ; ensuite vous leverez avec une spatule l'ancien onguent, pour en mettre de nouveau, et vous ferez cela pendant huit ou dix jours de suite, toutes les vingt-quatre heures. Il vous semblera que la peau soit tombée sans espérance de revenir, mais cela ne doit point étonner, la peau et le poil reviendront aussi beaux qu'auparavant. Il est certain que si les molettes sont nouvelles, elles disparaîtront, et ne reviendront de longtemps, à moins que ce ne soit par le même accident, c'est-à-dire, par un trop grand travail.

Le repos seul, ou tout au plus quelques légers remèdes, emportent une molette simple dans son commencement.

Il vient au même endroit, savoir, au boulet, à droite et à gauche, une tumeur assez molle, remplie d'une matière glaireuse, et qui acquiert la grosseur de la moitié d'une noix. Cette humeur glaireuse paraît être le surcroît d'une lymphe gélatineuse, qu'on nomme *sinovie*, destinée à faciliter le mouvement des articulations. Par la grande fatigue et le long travail, il se déchire quelque filet de la membrane qui doit retenir cette lymphe gélatineuse dans l'article ; et cette humeur glaireuse venant ainsi à s'extravaser, forme une tumeur à laquelle, dans les hommes, on donne le nom de *ganglion*.

Cette même partie est encore sujette à une tumeur qui, au premier coup-d'œil, a l'apparence de la mo-

lette, mais c'est un osselet qui a grossi : il est ordinairement situé un peu plus bas que la molette, au lieu que celle-ci occupe l'espace qui reste vide entre le tendon ou nerf, et la partie latérale de l'os : ce petit osselet se trouve situé à la partie latérale même.

Rarement l'osselet et le ganglion font-ils boiter.

Comme ces incommodités naissantes déparent plus un cheval, qu'elles ne lui nuisent réellement, il suffit d'en empêcher le progrès, ce qui se fait en l'envoyant souvent à l'eau, et frottant le mal au retour avec de l'essence de térébenthine et de l'eau-de-vie. Mais ceci ne se doit entendre que d'un cheval qui n'aurait qu'une molette seule, ou auquel elle ne paraîtrait que depuis peu de jours ; car si elles sont chevillées ou nerveuses, c'est-à-dire, vieilles, ou qu'il y en ait plusieurs ensemble, il n'en faut point faire l'acquisition, parce qu'un cheval moletté ne vaut rien, et est bientôt entièrement hors de service.

Cependant les gens qui veulent se défaire d'un cheval les font disparaître totalement, et même en vingt-quatre heures ou environ ; ils prennent la mie d'un pain sortant du four, la trempent dans de l'esprit-de-vin, et l'appliquent sur les molettes.

Ou bien on prend une livre de bol, demi-livre de galbanum, et autant de mastic dissous en eau-de-vie et vinaigre, et on frotte la partie. Les marchands de chevaux se servent de ce dernier remède pour resserrer les jarrets enflés, et c'est un bon astringent, mais son effet n'est pas d'une fort longue durée ; ainsi, si l'on prétend guérir radicalement le cheval, il faut employer le feu.

La manière de quelques-uns qui fendent l'ergot, et prétendent tirer les molettes par-là, est sans fondement et très-dangereuse.

Le ganglion se doit traiter de même : quant à l'osselet, nous avons dit qu'il y fallait mettre le feu, puisque c'est un suros.

De la forme.

La forme est une tumeur indolente, qui croît jusqu'à une grosseur considérable, située à quelque distan-

ce de la couronne, sur un des tendons qui se trouvent à la partie antérieure du pâturon, et qui arrête dans cet endroit, et met à son profit le suc nourricier qui devrait passer dans le petit-pied et dans la corne, d'où s'ensuit le desséchement de toute la partie inférieure, lequel estropie à la fin un cheval.

Ce mal est quelquefois héréditaire. Plus communément il est la suite des efforts violens que le cheval a faits, ou dans les sauts de force, ou en maniant aux airs, ou dans des voltes extrêmement diligentes, ou dans une course précipitée, ou dans un âge trop tendre.

Ce mal n'est pas commun, mais des chevaux qu'il attaque, un grand nombre sont estropiés, sur-tout lorsque la tumeur se trouve près de la couronne, parce que l'étranglement est plus grand.

Il faut dessoler le cheval aussitôt qu'on s'en aperçoit, et mettre sur la forme deux ou trois raies de feu, suivant sa grandeur, et toucher de façon que la raie gagne le sabot, afin qu'il se fasse une avalure pour communiquer la nourriture à la partie inférieure (on appelle avalure une nouvelle corne.) Sans cette précaution, les autres remèdes ne serviraient de rien, ou, s'ils soulageaient, ce ne serait que pour quelques jours, à moins que le mal ne fut bien récent, auquel cas on appliquerait dessus des racines de guimauve cuites et pilées, ou bien l'onguent noir (ou de la mère), pendant une quinzaine de jours.

De l'atteinte du javar, de l'atteinte encornée, du javar encorné.

Les chevaux qui vont plusieurs de compagnie, soit à côté, soit à la queue l'un de l'autre, ou allant l'un à l'autre front contre front, sont sujets à se donner des coups de pied, ou sur les jambes, ou sur les tendons, ou sur les pieds. Ces sortes de coups se nomme *atteintes*, soit aux jambes de devant, soit à celles de derrière, quoique celles de devant soient plus communes, parce qu'un cheval peut se les donner lui-même, C'est la même chose que la nerf-férure, avec cette seule différence, que l'on donne le nom de nerf-férure à toute

atteinte donnée au-dessus du boulet, et celui d'atteinte, simplement à quelque coup que ce soit, donné au-dessous. De la violence de l'atteinte, on juge de la grandeur du mal, car il peut y avoir plaie sans contusion ou meurtrissure (ou du moins elle est légère), et contusion sans plaie, ou toutes les deux ensemble.

Quand ces sortes d'atteintes sont légères, le cheval en guérit bientôt : il n'en est pas de même quand elles sont violentes ou compliquées.

Ces deux premières espèces ou circonstances différentes, de l'atteinte, sont l'origine de deux maladies très-graves.

Quand il y a plaie sans contusion, et que cette plaie a été mal ou point pansée, elle devient un ulcère puant et sordide, auquel on donne le nom d'*atteinte encornée*, lorsque la matière est tombée dans le sabot.

Quand il y a contusion sans plaie, et que l'on n'y remédie pas à temps, il se forme un abcès sous le cuir, lequel étant situé au milieu de toutes parties nerveuses et tendineuses, est très-douloureux, et se nomme *javar*.

Ce javar peut venir cependant d'autres causes en manière de dépôt, comme d'un reste de gourme, ou pour avoir laissé séjourner trop long-temps des ordures dans le pâturon ; car ce lieu est le siége de cette maladie, depuis et compris la partie supérieure du boulet, jusqu'à l'extrémité des talons, et même peut gagner jusqu'à la partie antérieure du pâturon, et tomber dans le sabot jusqu'à la pince.

Ce mal est précisément le même que le panaris ou mal d'aventure aux hommes.

Aussi en distingue-t-on, comme à ceux-ci, trois sortes, savoir : le simple, le nerveux, ou plutôt le graisseux, et celui de la gaine du tendon, auquel on en ajoute un quatrième particulier aux chevaux, mais qui se rapporte à ce dernier, et ne diffère que parce qu'il est situé sur le boulet même, mais attaquant toujours le tendon; sa situation le rend plus long à traiter et plus dangereux que les autres.

Cette quatrième espèce n attaque ordinairement que les jambes de derrière. G.

Le javar simple est une tumeur douloureuse, située sur le pâturon, formée par une humeur âcre et mordicante, qui rarement forme un pus louable, mais qui heureusement est contenu entre cuir et chair. Ce sont des eaux rousses qui viennent se jeter sur cette partie, lesquelles causent, par une longue irritation, un engorgement dans toute la jambe; il faut que ces eaux sortent avec une espèce de petit bourbillon.

Le javar nerveux, ou plutôt le graisseux (car celui-ci n'attaque encore ni nerf ni tendon, mais seulement les graisses et le tissu cellulaire), est plus douloureux que le précédent; mais il en sort une plus grande quantité de pus, et il en tombe une escarre plus forte. On appelle *escarre*, un morceau de chair pourrie ou brûlée, qui se cerne d'avec le vif, ou d'elle-même, ou à l'aide de quelque médicament.

Le javar vraiment tendineux ou nerveux, parce qu'il attaque ce qu'en terme de cavalerie on appelle *nerf*, qui est le tendon de la jambe, est de tous le plus dangereux, et celui qui met le cheval plus en risque d'être estropié pour sa vie. Il attaque le tendon, quelquefois par la partie externe, quelquefois par l'interne, suivant la cause qui le produit. Quand il est à la partie externe, il vient plus aisément à supuration. Lorsqu'il est à la partie interne, il n'a point d'issue, ce qui cause des ravages extraordinaires; avant qu'on puisse lui en procurer, la matière fuse, c'est-à-dire, se glisse tout du long de la gaine du tendon, qu'elle pourrit. Voilà pourquoi on lui donne encore le nom de *javar* dans la gaine du tendon; il faut, à celui-là, qu'il tombe une escarre du tendon même. Si l'on n'en arrête pas le progrès, la matière tombe sous la corne, jusques dans la boîte du sabot, pourrit le côté du sabot dans lequel il tombe, ou oblige à l'emporter. Cette corne peut bien revenir après, et c'est ce qu'on appelle *avalure*, mais ce quartier n'est jamais si bon que l'ancien. Voilà pourquoi on a raison de dire qu'un cheval qui a fait pied neuf ou quartier neuf, n'est jamais aussi ferme. Il ne faut pas cependant laisser de chercher à guérir ce mal.

Voici ce que l'on doit faire en cette occasion. Quand

le mal gagne jusques dans le sabot, il y a deux expédiens, le fer et le feu.

Le fer, en levant avec le bistouri ou la feuille de sauge, le quartier qui couvre le mal.

Quand on veut appliquer le feu, on rape la corne, pour qu'il pénètre mieux, aussi bien que les onguens qu'on y doit appliquer. On met donc de haut en bas, une raie de feu, qui prenne sur le milieu du mal, et descende jusques sur le sabot, sur lequel on appuie fortement, sans s'effrayer du sang qui en pourrait sortir. On en applique une autre à côté, puis une autre, suivant l'étendue du mal que la seconde a fait reconnaître; ensuite on met plusieurs boutons de feu sur la couronne, mordant également sur la corne comme sur la chair, et finalement un plus gros à l'endroit du mal, ce qui donne la fièvre au cheval, mais elle ne dure pas, et quand le cheval commence à manger et à ne plus souffrir tant, on le dessole, pour donner écoulement au reste des mauvaises humeurs ou eaux rousses, et faire reprendre nourriture au pied. On met auparavant sur la jambe de bonnes emmiellures.

Il est tellement nécessaire d'en venir à cette opération, que pour l'avoir négligée, on a vu des chevaux avoir la hanche desséchée, et porter en boitant la jambe très-haut, et toute recourbée. Cette opération donne facilité aux eaux rousses et âcres de se dégorger, et fait comme un égout sous le pied, de sorte que l'on a vu la sonde entrer par-dessous la corne et sortir par la couronne.

Si le javar n'était pas encorné, on pourrait se contenter de le couper en croix par le milieu avec un couteau de feu, après avoir coupé le poil fort près avec des ciseaux, et ajouter une petite semence de feu tout autour.

Quand le tendon est noirci, il faut, de nécessité, qu'il en tombe une escarre, parce que c'est une marque sûre qu'il est gâté; ainsi il n'y a aucun danger de le toucher légèrement avec un couteau de feu.

Ordinairement cette manœuvre guérit le javar à l'endroit où il a paru d'abord, et il s'y forme une bonne cicatrice, mais un reste de pus qui se trouvera enfermé

dessous, et qui se sera glissé dans l'interstice de quelque membrane, forme un nouvel abcès dans les environs. Procédez alors de la même manière que devant; car le feu est le seul et le plus court remède du javar nerveux. Il faut observer qu'on doit avant et après le feu, user d'onguens émolliens.

Quand le mal ne fait que commencer, et que c'est un javar simple, les excrémens humains, appliqués dessus, le font venir à suppuration, ou bien on se sert de l'emmiellure blanche, ou du suppuratif, ou bien des oignons de lis cuits dans la braise et pillés dans un mortier avec l'huile de navette ou de lin, ou telle qu'on pourra l'avoir.

Si ce n'est qu'une atteinte nouvelle, et avec plaie, et qu'elle ne soit pas considérable, écrasez dans votre main une amorce de poudre à canon, la détrempez avec votre salive, et en mettez sur la plaie. Ou bien lavez la plaie avec du vin chaud où l'on aura délayé du miel; bandez la plaie, et donnez du repos pendant quelques jours; et même pour toute plaie simple, c'est-à-dire, où il n'y a pas de meurtrissure, déchirement ou brisement de parties au-delà de la plaie, soit aux hommes, soit aux animaux, il suffit de la garantir des injures de l'air extérieur par une compresse de toile et un bandage convenable; et on prolonge souvent la guérison d'une plaie, en voulant y appliquer des remèdes merveilleux.

Si cependant la plaie avait été négligée quelques jours, et qu'elle fut devenue sale et de mauvaise couleur, elle pourrait dégénérer en ulcère sordide: en ce cas il ne suffirait pas de la laver avec du vin miellé, il faudrait mettre dessus des plumasseaux chargés d'un digestif fait avec un quarteron de térébenthine, avec deux jaunes d'œufs et quelques cuillerées d'eau-de-vie, où l'on ajoutera, s'il paraît des chairs baveuses ou fongueuses, de l'alun calciné; ou même, si ce caustique ne suffisait pas, du sublimé corrosif. Il ne faut point y mettre le feu, comme quelques-uns font; c'est une mauvaise méthode, et on court risque d'endommager le tendon par l'escarre.

Il faut, dans le cours des pansemens, purger le cheval, sur-tout s'il se porte sur le mal une grande abondance d'eaux.

Onguent propre pour les atteintes légères et les nerf-férures.

Prenez, au mois de mai, des vers de terre, et les mettez dans un pot avec sain-doux et vieux-oing, et les y laissez mourir. Gardez cet onguent pour le besoin; et quand vous voudrez vous en servir, après en avoir oint la partie malade, enveloppez-la d'une peau de mouton non passée, et qui ait encore son suif. Cet onguent est bon pour une atteinte sourde, où il ne paraît pas qu'il se forme de matière.

Ce remède est encore bon pour un nerf-féru de vieux.

On se sert aussi pour une atteinte sourde, c'est-à-dire, lorsqu'il y a contusion sans plaie, du remède suivant. Prenez poivre battue avec suie de cheminée et quatre blancs d'œufs, faites-en un mélange, et appliquez ce remède sur le mal, et l'enveloppez. Il ne faut point que le cheval aille à l'eau jusqu'à ce qu'il soit guéri. Ce remède est un bon restreintif.

De l'enchevêtrure.

L'enchevêtrure est une plaie ou meurtrissure, que le cheval se fait au pâturon, pour se l'être pris ou dans la longe, ou dans une corde dans laquelle il s'entortille et se scie, pour ainsi dire, le pâturon.

Il faut faire un cataplasme avec deux onces de térébenthine, un jaune d'œuf, du sucre et de l'huile d'olive; mettez-le sur des étoupes, appliquez-le sur le mal, et le bandez. Lorsque la coupure est légère, ou même considérable, mais récente, le jaune d'œuf seul appliqué dessus, et des compresses imbibées devant, posées par-dessus, retenues par un bandage et renouvelées au bout de vingt-quatre heures, suffisent pour procurer la guérison.

Si la plaie a quelques jours, et que les chairs surmontent les bords de la plaie, employez l'onguent de litharge, connu sous le nom d'*onguent nutritum*.

Ce qu'on appelle d'un nom général le *sang*, est l'assemblage de toutes les différentes liqueurs qui arrosent le corps animal, coulant sous l'uniforme d'une seule et unique couleur; savoir: rouge.

Entre une infinité de ces liqueurs différentes, il en est trois principales, qu'il est aisé de remarquer au premier coup-d'œil; savoir: la lymphe, ou la partie blanche, ou fibreuse, ou gélatineuse du sang (c'est la même chose); la rouge ou globuleuse, et la sérosité ou l'eau, qui est comme le véhicule des deux autres.

Cette lymphe est appelée *gélatineuse*, parce que, semblable à la gelée, étant refroidie, elle se congèle, s'épaissit, et forme le coagulum du sang, c'est-à-dire le fait cailler. On pourrait même la refondre à un feu lent.

On appelle la seconde *partie rouge*, parce que c'est elle qui donne à la masse du sang sa couleur rouge; et *globuleuse*, parce qu'à l'aide du microscope, nous découvrons que cette partie rouge ressemble à une infinité de petits globules, lesquels tant par réflexion que par réfraction, communiquent leur couleur au liquide dans lequel ils nagent.

La sérosité est de toutes les trois la plus coulante et la plus limpide ou claire.

Dans le sang d'un homme qui a une violente fièvre, et particulièrement lorsqu'il est atteint d'une pleurésie ou fluxion de poitrine, on remarque distinctement ces trois parties, deux ou trois heures après que le sang est tombé dans la poëlette.

On voit au-dessus une couenne blanche et dure; c'est la lymphe.

Dessous on voit au même coagulum ou caillebot, une matière moins coriace, plus molle et d'un rouge foncé, pour ne pas dire noire; c'est la partie rouge ou globuleuse, mêlée et retenue encore en masse par quelque portion de la lymphe.

Et aux environs des bords de la poëlette, on voit une liqueur claire et limpide, ou quelquefois ambrée; c'est la sérosité.

Du mélange parfait et bien lié de ces différens liqui-

des, dépend la santé de l'animal, autant que de la juste température de chacune de ces humeurs en particulier.

Ces trois différentes liqueurs ont, comme nous venons de dire, chacune leur consistance particulière.

La lympe qui, par sa nature gélatineuse, dont nous venons de parler, semble destinée à lier et corporifier les deux autres, étant susceptible de la moindre chaleur ou du moindre froid, il est aisé de concevoir ce qui doit arriver à un cheval, dans le corps duquel cette gelée aura été mise dans une fonte entière, au point de devenir aussi liquide que la sérosité, par un travail long et outré, surtout lorsqu'on le laissera surprendre au froid, soit par le laisser à l'air, soit par le mener dans une eau courante et froide, où il trempera presque tout le corps. Ces humeurs mises en un grand mouvement, et qui cherchaient à s'exhaler en vapeurs insensibles par les pores de la peau, les trouvant fermés tout-à-coup par le froid subit de l'eau ou de l'air, s'amassent en foule à la partie interne de toutes ces petites portes : et celle qui était sur le point de sortir, pressé par celle qui la suit de près, fait un engorgement dans toutes les parties saisies par le froid. Delà viennent les douleurs que le cheval ressent dans la fourbure aux jambes et même par tout le corps. Les jambes, étant nerveuses, tendineuses et membraneuses, sont plus susceptibles de cet engorgement que les parties musculeuses du reste du corps ; la pente naturelle dans ces parties, à cause de leur situation, ne contribue pas peu à les en charger plus que les autres, joint à ce que le ressort des membranes et des fibres de la peau dépendant de la partie spiritueuse et balsamique du sang, se trouve perdu par l'épuisement d'une longue et violente fatigue. Ainsi cette peau prête comme un sac, sans faire aucune résistance, et se gorge d'humeurs. C'est à ce signe principalement, joint aux douleurs universellement répandues par tout le corps, en forme de rhumatisme, que se reconnaît la fourbure.

Le cheval a ordinairement, dans ce mal, les oreilles froides, il ne peut plier les jambes en marchant, et il ne les lève qu'avec peine ; ce qui fait que, ne pouvant rester long-temps sur ses pieds, il cherche toujours à se

coucher, lorsqu'il est levé. Il recule de la mangeoire en tirant contre son licou, et si on le chasse en avant, et qu'on se retire ensuite, il revient dans la même posture, c'est-à-dire, recule aussitôt qu'on s'est retiré.

L'enflure de la jambe devient à quelques-uns si considérable, qu'elle cerne le pied de dedans le sabot, et le fait perdre. La fièvre s'y joint aussi quelquefois, ce qui rend la maladie très-dangereuse.

Un cheval peut aussi devenir boiteux et fourbu dans l'écurie, pour ne rien faire et manger trop d'avoine. Pareille chose arrive à ceux qui, étant boiteux, sont obligés de demeurer plusieurs semaines appuyés sur une jambe. Il y en a beaucoup qui deviennent fourbus à l'armée, lorsqu'on est obligé de leur donner du bled en vert, sur-tout lorsque les seigles sont en fleur. Il n'est pas difficiles, avec un peu de réflexion, d'en trouver la raison.

La saignée est le remède le plus efficace que l'on puisse apporter à cette maladie ; on saigne le cheval des deux côtés du cou en même-temps. Il faut tirer environ une livre et demie ou deux livres de sang de chaque côté, et cela doit être fait dans le moment qu'on s'aperçoit de la fourbure ; car, s'il n'est traité brusquement dans les premières vingt-quatre heures, il court risque d'être perdu

Après la saignée, on lui fait avaler gros comme un œuf de sel commun, fondu dans une pinte d'eau de rivière, ou dans trois demi-septiers de son sang, et on lui fait une onction sur les quatre jambes, avec une chopine de vinaigre, autant d'eau-de-vie, un quarteron d'essence de térébenthine, et une poignée de sel, ayant soin de frotter particulièrement sur les gros vaisseaux.

Demi-heure après, donnez un lavement émollient, et deux heures après, deux pilules puantes dans une pinte de vin; quatre heures après, deux autres des mêmes pilules, et dix heures après, encore autant.

Ces pilules se préparent, en mettant en poudre parties égales d'assa fœtida, de foie d'antimoine, et de baies de laurier, que l'on incorpore ensemble dans un mortier, avec suffisante quantité de vinaigre ; on en

fait des pilules de 14 gros, qui diminuent en séchant à l'ombre, sur un tamis de crin renversé. La dose est de deux, dans du vin ou autre liqueur appropriée.

Il ne faut pas oublier de faire fondre, dans une cuiller de fer, demi-livre d'huile de laurier, et l'appliquer bouillante dans les pieds, avec des étoupes et des éclisses, deux fois par jour, pendant deux jours, pour conserver la sole. Quand on n'a point d'huile de laurier, on y supplée par de la fiente de vache fricassée, avec suffisante quantité de sain-doux et de vinaigre.

Comme les humeurs, qui engorgent les jambes dans la fourbure, font un bourlet à la couronne, qui dessoude quelquefois le sabot, il faut l'éventouser; c'est-à-dire, donner quelque coup de flamme autour de la couronne, pour faire couler la lymphe et la sérosité abondante, et appliquer ensuite par-dessus un restreintif composé avec suie de cheminée ou bol détrempé, et vinaigre.

Il faut avoir soin de promener le cheval de trois heures en trois heures; ne fit-il que dix à douze pas à chaque fois, cela suffit.

Le lendemain, réitérez la saignée et la même manœuvre, en ce qui se peut réitérer.

Cette maladie est quelquefois compliquée, et s'il y a courbature, qui ne va guère sans grafondure, quoique vous y ayez apporté secours dès le premier jour, le cheval est plus mal le troisième que le premier, et court un très-grand danger, particulièrement lorsque l'on voit autour des genoux, des jarrets, des boulets et du plat des cuisses le poil se friser: beaucoup de chevaux même en périssent. Donnez en ce cas, à votre cheval, un breuvage composé avec deux onces de baume de copahu, demi-quarteron de sirop rosat, et demi-once de contrayerva, dans trois demi-septiers de vin.

Ensuite mettez-le au billot, que vous ferez avec miel blanc et sucre, de chacun un quarteron, et une once de thériaque. Vous réitérerez l'usage de ces billots.

En cas que la fièvre et le battement de flanc continuent, il faut avoir recours à l'eau cordiale, et faire un grand usage de lavemens émolliens.

On éviterait la fourbure dans beaucoup d'occasions, avec un peu d'attention. Par exemple, lorsqu'un cheval a extrêmement chaud et est en nage, il ne faut point lui donner à boire sur-le-champ, sur-tout de l'eau froide; il le faut mettre à l'abri du vent et du froid, ce qui les rend fourbus quelquefois sur-le-champ, sur-tout lorsqu'un cheval a le vent au nez. Si l'on est obligé, par quelque nécessité pressante, de donner à boire à un cheval dans l'instant qu'il arrive, quoiqu'en sueur, il faut faire chauffer de l'eau et en mêler avec la froide, qu'on lui donnera à boire, et y jetter une poignée de son ou demi-poignée de fleur de farine. Si l'on a pas toutes ces commodités, du moins faut-il battre l'eau avec la main, et l'échauffer pendant quelques momens, pour en ôter la crudité. Si enfin on était obligé de faire boire à un cheval une eau crue et froide, comme celle de quelque ruisseau, par une nécessité absolue, il faudrait, en ce cas, le mener au trot en sortant de l'eau; lui faire faire quelques pas de galop, et après le mener au pas jusqu'à ce qu'il arrive à l'écurie, afin d'échauffer d'abord l'eau qu'il aura bue, ou du moins par un mouvement continué, empêcher la coagulation de son sang; et ensuite, par le mouvement d'un pas plus modéré, le remettre par degrés à un point de fraîcheur tempérée, qui ne puisse point causer de coagulation. On prétend encore que des chevaux sont devenus fourbus dans l'écurie, pour avoir vu sortir, pour aller boire, d'autres chevaux avec lesquels ils étaient arrivés. Cette jalousie, que l'expérience nous fait reconnaître comme un fait constant, et dont ce n'est point ici le lieu de développer le mystère, augmente leur soif, et est capable, à ce que l'on prétend, de leur causer la fourbure. Il est aisé de prévenir cet inconvénient, ou en leur donnant quelques pintes d'eau dégourdie, en attendant qu'on puisse leur donner à boire plus abondamment avec sûreté, ou en les amusant avec quelque poignée de foin mouillé.

De la crapaudine.

Il vient sur l'os de la couronne, à un demi-pouce au-dessus du sabot, à la partie antérieure, tant de la jambe

de devant que de celle de derrière, un ulcère par où distille une humeur âcre et mordicante ; c'est quelquefois le reste d'une atteinte qu'un cheval se sera donnée, en passant un pied sur l'autre, soit par hasard, soit dans des voltes trop diligentes. Cet ulcère se nomme *crapaudine*, jette une grande quantité d'eaux rousses, et le cheval même en boite ; en ce cas, servez-vous d'abord de l'emmiellure, et ensuite de l'onguent noir, pour dessécher.

Cet accident arrive plus communément à de gros chevaux de tirage chargés de poil, et qui travaillent dans des boues, ou dans un terrain marécageux, qu'à des chevaux de selle qui auront la jambe fine et le poil ras. Cet accident est d'autant moins à négliger, qu'il dégénère souvent en foie ou pied de bœuf.

Lorsque le remède précédent ne paraît pas avoir donné de soulagement au bout de plusieurs jours, il faut avoir recours au feu, dont on applique trois raies, qui toutes trois doivent descendre jusques sur le sabot. Celle qui passe par le milieu de la crapaudine, doit être appuyée, par proportion, un peu plus fortement que les autres ; et après avoir donné le feu, vous appliquerez dessus l'onguent qui suit.

Prenez térébenthine, miel, poix résine, de chaque deux onces ; alun de roche en poudre, une once : mêlez le tout ensemble, et le faites fondre dans un pot, et en faites un onguent avec lequel vous panserez la plaie ; et vous réitérerez votre pansement pendant huit ou dix jours, toutes les vingt-quatre heures. A chaque fois que vous panserez, vous aurez soin d'avoir un peu de vin tiède et du sucre fondu dedans, pour bassiner la plaie ; et lorsque le mal sera prêt d'être cicatrisé, vous vous servirez de cendres de savates brûlées, ou de l'alun calciné, pour dessécher la plaie, jusqu'à ce que la peau soit tout à fait revenue. Le poil reviendra comme auparavant.

Des peignes et grappes.

On connaît de deux sortes de peignes, de sèches et d'humides.

Les sèches sont une espèce de gale farineuse, qui

tombe du pâturon et de la couronne comme du son salé et jaunâtre. Cette matière fait hérisser le poil autour de la couronne.

Les humides sont une espèce de gale, d'où suinte une humidité âcre et puante, qui fait hérisser le poil de la couronne, et dessèche quelquefois la corne du sabot, au point que la partie supérieure, qui en est imbibée, devient éclatante, se casse, et fait boiter le cheval.

On trouve aux environs des crevasses par où suintent ces humidités, de petites glandes engorgées, comme des grains de millet, les unes auprès des autres. Ces sortes de peignes s'appellent *des grappes.*

S'il y a du feu dans la partie, mettez l'emmiellure.

S'il n'y a point d'inflammation, coupez le poil avec des ciseaux, le plus près de la peau qu'il vous sera possible, et ensuite frottez tout ce que vous aurez rasé, avec du savon noir, ce que vous ferez soir et matin, pendant huit ou dix jours; mais ayant soin, une fois tous les deux jours, de laver la partie affligée avec du vin chaud, avant d'y remettre le savon noir. Si le mal était opiniâtre, vous useriez, au lieu de savon noir, de parties égales d'onguent de pompholix, de litharge et néapolitanum; ou bien de l'onguent suivant.

Prenez une livre de miel, un quarteron de noix de galle, et deux onces de couperose blanche, que vous ferez tiédir dans un pot, pour en frotter les peignes. Ce remède peut être mis en usage pour mules traversines.

Pour les grappes, prenez une pinte de fort vinaigre, demi-livre de vert-de-gris, une once de couperose verte calcinée, une once d'alun de roche, six noix de galle; pulvérisez bien le tout, et le mettez dans un pot de terre bien bouché, et luté avec de la pâte; mettez-le digérer dans le fumier chaud pendant huit jours; ou bien faites-lui jeter un bouillon sur le feu; et lorsque vous voudrez vous en servir, coupez le poil et en lavez le mal.

Ou bien, prenez une livre de miel commun, trois onces de vert-de-gris en poudre, avec la fleur de farine de froment; mettez le tout ensemble, et en posez sur le mal. S'il y a des poireaux parmi les grappes, il faut les couper avant d'y mettre l'onguent; ou en met de deux

jours l'un, pendant une quinzaine de jours, sans mouiller les jambes.

Dans tous les maux de jambes, et même dans tous les maux qui sont à portée de la bouche du cheval, il faut prendre garde qu'il n'y porte la dent; car rien n'envenime plus une plaie que de la gratter; et un mal très-léger, faute de cette attention, devient quelquefois incurable: c'est pourquoi il faut, ou le lier très-court, ou lui mettre le collier.

Ce mal vient plus communément aux chevaux qui ont les jambes chargées de poil, qu'aux autres, particulièrement lorsqu'ils sont exposés à travailler dans les boues, et qu'on n'a pas une attention extrême de leur laver les jambes et le dedans des pâturons, avant de rentrer à l'écurie.

Matière soufflée au poil.

On appelle matière soufflée au poil, quand, à la suite d'une enclouure négligée ou abcès dans le sabot, la matière, ne pouvant se faire jour par la sole ni par aucune autre partie, remonte par la partie supérieure du sabot, court tout autour de la couronne, et y fait un bourlet; ce qui peut cerner entièrement le petit pied dans la boîte et le carier: ce mal est par conséquent très-dangereux.

Il n'y a point d'autre remède que de dessoler le cheval, et de mettre deux ou trois raies de feu sur le bourlet, pour le percer et en faire sortir le pus, et en donnant issue à la matière, empêcher qu'elle ne gagne le dedans du sabot.

Méchans pieds.

Deux choses contribuent à faire appeler des pieds mauvais

La qualité et la figure.

La qualité, quand la corne est éclatante ou cassante, ce qui se remarque aisément, en ce que l'on a de la peine à brocher les clous sans emporter le rebord de la corne, ou bien quand elle est trop dure et trop sèche, ce qui est un défaut bien moins considérable, et auquel on remédie

plus aisément. Les cornes blanches passent pour être éclatantes Celles de couleur de boue passent pour les meilleures; il en est pourtant de bonnes et de mauvaises, des unes et des autres; mais il est aisé de les connaître.

Quand un pied pèche par la figure, c'est par la ferrure qu'on peut le changer.

Quant à la dureté, on la ramollit, en tenant les pieds dans la terre glaise, ou dans de la fiente mouillée, et en se servant de l'onguent de pied décrit ci-après.

Il y a des chevaux qui, ayant la sole mince, ont les pieds sensibles et douloureux au moindre choc ou travail. Quand ils sentent du mal, mettez-leur dans le pied deux oignons cuits dans la braise, tout chauds, et de la fiente de vache ou de cheval par-dessus, de façon que cela tienne.

De l'encastelure.

Comme c'est une espèce de mauvais pieds, que ceux qui ont les deux côtés du talon serrés, ce qu'on appelle encastelés, nous en faisons un article exprès, et nous le mettons à la suite des mauvais pieds. Ces sortes de pieds ont toujours la fourchette fort étroite, ce qui en est une suite, et les quartiers (ce sont les côtés du sabot), sont plus proches l'un de l'autre auprès du fer que dans leur partie supérieure. Les ligamens et les tendons qui environnent le petit-pied, se trouvant serrés dans une demeure si étroite, le cheval boite et ne peut marcher. Comme c'est souvent par une ferrure mal entendue, que les chevaux contractent ce mal, aussi une ferrure bien ordonnée communément les rétablit.

Ces sortes de pieds sont plus sujets que les autres aux bleimes et aux seimes; et quand ils sont guéris, ils sont sujets à retomber dans ces mêmes accidens, si l'on ne prend les précautions convenables pour les prévenir; il faut les entretenir dans l'humidité, autant que l'on peut, parce que la corne venant à se relâcher, met le pied beaucoup plus à son aise. L'onguent de pied, dont voici la description, est aussi excellent pour ces sortes de pieds, et pour faire croître la corne, la nourrir, et empêcher qu'il ne vienne des seimes et autres accidens au pied.

Cire jaune, poix résine, poix grasse, colophane, suif de mouton, sain-doux, miel, térébenthine, huile d'olive : il faut prendre de chacune de ces drogues une demi-livre, les fondre en onguent dans un pot de terre, à petit feu, l'espace d'environ une heure. Il faut que le pot ou le chaudron soit assez grand, de peur qu'en cuisant, les drogues ne sortent, et lorsqu'elles commencent à ne plus s'élever, et qu'il ne paraît plus d'écume, l'onguent est fait. Il se garde tant qu'on veut : afin qu'il opère bien, il faut en frotter le pied autour de la couronne, envion deux doigts en descendant, entourer ensuite la partie avec une lisière, pour conserver et faire pénétrer l'onguent. Il ne faut pas trop serrer la bande, parce que la corne venant à s'amollir par l'effet du remède, il se formerait un cercle à l'endroit du bas de la lisière, qui empêcherait la corne d'être unie.

Pour empêcher que les pieds de devant ne se dessèchent à l'écurie, il faut les frotter deux fois la semaine avec cet onguent, et il n'est point besoin de lisière, quand ce n'est que pour entretenir et nourrir la corne.

Voici encore un autre onguent de pied qui se fait à peu de frais Une livre de tarc ou goudron, une livre de sain-doux, demi-livre de miel, le tout incorporé ensemble et mis dans un pot vernissé, pour s'en servir au besoin.

Après s'être servi pendant plusieurs jours de quelques-uns de ces onguens, mais particulièrement du premier, pour amollir toute la corne du sabot, si les talons sont extraordinairement serrés, il faut faire une autre opération pour les élargir ; voici en quoi elle consiste : il faut faire parer le pied et particulièrement les talons, mais à plat seulement, et ne point attendrir la corne avec le fer chaud, comme font les maréchaux communément, pour avoir plus de facilité à couper la corne, et se bien garder de fendre les talons et de séparer les quartiers d'avec la sole, ce qui leur donne occasion de se renverser encore davantage. Ensuite avec une reinette vous faites trois ou quatre raies, à un petit travers de doigt l'une de l'autre, sur les quartiers, creusant depuis la couronne jusqu'au bas du sabot, jus-

qu'au vif, et vous remplissez ensuite ces raies d'onguent de pied, pour les amollir, et vous en couvrez le sabot et même le dedans du pied, qu'il faut ferrer avec un fer à pantoufle, pour que les talons soient chassés en dehors par la forme de ce fer, à mesure que la corne recroîtra. Si l'encastelure est si considérable, qu'il faille y remédier promptement, au lieu du fer à pantoufle, on peut en faire faire un qui diffère des fers à tous pieds, en ce qu'ils n'ont qu'une seule charnière, et que celui-ci en doit avoir deux qui séparent le fer en trois portions à-peu-près égales. Comme cet accident n'arrive qu'aux pieds de devant, la portion du fer qui règne autour de la pince doit être étampée à quatre clous, et chaque branche à deux seulement, et on tient les deux branches écartées par le moyen d'une clavette. A mesure que la corne prend accroissement, on écarte encore les branches que l'on tient écartées, par le moyen d'une clavette plus longue que la première, et on tient ces parties amollies, tant en dehors qu'en dedans, avec l'onguent de pied, ayant soin de tenir de la filasse imbibée de cet onguent dans le pied, avec des éclisses de fer.

Si le cheval est encastelé de vieux, et que les remèdes ci-dessus n'aient pas réussi, le plus court est de le dessoler, et de se servir du dernier fer ci-dessus décrit.

Fourchette neuve.

On appelle fourchette neuve, lorsque la corne de la fourchette venant à se pourrir, il en repousse une autre à la place, ce qui rend cette partie sensible et douloureuse, et fait souvent boiter un cheval. Cela arrive ordinairement aux chevaux d'Espagne et aux barbes qui ont le dedans des pieds fort creux; et, lorsqu'on est long-temps sans les ferrer, la fourchette se pourrit: c'est pourquoi il faut leur parer la fourchette tous les mois ou cinq semaines, pour prévenir cet accident. Pareille chose arrive aux chevaux de carrosse qui ont le pied plat et la fourchette grasse, laquelle est aussi sujette à se pourrir: il est à craindre à ceux-ci, qu'il ne s'y forme un fic, maladie dangereuse, dont nous parlerons dans la suite.

Pour remédier au pied d'un cheval qui a la fourchette pourrie, il faut, après lui avoir bien paré et nettoyé la fourchette, se servir d'eau seconde pour dessécher la partie, ou bien du dessicatif suivant.

Une once de couperose verte, deux onces de litharge d'or, une once noix de galle, demi-once de vert-de-gris, et demi-once de vitriol de Chypre, le tout en poudre, et infusé à froid dans une chopine de fort vinaigre, l'espace de quatre à cinq jours, avant de s'en servir. Plus cette composition vieillit, meilleure elle est. Elle est encore excellente pour dessécher toutes les mauvaises humeurs qui tombent sur les jambes des chevaux

On peut faire une eau stiptique avec une once de cantharides, autant de vert-de-gris, et deux onces de céruse en poudre, que l'on mêlera dans une pinte d'eau-de-vie et chopine de vinaigre. Elle sert au même usage.

De l'oignon dans le pied.

L'oignon est une grosseur qui vient entre la sole et le petit-pied; c'est ordinairement un reste de fourbure ou meurtrissure, quelquefois une goutte de sang meurtri ou extravasé qui, au lieu de suppurer, se dessèche sur la sole, et y forme une espèce de durillon.

On dessole d'abord le cheval, et, avec une feuille de sauge ou un bistouri, on le détache et on panse la plaie comme à un cheval dessolé de nouveau.

Du cheval dessolé de nouveau.

Après l'avoir laissé saigner, il faut mettre de la térébenthine pure sur de la filasse.

Il faut remarquer ici que tous les auteurs et la plupart des maréchaux recommandent, après avoir appliqué les étoupes, de bien presser et serrer l'appareil, de crainte que les chairs ne surmontent, ce qui est fort mal; car si la compression est plus forte qu'il ne convient, c'est précisément ce qui les fait surmonter, par l'inflammation que cette pression cause dans la partie; et, si elle est outrée, les chairs ne surmontent pas à la vérité, mais la

mortification et la gangrène s'y mettent. On peut faire d'autres digestifs, si le cas le requiert. On appelle digestif, une composition molle et de la consistance de l'onguent, faite ordinairement avec des huiles, des baumes et des adoucissans, pour calmer la douleur, faire revenir les chairs, déterger les ulcères, et mondifier le pus. Ce qui est décrit au chapitre de l'atteinte et du javar, peut servir ici avec les mêmes précautions. On peut, si on veut le rendre détersif, y ajouter du miel.

Il faut, après avoir fait le pansement de la sole, appliquer autour du pâturon et de la couronne un défensif que l'on fait avec deux livres de suie de cheminée, demi-livre de térébenthine, autant de poix grasse et autant de miel, six jaunes d'œufs et environ une pinte de vinaigre. On applique ce mélange sur des étoupes dont on environne le pâturon et la couronne, pour défendre cette partie contre l'inflammation C'est pourquoi on appelle ce remède (ainsi que ceux qui sont employés à pareille intention), un défensif. Il faut le continuer huit ou dix jours, et employer après l'onguent de pied autour du sabot.

De la bleime.

Si l'on ne remédie pas à temps à l'encastelure, il arrive quelquefois une meurtrissure dans le sabot, par la longue compression des parties qui y sont enfermées. La cause n'étant pas ôtée, cette meurtrissure engendre une corruption et une pourriture qui met le cheval en un danger éminent de perdre le pied et de garder long-temps la litière.

La même chose pourrait arriver par quelque chute ou par quelque coup que le cheval se serait donné sur la sole.

Il n'y a aucune différence à faire entre la bleime et le javar, quand la bleime est ancienne; car on distingue trois sortes de bleimes, comme de javars; savoir : la simple contusion ou meurtrissure sous le pied, la bleime nouvelle et où le tendon souffre altération, et l'encornée ou ancienne, lorsque la matière souffle au poil. Cependant dans la bleime encornée, on trouve plus fréquemment un os de graisse ou filandre. On appelle os de graisse, une matière endurcie et congelée, soit par un sang extravasé,

coagulé et desséché, soit par de la graisse et des parties tendineuses, fondues et mastiquées autour de quelque filandre, détachée intérieurement de la corne. En un mot, c'est une escarre de quelqu'une des parties contenues dans le mal, qui est pourrie et doit nécessairement sortir par suppuration, et le siége de la bleime est sous le petit-pied, et celui du javar, comme nous avons dit dans tout le pâturon, c'est la seule différence que l'on puisse faire.

Pour la bleime nouvelle, on ne dessole pas le cheval; on se contente de faire bien parer le pied jusqu'au vif, pour découvrir la contusion qui paraît au travers de la corne, rouge et de la largeur d'une pièce de douze sous, quelquefois plus, et faire sortir le sang extravasé, et ensuite mettre de l'essence de térébenthine avec de l'eau-de-vie; mais s'il y a suppuration, et que le trou pénètre jusqu'au tendon, le plus court est de dessoler le cheval, de peur qu'il ne se fasse un renvoi à la couronne, et que la matière ne souffle au poil, ce qui gâterait le tendon. Après quoi on traite le mal comme il est dit à la fin du chapitre du cheval dessolé de nouveau.

Des seimes.

La seime est une fente dans les quartiers du sabot, laquelle s'étend quelquefois depuis la couronne jusqu'au fer, ce qui arrive plus communément aux quartiers de dedans, comme les plus faibles, et aux pieds de devant, comme les moins exposés à l'humidité, laquelle est le préservatif de cette maladie.

Cet accident est causé par l'aridité de la corne, qui s'est desséchée, ou pour avoir marché sur des sables brûlans, ou sur un terrain dur dans la gelée, ou bien par la mauvaise habitude qu'ont certains maréchaux, de parer trop à fond le pied d'un cheval, ce qui l'affaiblit, ou ce qui est encore pis, de brûler la corne avec le fer rouge avant de parer; car cela affame le pied d'un cheval, et est capable de le ruiner.

La seime saigne quelquefois, parce que le cheval posant son pied par terre, la corne fendue s'entr'ouvre, et en se resserrant, lorsque le cheval relève le pied, elle

pince la chair qui environne le petit-pied, et coupe ou pince quelque veine ou artère, source de cette petite hémorragie. Ce n'est pas un des moindres accidens qui puissent arriver à un cheval, car il est pour du temps hors de service; et étant guéri, il est fort exposé à retomber dans le même inconvénient.

Il est des chevaux qui ont les pieds de derrière fendus par le milieu de la pince. Cet accident, que quelques-uns appellent *soie*, arrive plus fréquemment aux mulets qu'aux chevaux. Ces sortes de pieds se nomment, par ressemblance, pieds de bœufs. Les chevaux pinsards y sont plus sujets que les autres. On appelle chevaux pinsards ou rampins ceux qui marchent sur la pince.

Cette maladie arrive même aux pieds de devant, par la faiblesse de la sole, ou pour n'avoir point de corne en pince.

Il est encore une autre espèce de seime, mais qui est fort rare. C'est une fente de la corne du sabot, qui est totalement interne, et qui vient à la partie antérieure quelquefois, mais plus communément à la partie interne du quartier de dedans d'une des jambes de derrière : on ne la peut connaître qu'en parant le pied, parce qu'on aperçoit la fente à l'extrémité de la corne. Cette maladie ne vient ordinairement qu'aux chevaux des pays méridionaux, comme barbes, espagnols, etc. C'est pourquoi il est d'une conséquence extrême d'avoir soin de nourrir le pied avec de l'onguent autour du sabot, et de le rafraîchir par dessous avec de la fiente de vache, sur-tout à des chevaux qui sortent peu ou qui travaillent l'été dans de grandes sécheresses.

Quand ces accidens viennent d'une trop grande aridité, ou qu'ils sont trop considérables, le plus court est de dessoler le cheval, et si les chairs surmontent par la crevasse, on trempe dans de l'eau-forte un petit bourdonnet de charpie, que l'on introduit dans la crevasse; on peut aussi, au lieu d'eau-forte, se servir du sublimé, comme pour les suros. Si les chairs ne surmontent point, on lave la seime avec de l'eau-de-vie, et on y met un plumasseau avec un bandeau; on fait ensuite ferrer le cheval avec un fer qui ait un poinçon de chaque côté au deuxième clou.

Si la seime ne faisait que commencer, on appliquerait horizontalement sur le haut du sabot, une S de feu; par ce moyen on arrête les progrès de la seime, comme par une espèce de lien, parce que la nouvelle corne ou avallure qui s'y fait, est plus souple et moins *fissile,* c'est-à-dire, éclatante. Mais si la fente est considérable, il faut appliquer la même S de feu de distance en distance, et toujours horizontalement ∽ jusqu'au bas de la seime; on applique ensuite dessus de l'onguent tout chaud, composé de poix noire, térébenthine, colophane et sain-doux, parties égales et fondues ensemble; on lui en remet deux jours après, et ainsi de suite, pendant huit à dix jours. Il faut, pendant tout ce temps, tenir le sabot enveloppé et graissé d'onguent de pied. Il ne faut pas croire que cette cure soit peu de chose; car si la seime est fort ouverte, le cheval reste souvent deux ou trois mois hors d'état de servir, et le plus court en ce cas, comme on vient de le dire, est de dessoler le cheval, se servir des susdits onguens autour du sabot, et mettre de la térébenthine dans le pied, pour panser la sole.

Quelques auteurs proposent de percer les deux côtés de la corne éclatée, de passer dans ces trous un fil de fer souple, et de lier ainsi la seime, mais ce moyen ne vaut rien, parce qu'on risque d'éclater la corne davantage, qu'il n'est pas aisé de faire cette manœuvre, et que le poids du cheval est plus fort que la résistance que peut faire ledit fil; ainsi il s'en faut tenir à l'S de feu; et en parant le pied, il faut faire un sifflet sous la seime. On appelle sifflet une espèce de gouttière que l'on fait sous le pied, à l'endroit où se termine la seime, afin que la réunion puisse se faire plus aisément. Si l'on était absolument obligé de faire sortir le cheval au bout de quinze jours ou trois semaines, après lui avoir mis des S de feu, il faudrait faire rogner l'éponge du fer du côté de la seime, pour éviter que le cheval venant à s'appuyer dessus le fer en fléchissant, ne vint à écarter la fente mal réunie, ou à éclater de nouveau la corne encore tendre et peu affermie. On appelle cette sorte de fer, demi-lunette : ceux qui lui ont donné le nom de demi-pantoufle, confondent inutilement les termes, puisqu'il

y a une espèce particulière de fer dont on a donné la description, à qui ce nom est consacré.

De la solbature et des pieds douloureux.

L'on peut rapporter la solbature à la bleime de la première espèce, c'est-à-dire, à la meurtrissure ou contusion sous le pied; c'est pourquoi il est bon de prévenir ce mal dans son principe, aussi bien que l'autre. Celui-ci arrive au cheval, ou pour avoir marché à nu, ou parce que le fer portait trop sur la sole. Quand cela vient du fer, on le remarque aisément, parce que le fer est lisse à l'endroit où il a porté sur la sole. Le cheval qui est incommodé, le fait aisément connaître, parce qu'ayant les pieds douloureux, et ne pouvant se soutenir dessus, il aime mieux se coucher, que de manger, se portant bien, à cela près. On s'en assure encore en tâtant la sole qui se trouve chaude, et en la pinçant légérement tout autour avec des tricoises, parce que le cheval feint aussitôt que l'on presse l'endroit douloureux.

Il faut, après l'avoir déferré, mettre dans le pied une emmiellure composée avec poix noire, sain-doux ou vieux-oing, que l'on fait fondre avec un peu de térébenthine, et que l'on applique chaudement.

De l'étonnement du sabot.

Cette maladie est des plus longues que puisse avoir un cheval, des plus difficiles à traiter et même à connaître.

Nous avons déjà dit que cette masse que l'on appelle le pied d'un cheval, était composée d'un os que l'on nomme le *petit-pied*, et du sabot. Le sabot est composé de quartiers, de sole et de fourchette. Le petit-pied, qui est enfermé dans cette boîte, est attaché par sa partie postérieure, par de forts tendons qui ne prêtent pas aisément, et ne peuvent que très-difficilement se rompre. Par la partie latérale et antérieure, il est soutenu ou retenu par une substance charnue, graisseuse, nerveuse et tendineuse, qui lui donne de fortes attaches aux parois

internes latéraux et antérieurs de la voûte du sabot, par autant de feuillets (semblables à ceux qui se trouvent sous la tête d'un champignon), qui rencontre une surface également feuilletée dans la partie interne du sabot. Lorsque cette chair (qui, quoique très-forte, a moins de résistance que les tendons) vient à se déchirer, corroder ou détruire, de quelque façon que ce soit, la pointe de l'os du petit-pied, que nous avons dit être semi-circulaire, baisse sur la sole vers la pointe de la fourchette, et avec le temps fait voir au travers une impression en forme de croissant. Cette partie n'ayant plus de soutien par devant, le cheval est obligé, en marchand, de poser le talon le premier, ainsi que nous faisons nous-mêmes quand nous avons mal sous le pied par-delà le talon.

Une humeur maligne qui environne les chairs qui sont autour du petit-pied, et lui ôte son appui en rongeant toutes les adhérences, peut être la cause de cette maladie : c'est pourquoi on voit cet accident arriver dans la fourbure, mais on en voit aussi sans fourbure, à l'occasion d'un coup reçu sur le sabot, ou d'une chute violente.

Il faut saigner à la pince du pied malade, et mettre des emmiellures dans le pied comme à la solbature, pour empêcher que la corne ne se dessèche, et un restreintif sur la couronne avec la suie, ou le bol et le vinaigre, ou bien avec la térébenthine et le miel ; s'il n'y a pas d'amendement au bout des vingt-quatre heures, dessolez le cheval, et continuez toujours les restreintifs sur la couronne.

Des teignes.

Il n'y a point de partie dans le corps de l'animal exempte de maladie. La fourchette a les siennes aussi bien que les autres : elle est quelquefois criblée, comme si elle était vermoulue, et tombe par morceaux en pourriture. Le mal venant à pénéter jusqu'au vif, le cheval a des démangeaisons si grandes, qu'il lui arrive d'en boiter. Ce mal est plus douloureux que dangereux ; mais comme il n'est point de petits maux, il faut y remédier plutôt que plus tard. On s'aperçoit aisément de ce mal, en ce

que les chevaux qui en sont atteints, trepignent beaucoup, croyant se soulager, et que ce mal jette dans toute l'écurie une forte odeur de fromage pourri. Ce mal s'appelle *les teignes,* parce qu'il y a une espèce de vers qui piquent le bois de la même manière que la fourchette de ces chevaux est vermoulue.

Il faut bien parer la fourchette et la laver avec de l'eau-de-vie ou du vinaigre chaud, où l'on aura éteint un morceau de chaux vive, et appliquer par-dessus le restreintif fait avec les blancs d'œufs, la suie et le vinaigre.

De l'enclouure.

La dénomination seule de cette maladie en donne l'idée d'abord. On entend aisément que c'est une blessure faite par un clou dans le pied. Ce nom est pourtant commun à celle qu'un cheval reçoit, ou d'un chicot dans un bois, ou d'un éclat de verre, ou d'un têt de pot cassé, ou autres choses semblables, qui ne se rencontrent que trop souvent dans les rues, et qui piquent ou percent le dessous du pied; mais comme le pied est composé de différentes parties, dont il y en a qu'il est plus dangereux d'offenser l'une que l'autre, cela nous oblige à distinguer différentes espèces d'enclouures. Nous distinguerons donc l'enclouure simple de la compliquée : nous appelons simple, celle qui n'a fait qu'ouvrir la sole et a pénétré peu avant dans les chairs qui sont entre la sole et le petit-pied : compliquée, celle qui, non-seulement a percé la sole et les chairs qui sont dessous, mais encore la pince du petit-pied, ou le corps même de cet os, qui s'en trouve quelquefois éclaté. Cette dernière est la plus dangereuse : car si l'os est éclaté, il n'y a onguent ni médicament qui puisse le guérir, sans qu'il en tombe une esquille, et par conséquent sans dessoler le pied, ce qui n'arrive point sans qu'il se forme des filandres ou os de graisse, et presque tous les mêmes accidens décrits au javar. Si l'os n'est point éclaté, mais que les tendons qui vont jusqu'à la pince de l'os du petit-pied soient offensés, et que le trou soit rebouché, le mal travaille sourdement, il se fait une supuration entre l'os et la

corne, qui peut faire en peu de jours des progrès d'autant plus grands, que l'on tardera davantage à donner issue à la matière, qui, ainsi enfermée, soufflera au poil, et pourrira tout le pied.

Il faut observer que l'enclouure est d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus proche de la pince ou de la pointe de la fourchette, parce que vers la partie antérieure du pied, il n'y a aucun intervalle entre la sole et l'extrémité du tendon d'achile : tout au contraire, derrière la pointe de la fourchette, on a vu des clous entrer dans la sole et percer de part en part les talons, et sortir vers le pli du pied et l'os de la couronne, sans qu'il en soit arrivé aucun accident, parce que le clou n'avait rencontré ni pu rencontrer de parties tendineuses, et n'avait percé que des parties graisseuses.

Nous ne parlerons ici que de l'enclouure accidentelle et inévitable ; car pour celle qui arrive par le manque d'adresse d'un apprenti maréchal, qui encloue un cheval en le ferrant, il suffit ordinairement à celle-là de retirer le clou aussitôt, et ne point faire marcher le cheval avant que l'on ait ôté le clou qui le blesse.

Dès qu'on s'aperçoit qu'un cheval est encloué, il faut tirer le clou ou le chicot, en un mot ce qui le blesse ; et si le cheval boite, tâcher sur-le-chapmp d'agrandir l'ouverture, et faire fondre dedans quelques gouttes de cire d'Espagne, si l'on n'a rien de mieux à y appliquer dans le moment ; si le nerf n'est point piqué, ni le petit-pied offensé, cela peut suffire ; mais si le nerf était offensé, cela ne doit servir qu'en attendant qu'on puisse avoir du baume dont voici la composition. Prenez six onces d'huile de pétrole, douze onces d'essence de térébenthine, et une poignée de fleurs d'hypericum, et mettez-les ensemble dans une bouteille de verre double, exposez-les au soleil pendant six semaines, et gardez-les pour le besoin. On fait chauffer un peu de ce baume, et on en verse dans le trou, que l'on bouche avec du coton ; on met une rémolade par-dessus, et on ferre à quatre clous seulement. Comme on peut n'être pas toujours muni de cet onguent, ce mal étant fréquent, et pouvant

arriver dans les endroits où l'on est dépourvu de tout secours, voici plusieurs remèdes qui sont plus faciles à trouver. On aura soin toujours, s'il est possible, d'agrandir le trou, et on y mettra de la mille feuille, ou de l'ortie, ou de la racine vierge, ou du persil, ou du persicaria pilé, et on fera tenir l'herbe en place du mieux qu'il sera possible, jusqu'à ce qu'on soit à portée d'avoir du secours. On peut encore faire fondre de l'onguent de pied, et en verser chaud dedans le trou, ou bien d'huile de térébenthine : le suivant est un peu plus efficace, surtout s'il y avait pourriture. Mettez infuser un gros de vitriol romain en poudre dans une pinte d'esprit-de-vin ou d'eau-de-vie.

Autre remède.

Prenez aloës succotrin et sucre, de chaque demi-once, mettez le tout en poudre fine, et mêlé avec trois onces d'huile de térébenthine : s'il y avait quelque filandre au fond de la plaie, en cas que l'enclouure fût vieille, on y mettrait un peu de sublimé en poudre, observant toujours de mettre de l'onguent de pied autour du sabot, et le défensif avec la suie, le vinaigre et le blanc d'œuf autour de la couronne, de crainte que la matière ne souffle au poil, et ne dessoude le sabot.

Autre remède : prenez vitriol blanc, vitriol romain ou de Hongrie, vert-de-gris, le tout en poudre, de chacun une once; mettez le tout dans un pot de terre, et versez dessus une pinte du meilleur vinaigre, et une poignée de sel. Vous ferez bouillir le tout à petit feu, jusqu'à ce qu'il soit réduit à moitié; vous verserez de cette liqueur dans le trou de l'enclouure, et mettrez par-dessus de la filasse, et quelques éclisses, pour tenir ladite filasse. Ce remède est un des meilleurs.

On se sert aussi pour les clous de rue, du baume de madame Feuillet : en voici la recette. Prenez demi-livre d'huile d'olive la meilleure, demi-once d'huile de genièvre, trois gros d'essence de girofle, deux gros de vitriol bleu en poudre, autant d'aloës succotrin en poudre, et autant de térébenthine de Venise la plus claire; mettez le

tout dans un pot de terre neuf, remuez-le pendant trois quarts d'heure, laissez-le bouillir un quart-d'heure, puis refroidir ; mettez-le ensuite dans des bouteilles. C'est un remède dont on s'est servi avec beaucoup de succès, même pour des plaies sur les hommes : on s'en sert comme du précédent.

Moins un maréchal peut se servir de la sonde et mieux c'est ; sous prétexte de chercher le mal, on en fait un réel.

ARTICLE II.

Des maladies du corps.

De la fièvre.

La fièvre est une accélération durable dans le mouvement du sang, causée, ou par une compression plus forte du cœur et des artères, ou par l'augmentation de son volume, ou par le mélange de quelque nouveau principe qui le rend plus actif, ou par tous les trois ensemble.

Comme cette maladie précède, accompagne ou suit ordinairement toutes les autres, nous la mettons la première.

On distingue en général deux sortes de fièvres, savoir, la fièvre essentielle, et l'accidentelle ou symptomatique.

Quand la fièvre est la suite d'une autre maladie, et et qu'elle ne joue que le deuxième rôle, on l'appelle *symptomatique*. Quand elle joue le premier, et qu'elle fait elle-même les principaux accidens : c'est-à-dire, que les principaux accidens disparaissent quand la fièvre cesse, ou qu'il n'y en a point d'autre que la fièvre même, on l'appelle *première* ou *essentielle*.

Celle symptomatique ne fait point l'objet de ce chapitre. En guérissant la maladie dont elle est le symptôme, elle se dissipe aussi : et nous en avons traité en plusieurs endroits des maladies de l'avant-main, comme nous en parlerons encore dans les différentes maladies qui nous restent à décrire.

C'est la fièvre essentiellement fièvre, fièvre par elle-même ou fièvre réglée, et portant son caractère propre, que nous voulons décrire.

On la reconnait à plusieurs signes. La cheval est dégoûté, a la tête pesante et immobile, les yeux sont tuméfiés, il les ouvre avec peine, il les a remplis d'eau, les lèvres pâlissent, et tout le corps paraît flasque; les testicules pendent, son haleine brûle et sent mauvais, et l'on s'aperçoit d'une chaleur excessive par tout le corps, jusqu'au bout des oreilles; il bat du flanc, il paraît insensible aux coups, et il est si chancelant, qu'il semble devoir tomber à chaque pas. Est-il tombé ou couché, il a de la peine à se relever, à moins que ce ne soit dans la violence de l'accès d'une fièvre chaude; car dans celle-ci, c'est tout le contraire, il se roidit, il se débat et s'agite violemment dans le frisson; les dents lui craquent, et il tremble par tout le corps. Lorsque la fièvre est violente, les crins s'arrachent facilement, et il paraît à la racine une espèce de petit bouton blanc; et quand elle a duré quelque temps, on lui trouve la bouche pleine d'ulcères.

On distingue cinq espèces particulières de cette fièvre, les voici. L'éphémère ou de 24 heures, la tierce, la quarte, la continue, et la pestilentielle.

L'éphémère est donc une fièvre qui ne dure que 24 heures, ou du moins qui ne dure pas deux jours entiers. Cette fièvre n'a point, ou a peu de frisson; elle est violente dans ces accidens; aussi vient-elle toujours de cause violente, comme de trop de fatigue, d'un trop grand chaud, d'un trop grand froid, de coups, de faim, de soif, de blessures, etc. Suivant les causes, on y apporte différens remèdes. Le repos à la fatigue, une chaleur douce au grand froid, les rafraîchissans au grand chaud, la nourriture légère à la faim, la boisson à la soif, les onctions adoucissantes aux blessures et meurtrissures, etc. Cette fièvre ordinairement n'est pas dangereuse; mais comme on ne peut pas prévoir dès le premier jour si elle finira au bout de 24 heures, il est bon de ne la pas négliger comme telle.

La fièvre tierce se reconnait à son retour périodique de jour à autre, c'est-à-dire, qu'elle laisse un jour de bon, et le suivant l'accès revient, et ainsi des autres.

La quarte laisse deux jours de bon, et revient le jour suivant, en sorte qu'il y a deux bons jours entre deux mauvais, et un mauvais entre quatre bons.

La continue n'a point de relâche, mais elle a quelquefois des redoublemens à chaque jour. Celle-ci est très-périlleuse pour les chevaux, et est la plus commune. Quand cette fièvre dure plus de trois jours sans intermission, elle est fort dangereuse.

La dernière enfin est la fièvre pestilentielle ou épidémique, laquelle infecte des provinces entières, ou tout un camp. Elle se connait par la promptitude avec laquelle elle ravage tout un pays, en se communiquant d'abord aux chevaux de la même écurie, puis à ceux du canton, et par la promptitude avec laquelle ces animaux périssent. C'est pourquoi il est difficile de réchapper les premiers qui en sont attaqués ; mais ils donnent des avertissemens pour les autres. Il y a un inconvénient dans cette maladie, qui est que s'il en a couru une pareille dans la province l'année précédente, ou quelques années auparavant, les remèdes et la méthode dont on aura usé, ne conviendront plus dans cette nouvelle maladie.

Voici les remèdes que l'on emploie pour la fièvre continue, qui est la plus ordinaire. Il faut saigner le cheval des deux flancs, et deux heures après lui donner un lavement composé avec catholicon, miel et huile d'olive, dans une décoction de mauve et de chicorée sauvage, le laisser bridé toute la nuit, et s'il y a râlement, il faut le mettre au billot la tête basse, et ne le laisser manger de 24 heures : on réitère l'usage du billot de trois heures en trois heures, pendant un quart d'heure chaque fois.

S'il n'y a point de râlement, on lui donne, avant que de le mettre au billot, demi-livre de bon miel blanc ou de Narbonne dans demi-septier de vin blanc, et on lui fait prendre tous les deux jours deux onces de baume de copahu dans une chopine de vin, avec un quarteron de sirop de roses.

Il faut lui mettre devant lui un seau d'eau blanche avec du son, ou bien avec de la farine d'orge, qui est la

meilleure, et lui renouveler cette boisson deux fois le jour, ayant soin de bien laver le seau à chaque fois, le tenir chaudement si c'est en hiver, et en été, dans un endroit tempéré, surtout grande litière sous lui, afin qu'il puisse se reposer, ce qui serait un bon signe, car tant qu'un cheval ne se couche point, il est toujours en danger.

Du farcin.

Quoique les auteurs qui ont traité des maladies des chevaux, aient distingué trois, quatre, six, et jusqu'à huit sortes de farcin, après les avoir examinées toutes avec attention, et comparées avec ce que l'expérience nous présente aux yeux tous les jours, nous ne voyons pas que l'on doive en distinguer un si grand nombre.

Cette maladie est une corruption générale de la masse du sang, qui, se trouvant appauvri des parties balsamiques, et aigri par une humeur âcre et corrosive, cherche à se dépurer à l'extérieur du cuir, sous la forme de boutons, qui, à la fin, se crèvent d'eux-mêmes. Cette maladie doit être regardée comme une maladie de la peau, lorsqu'il n'y a point de pourriture intérieure, et en ce cas elle est facile à guérir, et peut être regardée comme la gale des hommes, ce qu'il sera aisé de reconnaître par la méthode et l'espèce des remèdes dont on fait usage dans la cure de cette maladie. Lorsque la malignité de l'humeur a attaqué en même-temps les organes intérieurs et les principaux viscères, le farcin devient incurable, comme un érysipèle rentré, une dartre répercutée par des remèdes astringens, une petite vérole, ou une gale rentrée, causent souvent une maladie intérieure et mortelle aux hommes, quoiqu'originairement ce fut une maladie fort simple et aisée à traiter.

Le cheval peut gagner cette maladie par un trop long repos après un grand travail, par une trop grande nourriture après une maladie où il n'aura été ni saigné ni purgé, pour avoir reçu des coups ou des plaies, qu'on aura négligé de panser, pour avoir mangé de l'avoine nouvelle ou du foin nouveau, pour avoir approché d'autres chevaux infectés de cette contagion, ou par un

reflux d'humeurs, dont on aura supprimé l'écoulement, etc.

Quand cette maladie ne vient point de l'intérieur, ou qu'elle ne fait que commencer, il paraît seulement quelques boutons volans à différentes parties du corps, car il n'y en a pas une d'exempte. Cette espèce n'est pas difficile à guérir. Toutes les autres sont très-rebelles aux remèdes, pour ne pas dire mortelles; ainsi il est inutile de les distinguer en rouges, jaunes, blanches et noires, puisque d'une façon ou d'autre elles sont également difficiles à guérir, et que les farcins cordés, à cul de poule, en couillon de coq, mouchereux, biurques, taupins, etc. ne sont que différentes figures ou métamorphoses d'un même mal.

Cette maladie attaque ordinairement les tendons; quand elle ne les attaque pas, on la regarde comme farcin volant. Ce mal veut être traité et par le dedans et par le dehors.

Il faut commencer par saigner le cheval au cou, et si le cheval est fort chargé de farcin, ou qu'il soit invétéré, on réitérera la saignée une ou deux fois. On le mettra en même-temps à l'usage du son et de la paille de froment pour toute nourriture, et à l'eau blanche pour toute boisson; ensuite on le purgera avec une once et demie d'aloës, et une once de séné en poudre, infusés à chaud dans une bouteille de vin blanc; au lieu de la poudre de séné, on peut employer une once d'hiera diacolocynthidos, ou deux onces de confection hamech, que l'on délaiera dans la bouteille de vin où l'on aura fait infuser l'aloës la veille. Il ne faut donner cette médecine qu'après avoir préparé pendant quatre jours le cheval par des lavemens de mauve, de guimauve, de bouillon blanc et de joubarbe, dans chacun desquels on ajoutera une once de sel de prunelle, et dont il prendra trois par chaque jour. En donnant cette médecine, il faut qu'il y ait dix à douze heures que le cheval n'ait bu ni mangé, et il faut qu'il reste autant de temps après à jeun; et le jour qui suit la purgation, on commence à le mettre à l'usage des poudres suivantes. Prenez azarum, sassafras et galanga, de chaque un quarteron; pilez le tout

et le passez au travers du tamis fin, et en donnez demi-once le matin et autant le soir dans le son. Quand les poudres sont finies, et qu'elles ont bien fait, on en fait de nouvelles. On peut lui donner le sur-lendemain de la purgation, le breuvage suivant par le nez. Prenez une pinte de lait, une once de galanga, et demi-once d'antimoine crud, l'un et l'autre mis en poudre fine; mêlez le tout dans le lait chaud sortant de la vache, et réitérez de dix en dix jours. Le lendemain de l'usage de ce lait, on lui donnera les pilules suivantes.

Prenez mercure coulant et soufre en poudre, de chaque deux onces; mettez le tout dans un mortier de marbre, et broyez continuellement sans piler, jusqu'à ce que tout le mercure soit uni avec le soufre, et qu'il ne reste qu'une poudre noire; vous y mêlerez ensuite deux onces d'aloës succotrin en poudre, que vous incorporerez dans un sirop fait avec deux onces de manne, dans suffisante quantité d'eau, et que vous roulerez ensuite sur de la réglisse en poudre, pour en faire des pilules de la grosseur que vous voudrez, et que vous ferez avaler au cheval avec un verre de vin à chaque, pour qu'elles passent plus aisément, et qu'elles se délaient dans l'estomac du cheval. On réitérera ces pilules trois ou quatre fois tous les quatre ou cinq jours, suivant la force du cheval et l'effet du remède.

Quand il y a des boutons épanouis en rose, on fait une composition de poudres, que l'on applique dessus avec une spatule.

Prenez un demi-quarteron de sublimé, une once de couperose blanche, une once de vitriol bleu, une once de vert-de-gris, et deux gros de poivre, le tout en poudre fine, passée au tamis; mélangez-les bien pour le besoin. On renouvelle l'application de cette poudre au bout de vingt-quatre heures, et on lave, les jours suivans, avec de l'oxycrat, pour ôter la puanteur.

Si les boutons ne sèchent pas par le remède ci-dessus, il faut prendre un fer chaud tout rouge, et percer les boutons, sur-tout ceux qui sont au jarret, au milieu et jusqu'au fond; introduire ensuite dans chaque trou un petit morceau de sublimé corrosif, et boucher les trous

avec du soufre, en le faisant fondre, afin que le sublimé ne sorte pas, ce qui fera tomber les boutons de farcin; et pour les faire entièrement sécher, on doit les laver avec de l'urine de vache, ou avec la lessive suivante.

Prenez trente ou quarante pommes sauvages, et les pilez; mettez-les, avec huit ou dix livres de cendres de sarment de vigne, bouillir dans vingt pintes d'eau, que vous ferez réduire à douze; laissez reposer la liqueur, et la versez ensuite par inclination, pour en bassiner tous ces boutons. En été on peut faire cette lotion au soleil; mais en hiver il faut en bassiner les plaies du cheval dans l'écurie, à cause du froid et de l'humidité.

Il faut remarquer que le travail fait du bien à un cheval qui a le farcin, mais il ne faut pas qu'il aille dans l'eau ou dans la boue : ce mal doit être entretenu sec. On a vu des jambes grosses et enflées de farcin pendant des années entières, guérir ensuite parfaitement.

Il faut bien prendre garde que le cheval ne porte la dent sur aucun bouton, ou ne le lèche, car alors tous les remèdes seraient inutiles, et en voulant guérir une partie, il reporterait le mal à d'autres.

On peut encore se servir des pilules suivantes, qui sont aisées à faire.

Prenez une once et demie d'aloës succotrin, une once de séné, demi-once d'agaric en poudre fine, faites-en des pillules avec un quarteron de beurre, et les lui faites avaler pour une seule prise, le laissant bridé cinq heures après. En se servant de ces pilules, il faut lui donner quelques jours après les suivantes, et se servir alternativement, de cinq en cinq jours, des unes et des autres, lui donnant toujours la poudre cordiale décrite en ce chapitre, dans les jours intercalaires.

Penez deux onces de mercure et une once de souffre amalgamés ensemble dans un mortier, avec un quarteron de beurre, qu'on donne avec la même précaution au cheval.

Les jours intercalaires, c'est-à-dire, entre la purgation, on lui fera faire encore usage d'un billot avec un quarteron d'assa-fœtida, et on l'attachera haut, jusqu'à ce qu'il ait tout mâché.

On pourrait aussi employer pour purgatif, au défaut des compositions dont nous venons de parler, les pilules de cinabre, une chaque fois, ou deux pilules puantes.

Il faut remarquer que tous les remèdes que l'on vient de décrire, ne sont utiles que lorsque le farcin n'est point compliqué, ou n'a point dégénéré par vétusté en une espèce de morve; car si le cheval est glandé, et qu'il jette par le nez, ce seraient peines et remèdes perdus.

On voit par l'usage du mercure, du souffre et des lotions extérieures, que cette maladie est de la nature de la gale des hommes, et qu'elle ne se guérit que quand elle n'affecte que la peau. Elle approche assez de la nature de la teigne, pour la difficulté à se guérir; et on a vu quelquefois le premier bouton qui a paru être le dernier à se cicatriser. Mais il faut dans cette espéce de maladie continuer les remèdes, tant qu'il en paraît quelques vestiges.

De la pousse.

La pousse est une très-grande difficulté de respirer, provenant de quelque embarras dans la substance du poumon. Cet embarras provient ordinairement de l'épaississement de la lymphe qui s'échapppe dans la respiration, et s'épaissit dans les vésicules du poumon, ce qui arrive quelquefois par l'entrée subite d'un air froid dans les mêmes vésicules.

Il peut provenir encore de l'engorgement des glandes du poumon, ou de la gêne du sang dans les vaisseaux sanguins qui entrent dans la composition de ce viscère.

Cette maladie est précisément ce qu'on appelle l'asthme chez les hommes. Si elle n'est pas accompagnée d'ulcères, elle est très-difficile à guérir; et si elle est acompagné d'ulcères, c'est pour lors la phthisie ou la pulmonie, et elle est absolument incurable.

A cette maladie, parvenue à son dernier période, se joignent la fièvre, le battement de flanc, la rougeur dans les yeux, l'étisie, un écoulement de matières puantes et infectes par les naseaux, une faim canine, et le flanc redouble dans la respiration, c'est-à-dire, que

dans une inspiration, le cheval croyant prendre assez d'air par le poumon, et ne pouvant à cause que les lobes du poumon sont farcis d'humeurs visqueuses, ou sont desséchés, il met sur-le-champ tous les muscles de la poitrine dans une violente contraction, dans la crainte de suffoquer, pour relever les côtes, ou plutôt, afin de parler plus correctement, pour les avancer, afin que l'air entre plus librement dans la poitrine. Ce mouvement, qu'on appelle *redoubler,* tend les muscles du bas-ventre qui s'attachent aux dernières côtes, et forme le long des flancs une espèce de cordon, qui est sensible à la vue, à cause de la maigreur du cheval.

Cette maladie peut être héréditaire; mais elle provient communément ou des violens efforts, qui auront causé la rupture de quelque vaisseau dans le poumon, et à sa suite un ulcère, ou d'un épanchement de sang dans la cavité du thorax, où il sera dégénéré en pus, ou d'une toux qui aura été négligée; elle peut provenir aussi d'alimens trop chauds, comme de trop de foin, ou de l'usage de vieux sainfoin, ou de foin poudreux, ou même de trop de séjour.

Soleysel a décrit cette maladie comme une faim canine du poumon; il prétend que ce viscère a besoin d'une quantité excessive de nourriture, et qu'étant affamé dans cette maladie, il consomme seul tous les alimens que l'on donne au cheval, et ne pouvant mettre que peu de chose à son profit, il aime mieux se défaire du résidu, par un déluge d'urine, qu'il envoie aux reins par un conduit particulier, connu de son temps sans doute, mais dont la route se trouve perdue aujourd'hui, que d'en faire part aux autres membres ses voisins. C'est ainsi qu'il explique la maigreur énorme qui accompagne cette maladie. Il appuie cette découverte, qu'il ne doit qu'à lui-même, et dont aucun auteur français, italien, allemand ni latin, n'avait parlé avant lui, sur des expériences dignes d'attention, et sa dissertation est très-curieuse jusqu'à la fin: on ne pourrait y désirer que le vrai et le vraisemblable.

Cette maladie est longue et difficile à guérir; cependant quand elle ne fait que commencer, on peut en ve-

nir à bout, parce que l'ulcère ne se forme pas d'abord.

Il faut commencer par ôter le foin au cheval, ou du moins lui en donner très-peu, et seulement avant que de le faire boire, ensuite on le saigne au cou ; deux jours après on prend une once de baume de soufre préparé à l'essence de térébenthine, que l'on met dans une chopine de vin blanc, avec une demi-once de cristal minéral, qu'on lui fait avaler; deux jours après on réitère la même dose, et deux autres jours après on lui donne encore la même chose, en diminuant seulement de moitié la dose du baume de soufre ; continuez ainsi pendant quelque temps à lui en donner de deux jours l'un. Il faut avoir soin seulement de le tenir bridé huit heures avant et huit heures après.

Dès le commencement des remèdes, il faut mettre le cheval à l'usage d'une des poudres suivantes, dans du son ou dans de l'avoine.

Prenez fleur de soufre, fénugrec, sucre candi, iris de Florence, limaille d'aiguille, réglisse, de chaque un quarteron ; mettez le tout en poudre fine, et donnez-en demi-once le matin, et autant le soir. S'il était dégoûté, et qu'il ne voulût pas manger d'avoine, on pourrait lui donner du son.

Il faut, pendant tout le cours de la maladie, mettre le cheval à l'usage de la paille pour toute nourriture.

Autre.

Prenez réglisse, fleur de soufre, baies de laurier, anis vert et sucre candi, un quarteron de chaque, et en faites du total une poudre fine. On peut donner de celle-ci, une once le matin et une autre le soir.

Autre.

Mettez deux livres de fleur de soufre sur une de limaille d'aiguille, et ajoutez trois quarterons de réglisse en poudre, tamisez le tout. Cette poudre opérera, à demi-once le matin et autant le soir.

Si le cheval est poussif outré, les remèdes ci-dessus ne pourront que le soulager, et non le guérir; et pour

en tirer quelque service, il faut lui ôter entièrement le foin, à la place duquel on lui donnera de la paille de froment, propre et sans poussière, le matin et le soir de l'avoine bien nette, et à midi du son mouillé avec un peu d'eau : il faut le faire travailler peu et souvent, pour le tenir en haleine. On doit observer le même régime pour les chevaux qui sont gros d'haleine.

Comme il est impossible de guérir cette maladie, lorsqu'elle est invétérée, quand même il n'y aurait pas d'ulcère, on ne laisse pas que de rapporter divers remèdes qui y donnent du soulagement, pour en pouvoir tirer quelque service. C'est pourquoi nous ajouterons encore les suivans, afin que l'on puisse choisir, suivant la commodité des lieux où l'on se trouve.

Remède contre la pousse.

Faites bouillir trois poignées de buglose dans six ou sept pintes de vin blanc, jusqu'à diminution de moitié. Faites-en prendre à un cheval environ une pinte, de deux jours en deux jours, et le tenez chaudement ; faites-lui une grande litière, et qu'il ait été trois heures au filet avant que de prendre le remède, et qu'il y reste autant après ; ensuite il faut lui donner une bonne poignée de blé de seigle, et le foin qu'on lui donnera doit être mouillé. Vous arroserez toujours son avoine avec de l'eau tiède. Si on fait ce remède de mois en mois, on pourra encore tirer beaucoup de service d'un cheval malgré sa maladie.

Autre.

Si vous êtes dans un pays où les figues soient communes, fraîches ou sèches, pilez-les bien, pour en tirer environ une demi-livre de jus, que vous mêlerez avec son de froment. Donnez le tout à manger au cheval, soir et matin, et continuez pendant quelque temps.

Autre remède utile contre la pousse, et pour maintenir l'haleine à un cheval.

Il faut prendre des chardons dont on se sert pour gratter les draps (c'est le *dipsacus* ou le chardon à fou-

lon), mettez-les en poudre et passez-les par le tamis ; faites-en prendre à un cheval, soir et matin, demi-once chaque fois dans son avoine. Ce petit remède, quoique simple, est très-bon pour soulager un cheval poussif, et pour maintenir son haleine, quand il ne le serait pas ; il est bon même de le faire prendre quand on a une grande course à faire

Autre, pour soulager un cheval poussif.

Prenez du plomb, faites-le limer le plus fin que vous pourrez ; donnez-en une once chaque fois, dans l'avoine du cheval, et qu'elle soit mouillée ; car il ne faut jamais rien donner de sec dans cette maladie.

Autre remède pour arrêter la pousse.

Prenez des branches de genêt, feuilles et fleurs, une bonne demi-poignée, que vous hacherez bien menues, et mêlerez dans l'avoine, après que vous l'aurez arrosée avec de l'eau. Il faut continuer à lui faire manger du genêt huit ou dix jours de suite, et le mener à l'eau une ou deux fois par jour, pour le faire nager sans le laisser boire.

Autre.

Prenez de la fleur de genêt et des feuilles d'épine blanche les plus fraîches et les plus tendres ; des feuilles de saule des plus jaunes, et du pas-d'âne, autant de l'un que de l'autre ; hachez le tout bien menu, et en faites manger au cheval, tant qu'il sera possible, dans du son, et qu'il ne soit nourri pendant quinze jours, au plus, qu'avec de la paille, et le cheval sera soulagé pour quelque temps.

Autre.

Faites faire diète au cheval pendant quinze jours ; c'est-à-dire, qu'il ne mange que de la paille et du son, et ne le faites point travailler. Au bout de huit ou dix jours de régime, on lui fera prendre les pilules suivantes :

Prenez agaric, aloës, aristoloche ronde, de chaque demi-once, réglisse, énula-campana, fleur de soufre, le tout en poudre; miel commun, de chaque une once; lard, deux onces. Réduisez toutes ces drogues en poudre, mêlez-les ensemble, et avec du beurre frais, faites-en des pilules, que vous roulerez dans la poudre de sucre ou de réglisse; faites-les prendre au cheval, de jour à autre, huit ou dix fois, ce remède le soulagera beaucoup.

De la courbature.

L'on appelle courbature dans les animaux, ce que les médecins appellent aux hommes pleurésie ou fluxion de poitrine. Effectivement, même parmi les hommes, les gens grossiers sont accoutumés de donner ce nom indifféremment à l'une et à l'autre de ces maladies, lorsqu'ils s'en trouvent atteints. La preuve en est aisée à démontrer, par la comparaison des accidens qui arrivent également dans les uns et dans les autres. Les premiers qui se manifestent, sont une fièvre violente, avec les mêmes accidens décrits dans la pousse; mais celle-ci ne vient guère qu'aux chevaux qui ont passé six ans: la courbature, au contraire, vient indifféremment aux uns et aux autres. Comme cette maladie est aiguë, violente et courte dans sa durée, elle vient ordinairement d'une fatigue outrée, d'un travail excessif, ou d'une intempérie de régime extraordinaire; il n'est pas étonnant qu'on la voie accompagnée des mêmes accidens décrits aussi aux articles des jambes foulées et de la fourbure: non que la courbature ne puisse se trouver sans accidens, mais parce que ces maladies provenant communément, les unes et les autres, de causes assez semblables, elles peuvent fort bien être compliquées les unes avec les autres.

Quand il n'y a point de complication, cette maladie ne laisse pas d'être encore dangereuse et vive; mais elle n'est pas de durée, à moins que ce ne soit un reliquat de quelqu'autre maladie, qui, par sa longueur ou sa violence, peut laisser quelqu'altération dans le poumon.

Les chevaux attaqués de ce mal sont dits courbattus; quelques-uns les appellent *panthis.*

Prenez une pinte de bierre, demi-livre de bon miel blanc, demi-livre d'huile d'olive, trois quarterons de fleur de soufre; mettez le tout dans la pinte de bierre; et avec la corne faites-le avaler au cheval, que vous tiendrez bridé cinq heures avant et cinq heures après.

On peut réitérer le même breuvage cinq à six jours après, si le cheval n'est pas guéri.

Comme cette maladie est accompagnée de fièvre, qui est ordinairement très-violente, il n'y a point de difficulté qu'il faut, dans ce cas, saigner le cheval, et lui donner matin et soir un lavement émollient et rafraîchissant, ainsi que l'on doit faire dans toute maladie aiguë, quoiqu'on puisse dire au contraire.

De la toux.

Tout cheval qui tousse ne doit pas pour cela être condamné pousssif ni courbatu : quoique cet accident soit un symptôme de ces deux maladies, il n'en est quelque-fois que l'avant-coureur, et n'en est pas toujours suivi; même si l'on négligeait moins ce mal, il y aurait moins de pousses et de courbatures. Une description de cette maladie serait inutile, des oreilles suffisent pour la reconnaître : elle n'est point à négliger. Elle vient quelquefois pour avoir mangé du foin poudreux ou une plume; quelquefois pour avoir avalé de la poussière en été; et quelquefois c'est le commencement d'un morfondement. Quand elle est opiniâtre, et qu'elle dure plus d'un jour sans diminuer, prenez quatre onces de fleur de soufre, quatre onces de réglisse fraîche, quatre onces de sucre-candi, deux onces d'anis vert et deux onces de baies de laurier en poudre, prenez le blanc et le jaune de deux œufs, et y mêlez deux onces du mélange de ces poudres; avec une once de thériaque, et suffisante quantité d'huile d'olive, pour en faire un opiat; ajoutez-y la grosseur d'une féve de tarc (c'est du goudron), délayez cet opiat dans une chopine de vin, et le faites avaler au cheval : réitérez, de deux jours l'un, jusqu'à ce que la livre de ces poudres soit employée.

On en peut ajouter aussi dans son avoine, demi-once le matin et autant le soir.

Si l'on peut avoir des branches de genêt, on en fera bouillir quatre ou cinq poignées dans huit ou dix pintes d'eau commune, chaque fois, qu'on lui donnera.

Autre.

Prenez deux livres de mine de plomb rouge, autant de soufre en canon, une once et demie de muscade, une once et demie de sel polycreste, six gros de graine de genièvre; faites du tout une poudre, et la divisez par onces, et en donnez une once le matin et une once le soir, dans l'ordinaire du cheval.

De la gras-fondure.

Nous mettons cette maladie à la suite de la courbature, de la pousse et de la toux, moins parce que le grand travail en peut être la cause, aussi bien que des précédentes, que parce qu'elles ont un signe commun, qui pourrait s'y faire méprendre, si l'on y faisait pas une attention particulière. Mais on évite la surprise en examinant les excrémens; car, en les faisant vider, on les trouve coiffés, c'est-à-dire, enveloppés d'une matière semblable à de la graisse, et ils se trouvent quelquefois sanglans. Cette maladie est très-périlleuse, et plus commune aux chevaux gras, et qui ont séjourné, qu'à d'autres.

Le cheval atteint de ce mal, en perd le boire et le manger, bat du flanc où il sent de la douleur, regarde cette partie, et ne peut demeurer couché ni levé. Quand il jette par les naseaux en abondance, et que la matière est sanglante, ce qui arrive quelquefois, le mal est sans ressource.

Aussitôt qu'on s'en aperçoit, il faut saigner le cheval au cou, et lui donner des lavemens émolliens, de deux heures en deux heures; quelques-uns recommandent en lavement comme un spécifique, le sang tout chaud d'un veau ou d'un mouton qui vient d'être égorgé : il est certain que ce remède est bon. Deux heures après, donnez-

lui deux pilules puantes, délayées dans une chopine de vin ou de bierre; et une heure après, deux autres pilules pareilles, jusqu'à quatre prises, d'heure en heure. S'il y a peu ou point de fièvre, on peut lui donner les poudres précédentes indiquées pour la pousse, et particulièrement la deuxième. S'il y a de la fièvre, il faut lui donner le breuvage d'eaux cordiales, le mettre à l'usage du billot, et si la fièvre était violente, on pourrait lui donner le breuvage avec le baume de copahu.

Ces pilules puantes peuvent être mises en usage dans la fourbure, la courbature et les tranchées, avec lesquelles cette maladie a grand rapport, se rencontrant fort souvent ensemble.

Les jours suivans, un ou deux lavemens suffisent par chaque jour.

On peut, après la saignée, faire usage du breuvage suivant.

Il faut prendre environ deux livres de plantes de joubarbe, que l'on pilera dans un mortier, pour en tirer le jus, et ensuite prendre environ une pinte de petit lait, et à son défaut une chopine de lait, que l'on mêlera ensemble; vous le ferez tiédir, et y ajouterez demi-once de sel de prunelle : vous réitérerez ce breuvage deux fois par jour. Si, au bout de trois ou quatre jours, le cheval n'est pas guéri, donnez-lui le remède suivant.

Prenez huile d'olive, miel de Narbonne ou miel blanc, de chaque quatre onces; térébenthine de Venise, deux onces. Mêlez le tout ensemble dans une bouteille de vin blanc, que vous ferez tiédir, et prendre au cheval. Le cheval guérira, en continuant ce remède, pourvu que la fourbure et le mal de cerf ne soient point compliqués.

Autre.

Prenez beurre frais, jus de rue, jus d'armoise, jus d'herbe de Saint-Jean, de chaque demi-livre; lait de vache frais tiré, deux livres; douze jaunes d'œufs. Mêlez le tout et le faites prendre au cheval, un peu tiède, pendant trois jours de suite; mais vous ne lui donnerez à boire que trois heures après l'avoir pris; et pendant le

cours de la maladie, vous lui donnerez deux ou trois lavemens par jour, que vous composerez de la manière suivante.

Faites bouillir de gros pois blancs, à leur défaut des fèves blanches, jusqu'à ce que cela soit en purée, que vous passerez à travers un tamis ou linge : vous mêlerez, dans cette purée, autant de lait de vache, et y ferez fondre demi-livre de beurre frais ; vous y ajouterez deux onces d'huile de térébenthine. Mêlez le tout pour le donner en lavement au cheval. Il faut qu'il contienne environ quatre pintes ; et tout cela étant bien observé, vous pouvez espérer guérison.

Quand les accidens commenceront à diminuer, on purgera le cheval avec la médecine suivante.

Prenez thériaque, deux onces ; séné, demi-once ; manne, deux onces ; gentiane, une once ; cristal minéral, demi-once. Mêlez le tout dans une bouteille de vin blanc, et le donnez au cheval. Vous réitérerez, au bout de quelques jours, le même breuvage, et userez souvent de lavemens laxatifs.

Du flux de ventre.

Entre les maladies du ventre, il y en a une qui lui est particulière, et que l'on nomme *diarrhée,* ou *flux de ventre,* sous laquelle nous renfermerons deux autres maladies qui en sont des espèces plus dangereuses ; savoir : la dyssenterie et la passion iliaque, que les maréchaux appellent l'une et l'autre *tranchées rouges.*

La simple diarrhée est lorsque le cheval rend ses excrémens plus liquides que de coutume, sans être digérés, et fréquemment.

La dyssenterie est lorsqu'il est tourmenté de tranchées, que les excrémens sont sanglans, et que le fondement est fort échauffé et enflammé.

Et la passion iliaque, lorsqu'il revient par les naseaux et par la bouche une espèce de matière glaireuse qui semble venir de l'estomac : maladie rare, mais qui arrive quelquefois, et qui a toujours été regardée comme mortelle.

Cette maladie a si grand rapport avec la passion iliaque, ou col ra - morbus des hommes, que nous serions presque tentés de douter d'une chose qui a passé jusqu'à présent pour un axiome incontestable parmi les connaisseurs en cavalerie, au sujet du vomissement des chevaux, qu'on rapporte ne leur arriver jamais. Il est certain que, dans cette maladie, les chevaux non-seulement rendent une abondance d'excrémens, mais encore qu'ils rejettent par la bouche une si grande quantité de viscosités et de vilenies, que l'estomac paraît devoir en être la source, quoique l'on sache fort bien que les glandes sublinguales et parotides en peuvent fournir beaucoup. En effet, pourquoi dans ces animaux, dont les organes paraissent disposés comme ceux de l'homme, ne serait-il pas possible qu'il y eût un mouvement antipéristaltique ou renversé, et qu'ils pussent aussi bien rejeter par la bouche que presque tous les animaux? Il est vrai que cette maladie est rare parmi les chevaux; mais, peut-être, est-ce faute d'observations assez exactes, que l'on a toujours été dans cette opinion.

La boisson des mauvaises eaux et l'usage des mauvais alimens, contribuent beaucoup à ces maladies, aussi bien qu'à la formation des vers dont nous allons parler.

Pour le simple dévoiement, on fait rougir un morceau d'acier et on l'éteint dans une pinte de gros vin rouge, qu'on fait avaler au cheval. Si cela ne suffit pas, on fera usage pendant quelques jours, matin et soir, du lavement suivant :

Il faut prendre environ quatre pintes de vin émétique, dans lequel on fera bouillir vingt ou trente glands de chêne mis en poudre, les plus vieux sont les meilleurs; lorsqu'ils auront bien bouilli, il faut laisser refroidir cette composition jusqu'à ce qu'elle soit en état d'être donnée au cheval. On y ajoutera la valeur d'un quarteron d'huile d'olive. On pourra aussi lui faire un breuvage d'une pinte de vin émétique où l'on aura mis une douzaine de glands en poudre; deux jours après on lui fera prendre une once de rhapontic qui, pour cette maladie, fait autant d'effet que la rhubarbe du levant.

S'il y a fièvre ou tranchées, c'est-à-dire, douleurs

d'entrailles, on fait saigner le cheval au cou, et on lui donne force lavemens avec le bouillon blanc ou la traînasse cuite dans le bouillon de tripes ou dans la décoction d'une fraise de veau bien grasse, ou d'une tête de mouton que l'on fait cuire avec sa laine; ou bien encore le lavement de sang chaud d'un veau ou d'un mouton, dont on vient de parler.

Ensuite de la saignée, on lui donne un breuvage avec trois onces de thériaque, dans trois demi-septiers de gros vin rouge; ou bien on fait bouillir dans un pot une demi-douzaine d'œufs dans suffisante quantité de vinaigre; on en fait avaler au cheval trois le matin et autant le lendemain.

Faites la même chose à la passion iliaque: mais réitérez plusieurs fois la saignée dans les vingt-quatre heures, et les lavemens, et faites ronger le carreau au cheval, afin qu'il jette beaucoup.

On peut se servir encore du vin émétique: on en donne une chopine. Il ne fait pas aux chevaux le même effet qu'aux hommes: il ne les purge presque point; et, par une mécanique singulière, il semble les rafraîchir, au lieu de les échauffer, et leur donner de l'appétit.

Des vers.

La corruption des alimens qui ne digèrent point dans l'estomac des chevaux, donne lieu au développement et à la génération des différentes sortes de vers dont les œufs se trouvent semés sur le fourrage et sur les différens grains dont on nourrit les bestiaux. Ces vers incommodent beaucoup les animaux, aussi bien que les hommes, et peuvent, après les avoir tourmentés long-temps, leur causer enfin la mort aux uns comme aux autres.

Il en est d'espèce plus mauvaise l'une que l'autre; l'usage les fait connaître. Quand un cheval les rend par le fondement, il n'est pas difficile de soupçonner qu'il en reste d'autres; mais quoiqu'on ne lui en voie pas rendre, il est des signes qui font connaître qu'il en a dans le corps.

Quand on le voit maigrir peu-à-peu, quoiqu'il mange beaucoup, et qu'il se frotte souvent la queue jusqu'à se

peler; qu'il paraît morne et triste; que le poil, malgré un pansement assidu, devient terne et hérissé, qu'il regarde souvent son ventre, comme s'il voulait montrer la source de son mal et le lieu de sa douleur, il y a lieu de soupçonner qu'il est incommodé de vermine.

Il en est une espèce fort commune, qu'on nomme *moraines,* qui ont leur siége dans les replis du fondement qui, par sa conformation particulière, conserve le crottin trop long-temps. Les chevaux qui sortent des herbes, y sont plus sujets que les autres. Cette espèce n'est pas dangereuse, et on se contente de les tirer avec la main. On peut même tirer ceux qui sont dans le gros boyau avec la main, en se graissant tout le bras jusqu'au coude avec de l'huile ou du beurre, après s'être soigneusement rogné les ongles, comme on fait quand on veut tirer le crottin qui y séjourne si long-temps, qu'un cheval ne peut fienter ni recevoir de lavement. Mais, comme il est impossible d'aller chercher de même ceux qui sont dans les autres intestins, on a recours à des breuvages ou à des opiats vermifuges. Le breuvage suivant est bon pour toute espèce.

Prenez trois onces de thériaque, une once de corne de cerf en poudre, et une once et demie d'aloës succotrin aussi en poudre; mettez le tout infuser dans trois demi-septiers d'eau, et le faites avaler.

Deux jours après, on peut donner en pilules l'opiat suivant :

Prenez poudre cordiale, une once; sublimé doux, raclure de corne de cerf, aloës succotrin, de chaque demi-once, incorporés dans suffisante quantité de beurre frais, pour en faire un opiat, que l'on fait avaler pour une prise au cheval.

Ce remède est aussi fort convenable pour le battement de flancs qui accompagne la pousse.

La poudre d'acier et de souffre, à la dose d'une once le matin et une once le soir, convient aussi dans cette maladie. On peut encore employer l'éthiops minéral : on en incorpore deux onces avec suffisante quantité de beurre frais, dont on fait des pilules que l'on roule sur de la poudre de réglisse, et on réitère trois ou quatre

fois, laissant deux jours d'intervalle entre chaque prise, le laissant à chaque fois quatre ou cinq heures avant et après, sans boire ni manger.

Mettez dans son avoine une once de fleur de soufre et une once d'antimoine cru en poudre.

Si le cheval a des moraines au fondement, frottez-le lui, si vous voulez, avec de l'essence de térébenthine; et si elles continuent à reparaître, donnez-lui le breuvage précédent.

De la jaunisse.

Quoique cette maladie ne soit pas connue sous ce nom pour les chevaux, elle ne les attaque pas moins réellement. Il est vrai que les auteurs qui en ont traité, l'ont décrite sous le nom de mal de tête, plutôt que sous son véritable nom; mais, comme le mal de tête n'est tout au plus qu'un accident de cette maladie, nous avons été obligés de la transporter, des maladies de l'avant-main, où elle se présentait naturellement sous son autre nom, à celles du corps.

Cette maladie se manifeste de manière à ne s'y pas méprendre; car, outre le dégoût, la faiblesse et la tristesse de l'animal, il a les yeux et les lèvres jaunes, et la sérosité du sang qu'on lui tire est entièrement infectée de cette couleur. Cette maladie vient toujours d'une obstruction ou engorgement du foie, et est ordinairement accompagnée de tranchées; c'est pourquoi on y emploie assez volontiers les mêmes remèdes. Cependant en voici un qui a eu un heureux succès dans cette maladie.

Prenez un demi-boisseau de cendres de sarment, et en faites lessive avec quatre pintes d'eau de rivière, que vous passerez quatre fois sur les cendres toutes bouillantes: puis mêlez une livre de bonne huile d'olive et un quarteron de baies de laurier en poudre dans cette lessive passée à clair.

Faites saigner le cheval aux flancs et le laissez bridé toute la nuit. Le lendemain matin, faites-lui avaler deux verres de cette composition bien mélangée, et le laissez encore bridé deux heures après, puis vous le débriderez et lui donnerez à boire de l'eau blanche, et à manger du

son mouillé pendant un quart-d'heure; rebridez-le, et deux heures après donnez-lui deux autres verres de ladite lessive, et lui en donnez ainsi quatre à cinq prises par jour, et le mettez en lieu obscur, sur de bonne litière, éloigné de tout bruit, et dans une écurie à part, tant pour éviter la contagion, que pour sa commodité.

On peut lui faire ronger le carreau un bon quart-d'heure le matin, et lui donner une chopine de vin émétique à la place du précédent remède; mais le précédent est plus efficace, et lui fera jeter de l'eau et de la morve en quantité par le nez; et quand l'appétit lui sera revenu, faites-le promener en main un quart-d'heure par jour pendant sept ou huit jours, et le purgez avec deux ouces de pilules appelées *cephalica minores gateni.*

Des tranchées.

Les tranchées sont un tiraillement des intestins, causé, ou par l'abondance des matières, ou par leur qualité corrosive, ou par un engorgement de sang; c'est ce qui fait trois espèces différentes de cette maladie.

Celle qui vient de l'abondance des matières, est ordinairement la plus simple. Ce sont la plupart du temps des vents raréfiés et des matières crues et indigestes.

Ensuite vient le tenesme, qui est causé par l'engorgement des vaisseaux sanguins. Cette espèce de tranchées commence par un dévoiement d'un jour, et finit par des efforts inutiles que fait le cheval pour fienter, ce qui lui cause beaucoup de douleur, et le met en danger.

La troisième espèce a été décrite sous le nom de *passion iliaque.* Dans celle-ci, le mouvement des intestins est renversé, et les alimens reviennent par la bouche, ou du moins il revient par la bouche des matières gluantes et corrompues, dont nous avons parlé ci-devant; car c'est la même maladie, et c'est cette espèce que les maréchaux appellent des *tranchées rouges.*

En général on reconnaît qu'un cheval a des tranchées, lorsqu'il se débat, qu'il se vautre, qu'il cherche sans cesse à se coucher et à se relever, qu'on entend des

brouillemens et des tonnerres dans son ventre, que les flancs lui battent et lui enflent, qu'il les regarde, qu'il bat des pieds de derrière, qu'il tremble, qu'il perd l'appétit, que les testicules suent, et qu'il ne peut uriner.

Prenez demi-septier de bon vin blanc, un verre d'huile d'amandes douces, deux onces de térébenthine de Venise la plus claire, une once de cristal minéral et deux onces d'essence de genièvre : mêlez le tout, et le faites avaler avec la corne. Ce remède convient dans les tranchées, parce qu'il est propre pour uriner.

Il ne faut pas épargner les lavemens doux et onctueux à ce mal.

On peut, au lieu du remède précédent, lui donner une once de thériaque avec une pincée de safran en poudre, dans une chopine d'eau-de-vie, ou bien une chopine d'eau-de-vie et autant d'huile; mais les deux premiers sont plus efficaces.

Les pilules puantes sont aussi bonnes pour guérir de ce mal.

Il y a des gens qui prétendent que le sternutatoire suivant est excellent pour les tranchées.

Prenez une bonne poignée de lierre terrestre, broyez-la dans vos mains, mettez-en moitié dans chaque naseau du cheval, et fermez les naseaux, en les tenant avec les mains, comme pour l'empêcher de respirer, l'espace de quelques minutes, lâchez après; le cheval s'ébrouera, se secouera, fientera et urinera.

De la rétention d'urine.

Rarement voit-on cette maladie seule : elle est ordinairement la suite des tranchées ou des maladies du ventre; c'est pourquoi on renvoie à ces maladies-là, en cas que le mal soit opiniâtre. Mais s'il n'était pas accompagné de tranchées, le remède suivant suffirait. Faites avaler au cheval quatre onces de colophane en poudre, dans une chopine de vin blanc.

De la fortraiture.

On appelle un cheval fortrait, lorsqu'il devient étroit de boyau, et qu'on lui voit deux cordons de nerfs qui vont depuis le fourreau, gagner les sangles, extraordinairement raccourcis et douloureux, ce qui fait perdre l'appétit au cheval, et la nourriture par conséquent. Il est des chevaux qui, sans être fortraits, sont si maigres, qu'il est nécessaire de les engraisser, soit pour les pouvoir vendre, soit même pour s'en pouvoir servir. C'est pourquoi nous donnerons tout de suite la manière d'engraisser les chevaux maigres et dégoûtés.

Des chevaux maigres et dégoûtés.

Quand on ne connait point la cause pour laquelle un cheval, qui mangeait bien auparavant, cesse tout-à-coup de manger, on lui donne un coup de corne dans le palais. Cette manœuvre ordinairement réveille l'appétit du cheval, quand il n'y a pas d'autre maladie.

S'il lui vient des espèces de cloches dans la bouche, comme de petites peaux blanches, faites-lui manger quelques grappes de verjus, si c'est dans la saison.

Si ce dégoût vient d'un vice de l'estomac, mettez-lui deux onces d'assa fœtida enveloppé dans un linge au mastigadour.

Et s'il est fortrait, frottez souvent les deux nerfs retirés avec onguent d'althéa et onguent de Montpellier, et lui faites avaler une livre de lard frais sans couenne, coupé par rouelles, l'une après l'autre, de deux jours l'un, et par-dessus un demi-septier de vin.

Les jours d'intervalle vous pouvez le mettre au mastigadour avec l'assa fœtida.

Quelques-uns les engraissesnt avec des féveroles, c'est la petite espèce de féve de marais, mais on prétend qu'elles donnent des tranchées : cela n'arrive cependant pas toujours.

Les anglais se servent de la composition suivante, et disent que c'est la meilleure de toutes les médecines pour purger, engraisser et donner de l'appétit.

Prenez six livres de fleur de farine, deux onces d'anis, six drachmes de cumin, une drachme et demie de carthamus, une once deux drachmes de fenugrec, une once et demie de fleur de soufre, une chopine d'huile d'olive, une livre et demie de miel, deux pintes vin blanc, le tout réduit en pâte : les simples pulvérisées et passées au tamis, faites-en des boules de la grosseur du poing. Le matin et le soir, en donnant à boire au cheval, il faut dissoudre une de ces boules dans son eau, la remuant jusqu'à dissolution, et la donner à boire : d'abord il la rebutera, mais il ne faut point lui en donner d'autre jusqu'à ce qu'il la boive.

On se sert encore, pour engraisser un cheval et lui donner du boyau, d'orge mondé : on en donne tous les matins un demi-boisseau dans un seau d'eau. D'autres mettent dans l'avoine qu'ils donnent trois fois par jour, une poignée de graine d'ortie à chaque fois, et font boire le cheval à l'eau blanche de farine de fèves, pendant trois semaines ou un mois.

Voici encore une autre méthode que l'on peut observer. Après avoir saigné le cheval, l'avoir mis à l'eau blanche et purgé, vous le nourrirez matin et soir avec du son bouilli dans de l'eau, et on le lui fera manger chaud, après y avoir mêlé à chaque fois deux onces de la poudre suivante, et par-dessus demi-picotin de froment.

Prenez fenugrec, sel commun, graines de lin, de fenouil, d'anis et de laurier, fleur de soufre, réglisse, aristoloche ronde, agaric, myrrhe, aloës succotrin et racine de chardon bénit, de chaque deux onces, girofle, noix muscade, cannelle et gingembre, de chaque une once : faites du tout une poudre fine pour l'usage.

A midi vous lui donnerez moitié avoine et moitié féves.

Blessures et enflures sous la selle et sur les rognons, et des cors.

Les uns et les autres sont ordinairement l'effet d'une selle trop dure, et des harnais mal faits ou gâtés. Ces

maladies négligées peuvent estropier un cheval, et le mettre hors de service.

Sitôt qu'on s'aperçoit qu'un cheval est blessé sous la selle, et que l'enflure n'est pas de conséquence, il suffit de frotter la partie avec du savon et de l'eau-de-vie; mais si l'enflure est considérable, il faut se servir du remède suivant :

Prenez quatre ou cinq blancs d'œufs, et les battez avec un gros morceau d'alun pendant un quart-d'heure; il faut y ajouter ensuite un verre d'huile de térébenthine, autant d'eau-de-vie, battre encore le tout ensemble, et de cette composition en frotter bien la partie enflée, matin et soir : on la nettoie ensuite et on la fortifie avec de l'eau-de-vie, lorsqu'elle est désenflée. Par ce remède, on évite tous les accidens qui peuvent arriver des enflures causées par la selle, sur le garot, sur les rognons et sous la selle.

Si ce sont des cors qui viennent, et sur les rognons et aux pointes des mamelles de la selle, il faut les amollir en les frottant avec onguent de Montpellier, toutes les vingt-quatre heures, ou bien avec du vieux-oing le plus vieux qu'on pourra trouver. Il fera tomber l'escarre, que l'on pansera ensuite avec de l'essence de térébenthine, et de la charpie faite avec de vieilles cordes pilées et mises presque en poudre.

On se sert d'un suppuratif qui est fort bon pour les cors, mais que l'on ne trouve pas sitôt, parce qu'il faut l'avoir tout préparé Il se fait avec deux onces d'huile d'olive, cire neuve térébenthine de Venise, poix noire, poix résine, poix grasse, graisse de mouton, graisse de porc mâle, de chaque demi-once, que l'on fait fondre à petit feu pour faire le mélange de l'onguent.

S'il y a grande plaie, et qu'il le faille dessécher, mettez dessus des cendres de coquille d'œuf, de drap ou de savate brûlée; ou bien des feuilles de tabac vert pilé dans la saison, ou de la chaux vive éteinte dans égale quantité de miel.

L'onguent suivant est excellent pour toutes sortes de blessures et de plaies, sur-tout pour les ulcères, chancres, vieilles blessures et autres difficiles à guérir.

Il faut prendre douze onces de la meilleure huile d'olive, deux onces de la meilleure eau-forte, et deux gros de bonnes aiguilles ; il faut les casser en deux, pour être sûr qu'elles sont de bon acier ; celles qui plient ne valent rien. Vous mettrez le tout dans un grand vase de verre, savoir : les aiguilles les premières, l'eau forte ensuite, et sur le champ versez l'huile. Il faut observer, en versant l'huile, d'éloigner la tête pour que la vapeur ne monte pas au visage. On laisse le tout pendant vingt-quatre sans le remuer ni le toucher ; on enlève après ce temps l'onguent avec la pointe d'un couteau ; on jette l'eau qui reste dans le fond du verre ; on nettoie l'onguent de toute écume qui s'est faite sur la superficie, et on a soin d'en ôter toutes les parties d'aiguilles qui peuvent rester ; on lave ensuite l'onguent dans une jatte d'eau, jusqu'à ce que, changeant de différente eau, la dernière conserve sa couleur ordinaire ; on ramasse alors l'onguent, et on le conserve dans des pots de faïence pour s'en servir au besoin. On nettoie alors la plaie avec du vin chaud ; on met de cet onguent dans une cuiller, on le fait fondre, et avec une plume on arrose un peu la plaie, ensuite on en imbibe légérement une charpie que l'on applique sur la plaie, et on la couvre d'une compresse trempée dans du vin chaud, on bande ensuite la plaie : on panse le mal toutes les vingt-quatre heures.

De l'effort des reins.

Quand un cheval tombe d'un lieu élevé sur les quatre jambes, et qu'il se trouve avoir un fardeau lourd sur le corps, il est aisé de juger la forte et douloureuse impression que cette chûte doit causer sur les vertèbres des lombes, ou plutôt sur les tendons des muscles qui les tiennent réunies. Ce que nous avons dit en parlant de l'entorse, se peut rappeler ici, avec cette différence pourtant, que s'il y avait luxation, dislocation ou fracture aux reins, il serait inutile de tenter le moindre secours. Mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, que cela arrive, à moins que ce ne soit dans un précipice. C'est pourquoi on traite cette maladie

comme une forte extension de nerfs et de tendons, avec les résolutifs spiritueux et aromatiques

Prenez, par exemple, de la lie de bon vin : faites bouillir dedans toutes sortes d'herbes fines ; comme sauge, thim, romarin, marjolaine, laurier, lavande, hysope, etc. ; faites-les bien cuire et amollir, exprimez-en le jus au travers d'un gros et fort linge, ou à une presse, et ajoutez dans ce jus poix noire, poix résine, poix de Bourgogne, de chaque un quarteron, bol d'arménie en poudre, deux onces, sang-dragon, mastic, oliban, noix de galle, de chaque une once, huile d'aspic et térébenthine, de chaque deux onces, faites bien cuire le tout en consistance d'emplâtre bien gommeux et gluant, et l'appliquez le plus chaud que vous pourrez, sans pourtant brûler le cheval, et frottez auparavant toutes les parties douloureuses ou offensées, avec de bonne eau-de-vie ou esprit-de-vin, puis vous mettrez votre emplâtre étendue sur de bonne toile neuve, et vous suspendrez le cheval pendant neuf jours.

S'il y a tumeur dans quelques parties où l'on puisse soupçonner une humeur flottante, on peut y faire une légère incision, et y introduire tous les jours huile d'aspic, d'hypéricum et de pétrole, bien mélangées ensemble.

On peut aussi se servir de l'emplâtre rouge ou emmiellure rouge, ou bien du suivant.

Prenez cumin, fenugrec, baie de laurier et semence de lin, de chaque deux onces, broyez bien le tout ensemble, et y ajoutez ce qui suit ; farine de froment, huit onces; galbanum, sang-dragon, mastic en larme, de chaque deux onces. Vous y ajouterez huit onces d'essence de térébenthine, d'onguent d'agrippa, de mariatum, de chaque deux onces, et poix grasse, demi-livre : mêlez exactement le tout, et le faites fondre lentement à un petit feu, et l'étendez sur de la toile neuve, que vous appliquerez sur la partie affligée.

De la gale, du roux vieux, et des dartres.

Cette maladie est un vice de cuir, qui devient ulcère,

plein de pustules, et plus épais par l'engorgement de toutes les glandes de la peau, qui se trouvent abreuvées d'un suc âcre et mordicant.

On en distingue de deux espèces, dont l'une est une espèce de gratelle, et est sans écorchure, mais qui s'étend insensiblement par tout le corps.

L'autre vient par plaie, en forme de boutons, qui s'écorchent et font place à une croûte qui tombe ensuite, si elle n'est de nouveau arrachée.

L'une et l'autre se connaissent aisément au coup-d'œil, parce que cette maladie fait tomber le poil, et paraît à la place.

La première espèce est la plus longue, et la plus difficile à guérir; elle peut provenir ou de contagion, ou de fatigue, ou de misère, pour avoir, par exemple, souffert la faim et la soif, les injures de l'air, et pour avoir été mal ou point pansé, principalement aux chevaux entiers et aux chevaux qui tirent au collier.

De quelque espèce que puisse être celle dont le cheval est attaqué, donnez-vous de garde de le panser par des remèdes extérieurs, pour le guérir de sa gale : le mieux et le plus sûr est toujours de le traiter intérieurement et de le guérir par le dedans. Les remèdes extérieurs donnés sans précaution, peuvent faire rentrer l'humeur, et causer par conséquent une grande maladie. Ils ne sont pourtant pas à négliger.

Il faut saigner le cheval au cou, afin que les remèdes agissent plus efficacement, et le purger le sur-lendemain avec une once d'aloës succotrin, demi-once de séné et deux gros et demi de fenouil en poudre, infusés dans trois demi-septiers de vin, demi-heure avant que de le faire avaler.

Il faut observer de ne donner au cheval que la moitié de sa nourriture ordinaire le jour avant la médecine, et brider le cheval cinq heures après. Il faut supprimer l'avoine et ne donner au cheval que du son mouillé.

Après qu'il aura été saigné et purgé deux ou trois fois, si le mal est ancien, il n'y aura plus de danger de le frotter avec de la lessive commune où l'on aura fait bouillir deux ou trois onces de tabac de brésil, ou, au défaut, du tabac ordinaire.

Voici encore un liniment qui est fort bon, et sur lequel on peut compter, quoique fort simple.

Prenez un quarteron de vieux beurre salé (le plus vieux est le meilleur), faites-le fondre avec un demi-verre d'huile à brûler, et en frottez la partie le plus chaudement que faire se pourra. Cependant si le garrot en était attaqué, il faudrait l'appliquer beaucoup moins chaud, et le laisser refroidir, parce que cette partie est fort sensible. On peut encore user du remède suivant, après avoir usé quelques jours de la lessive précédente.

Prenez huile de laurier, quatre onces; vif-argent, deux onces; incorporez-les bien ensemble, en sorte que le mercure ne paraisse point, et qu'il soit tout-à-fait éteint, et de cet onguent vous le frotterez par-tout où il y aura de la gale. Si c'est en été, et que le soleil paraisse, vous l'y laisserez une heure ou deux, et en hiver, vous le laisserez dans l'écurie; mais le remède n'opérera pas si promptement: il ne faut pourtant pas, pour accélérer la guérison, faire comme la plupart de ceux qui, avec une pelle ou fer rouge, approchent des endroits qu'ils ont frottés d'onguent, pour le faire pénétrer; car, par ce moyen, on détruit et brûle la racine du poil, et par conséquent on l'empêche de pousser, ce qui est fort désagréable; au lieu qu'en frottant cinq ou six fois seulement, une fois ou deux par jour, vous êtes sûr de guérir le cheval.

La gale dégénère quelquefois, par négligence, en ce qu'on appelle *roux vieux*. Cet accident qui arrive plus communément à de gros chevaux entiers, de trait et de labourage, parce qu'ils sont communément plus chargés d'humeurs, qu'ils ont l'encolure plus grosse, et que les grands replis qu'ils ont dans la crinière, empêchent, en les pansant d'y entretenir la propreté, n'est autre chose que la gale même, mais plus invétérée, et demande par conséquent plus de soin et moins d'impatience pour parvenir à la guérison. Cette maladie gagne aussi la queue, aussi bien que l'encolure, par la difficulté qu'il y a de nettoyer comme il faut ces deux parties; c'est pourquoi cette espèce de gale paraît plus rousse que la gale ordinaire, d'où sans doute elle a tiré son nom. Il en sort des

eaux rousses et quelquefois blanches, toujours très-puantes et corrosives, qui font tomber le poil.

Pour y remédier, il faut tondre ou raser les poils et crins, soit de l'encolure ou de la queue, le plus près qu'il sera possible, le frotter rudement avec un bouchon de paille, comme si on voulait faire saigner toutes les écorchures : quand même le cheval saignerait, il n'y aurait point de mal ; ensuite il faut prendre du savon noir, et en frotter partout comme avec un onguent. Si c'est en été, il le faut exposer au grand soleil, pour qu'il pénètre mieux ; mais il faudra l'attacher bien court, car il pourrait se blesser. Si c'est en hiver, vous le frotterez dans l'écurie, tous les jours une fois, pendant huit ou dix jours de suite, après l'avoir rafraîchi avec du son, et fait quelques saignées, comme nous avons dit pour la gale ordinaire.

Les dartres, soit vives, soit farineuses, sont toujours une espèce de gale que l'on traite de la même façon que les maladies précédentes, mais plus opiniâtre que les autres. Quand les remèdes généraux ont été pratiqués, on se sert d'abord du savon noir avec de l'eau-de-vie, dont on frotte les places dartreuses, et ensuite des autres remèdes contre la gale ; mais il en faut user plus longtemps, et on donne au cheval une once de foie d'antimoine et autant de poudre de réglisse, matin et soir, dans le son ou l'orge qu'il lui faut donner pour nourriture, et il faut continuer au moins six semaines, et l'antimoine, et les remèdes extérieurs. On peut, pendant la cure, réitérer quelques saignées.

De l'enflure des bourses et sous le ventre, et des autres enflures.

Lorsque nous parlons d'enflure sous le ventre, nous n'entendons pas dire que les chevaux soient sujets à cette maladie commune parmi les hommes, et qui est ordinairement la suite d'une débauche et d'une intempérance outrée. Les chevaux, moins libres de leurs actions et de leur régime de vivre, sont aussi moins sujets aux suites fâcheuses, qu'apporte le manque de sobriété, et

l'activité des liqueurs ardentes et spiritueuses qu'on ne leur donne qu'en remède, et qu'ils ne peuvent prendre pas conséquent avec indiscrétion, les garantit de l'abus que les hommes en font. Ce n'est donc point l'hydropisie dont nous traitons, mais l'enflure qui paraît entre cuir et chair à différentes parties du corps, et particulièrement celle qui vient aux bourses. Celle-ci se distingue ordinairement en trois espèces; savoir: la simple inflammation, qui ne laisse pas d'être dangereuse, l'hydrocèle et l'hernie.

La simple inflammation peut venir de saleté dans le fourreau, de coups ou de meurtrissures reçues dans ces parties, ou de morsures d'animaux, venimeux ou non.

L'hydrocèle est un amas d'eau ou sérosités dans la cavité des bourses.

Quant à l'hernie, nous en traiterons en son lieu.

Les autres enflures qui arrivent, ou aux cuisses, ou aux épaules, ou aux jambes, ou aux flancs, proviennent de chutes, de meurtrissures, ou d'écorchures, et alors ce sont des tumeurs inflammatoires, ou une espèce de dépôt, comme dans la fourbure, le farcin et les eaux, etc.

Nous traitons de presque toutes ces espèces d'enflures chacune en leur lieu.

Quant à l'enflure du fourreau, si c'est en été, menez le cheval à l'eau une fois ou deux par jour, et l'y laissez une heure chaque fois, cela suffira. En hiver, lavez-le avec de l'eau qui ne soit pas froide, et le frottez ensuite avec de l'eau-de-vie et du savon noir fondus ensemble, ou bien avec l'onguent de Montpellier, si l'enflure s'étend jusqu'aux bourses.

L'hydrocèle, qui est une hydropisie ou épanchement d'eau particulier dans la bourse, se peut guérir aussi dans sa naissance, par les mêmes remèdes; mais, si elle résistait opiniâtrement à l'usage des remèdes, on ferait une ouverture avec la lancette du côté de la bourse où serait l'épanchement, ou des deux côtés, si l'épanchement régnait également des deux côtés. On peut, avant d'en venir à l'opération, faire usage du liniment qui suit :

Prenez environ quatre onces de jus de poireaux, deux onces de sel commun, un quarteron de pâte de levain,

le plus vieux est le meilleur, deux onces de jus de rue, deux poignées de farine de seigle, et environ un quarteron de vieux-oing que vous aurez fait fondre auparavant. Faites cuire le tout avec du vinaigre à discrétion, et faites-en une bouillie dont vous frotterez délicatement les testicules du cheval, trois ou quatre fois par jour.

Ou bien on se servira de celui-ci, qui est plus simple.

Prenez de la farine de fèves et du vinaigre, faites pareillement une bouillie; ajoutez-y un peu de sel, et vous en servez comme de l'autre. En voici encore un aisé à faire.

Prenez des poireaux, de la mie de pain blanc, à-peu-près autant de l'un que de l'autre, que vous pilerez avec du miel ou du lait. Faites bouillir le tout ensemble, en consistance d'onguent, que vous appliquerez chaud sur les bourses avec de la filasse, et vous mettrez une vessie de bœuf ou de vache par-dessus. Il faut faire tenir cet appareil avec un bandage; et le renouveler deux fois par jour, et continuer jusqu'à ce que l'enflure diminue.

Il ne faut pas omettre, si l'enflure vient d'une meurtrissure ou effort, de tirer du sang du plat des cuisses du cheval, que l'on mêlera avec farine de fèves, farine de graine de lin, térébenthine commune, de chaque quatre onces, populéum, deux onces, huile de millepertuis, quatre onces. Délayez le tout avec suffisante quantité de vinaigre, et en faites un emplâtre, que vous appliquerez sur les reins du cheval, cela contribuera beaucoup à faire désenfler les bourses. Il faut faire ce remède dans le même temps que l'on applique l'autre remède sur les bourses.

Si l'enflure venait des piqûres de l'éperon, il suffirait de faire une forte décoction avec l'herbe appelée *bouillon blanc*, du vin et de la graisse de porc, et d'en frotter la plaie avec une éponge.

De l'empoisonnement, et de la morsure des animaux vénimeux.

Après avoir parlé de toutes les maladies qui proviennent naturellement par l'altération des humeurs du corps du cheval, à l'occasion, ou d'un mauvais air qu'il res-

pire, ou de mauvaise boisson, ou de mauvais alimens, ou d'une fatigue outrée, il est à propos, pour clorre ce traité des maladies internes, de dire quelque chose de deux maladies fâcheuses qui ne doivent point leur origine à ces causes communes à toutes les autres maladies.

Ces deux maladies sont l'empoisonnement des bestiaux, et la morsure faite à ces mêmes animaux par d'autres, ou venimeux, ou enragés; car on peut réduire ces deux espèces d'animaux malfaisans à une seule, si l'on considère la promptitude avec laquelle le mal qui en provient fait son progrès, s'accroît et se communique, et la manière dont on y remédie.

Quand un cheval perd tout d'un coup l'appétit et enfle partout le corps, c'est un grand préjugé pour croire qu'il a avalé parmi le foin ou l'herbe, ou autre nourriture, quelque chose de venimeux. Quoiqu'il soit très-difficile de remédier au poison, tant parce que de sa nature il détruit promptement les organes, que parce que rarement sait-on quel il est, et par conséquent sa nature, et encore moins le remède: cependant comme la plus grande partie des poisons sont caustiques, brûlans, ou corrosifs, ou coagulans, on va indiquer une manœuvre qui doit réussir dans la plupart de ces cas différens, parce que faute d'avoir l'antidote particulier de chaque espèce de poison, si l'on peut empêcher que l'effet du venin ne se développe, on produira le même effet que pourrait faire un contre-poison. C'est ce qu'on a lieu d'attendre du remède suivant, qui est capable d'engluer et d'emparer ce qui se trouve dans l'estomac, d'en empêcher par conséquent l'action.

Prenez jus de bouillon blanc, huile de noix, de chacun deux onces, mêlés ensemble, pour les faire avaler au cheval. Il faut lui faire prendre par-dessus une chopine de vin blanc; et lui donner plusieurs fois par jour des lavemens laxatifs. Si le cheval n'était pas soulagé par ce breuvage, il faudra en ce cas avoir recours au suivant.

Prenez orviétan ou thériaque de Venise, confection d'hyacinthe, huile de noix, de chaque deux onces. Délayez le tout ensemble dans une pinte de vin blanc, que vous ferez prendre au cheval.

ARTICLE III.

Des maladies de l'arrière-main.

Du cheval épointé, éhanché, et de l'effort du jarret.

L'on appelle un cheval éhanché, lorsqu'il a fait un effort à la hanche. Le cheval, dans cet effort, peut se démettre le fémur ; il peut aussi n'y avoir point de dislocation. On distingue la dislocation, en ce que la tête du fémur étant sortie de la cavité cotyloïde de l'os des hanches, elle laisse paraître un creux à la fesse proche du tronçon de la queue : cette marque est une preuve certaine du déplacement de l'os. L'une et l'autre situation sont très-fâcheuses pour le cheval, et très-périlleuses, mais la dislocation l'est le plus, sans contredit. On traite la première comme les entorses ou comme l'effort des reins, avec des charges spiritueuses, balsamiques, et résolutives ; mais la seconde est presque incurable, ou si on guérit, c'est par hasard. Voici la manœuvre des maréchaux pour en faire la réduction. Ils attachent au pied du cheval une forte longe qui environne l'extrémité du pâturon : il faut que cette longe soit fort longue, afin que le cheval puisse faire quelques pas sans entraîner l'autre extrémité, que l'on attache à une branche flexible d'un buisson. Quand tout cet appareil est prêt, on fait partir brusquement le cheval à grands coups de fouet, et étant surpris par cette longe qui le retient au milieu de sa course, et à laquelle il ne s'attend pas, il la tire avec violence, mais en la tirant, il s'alonge fortement la cuisse, et l'os dans le moment, revenant vis-à-vis de sa cavité, peut y rentrer, mais il peut aussi n'y rentrer pas, et c'est double mal. Il faut que la branche du buisson ne soit pas trop forte, afin que de la saccade le cheval puisse la rompre ou l'emporter. C'est pourquoi quelques maréchaux préfèrent une roue chargée de moellons, pierres ou autres choses pesantes, à la branche du buisson, qui peut faire trop de résistance, et ne cède pas comme cette roue, qui est fort bien imaginée. Mais malgré toutes ces attentions et manœuvres, on guérit

peu de dislocations par ce moyen. Les mouvemens et les forces ne sont pas assez mesurés, et pour faire une réduction, le trop est aussi dangereux que le trop peu de forces : c'est pourquoi on y réussit rarement. Après cette opération, quand elle réussit, on fortifie la partie avec des linimens spiritueux, comme essence de térébenthine et eau-de-vie, et charges, dont il est parlé aux efforts des autres parties.

Au jarret, les os ne se démettent point ; mais le gros tendon, qui va s'insérer à la tête du jarret, souffre quelquefois une si violente extension, que la jambe paraît pendante, surtout quand il range la croupe. On reconnaît encore cette maladie à la douleur et à l'enflure de la partie. Cette maladie peut arriver par les violens efforts que fait un cheval dans le travail du maréchal, ou dans des terres grasses et fortes, ou par des causes semblables. La cure est la même que des précédens efforts, excepté que l'on pratique la saignée au plat de la cuisse, et ensuite celle au cou, crainte de fourbure, et après quoi on emploie le séton et le feu pour dernière ressource.

Tous ces efforts proviennent d'avoir trop étendu la cuisse ou le jarret, ou de chutes, et particulièrement lorsque les chevaux sont trop chargés, et qu'ils sont tellement engagés, qu'ils ne peuvent faire que des efforts inutiles pour se relever.

Toutes ces meurtrissures ou extensions, ou contusions violentes, soit au grasset, soit à la corne de l'os des îles ou des hanches, ou sur l'emboîture du fémur, dans la cavité cotyloïde, demandent le repos, la saignée, les linimens spiritueux, et les charges fortifiantes par-dessus, telles que la suivante.

Prenez semence de lin pilé, poix résine, poix noire, térébenthine, huile d'olive, miel, de chacun huit onces ; lie de vin, une pinte. Il faut faire cuire le tout ensemble, l'espace d'une bonne demi-heure ; ensuite vous le retirerez du feu et le remuerez jusqu'à ce que cela soit en état d'être appliqué sur la partie affligée. Vous y en mettrez deux fois par jour ; et à chaque fois vous y mettrez du papier brouillard par-dessus, ou de la vessie, ou du parchemin mouillé, pour que le remède se main-

tienne. La même emmiellure est bonne pour les jambes travaillées. En continuant ce remède dix ou douze fois, on a lieu d'espérer du soulagement; mais il ne faut pas que le cheval se couche, non plus qu'en faisant le remède suivant :

Prenez poix résine, poix grasse, poix noire, térébenthine, miel, vieux-oing, huile de laurier, de chaque quatre onces; lie de vin, huit onces. Le tout étant bien cuit ensemble, vous y ajouterez, en le retirant du feu, esprit de térébenthine, huile d'aspic, huile de pétrole, de chaque deux onces; bran-de-vin, huit onces : le tout lié ensemble en consistance d'onguent.

De l'enflure de la cuisse.

Il y a trois causes ordinaires de toutes les enflures qui surviennent, tant à la cuisse qu'aux jambes : le coup, la foulure et la fluxion. Nous avons dit, en parlant des atteintes et de la nerf-férure, que les enflures provenant de coups ou de meurtrissures, demandaient des résolutifs spiritueux : les foulures, des remèdes astringens d'abord, et ensuite adoucissans; et les fluxions demandent des remèdes, tant internes qu'externes, qui puissent dissiper les humeurs et détourner leur cours. C'est pourquoi, si cette humeur vient d'une fluxion gagnée dans l'écurie, comme les jeunes chevaux y sont sujets, ce qui est un reste de gourme qu'ils n'ont pas bien jeté, il faut en venir à la saignée, donner au cheval les breuvages cordiaux prescrits dans la gourme, et mettre des emmiellures convenables sur la partie enflée, comme l'onguent de Montpellier, fondu avec la poix noire, ou bien une charge faite avec demi-livre de poix noire, autant de poix grasse, autant de térébenthine commune, environ un litron de farine, et demi-livre de sain-doux; et en cas que la partie enflée fût roide, ce qui est un très-mauvais signe, vous y ajouteriez un quarteron d'huile de lauriers.

Du fondement qui tombe, ou qui sort.

Cette maladie est un prolongement et un relâche-

ment des muscles releveurs de l'anus ou fondement, et d'une partie de l'intestin, ce qui arrive par faiblesse des parties, mais beaucoup plus souvent par irritation, comme à la suite d'un ténesme, d'hémorroïdes ou de l'amputation de la queue. Lorsque l'enflure paraît un peu considérable, elle est très-dangereuse, parce que la gangrène est à craindre dans cette partie, si elle vient à se refroidir, ce qui est le signe de cet accident. Il y a des auteurs qui recommandent de piquer le siége avec une aiguille; mais une piqûre, qui ne peut dégorger beaucoup de sang, est capable d'irriter encore bien plus. Il faut saigner le cheval et frotter l'anus avec huile ou onguent rosat. Et encore mieux, étuver souvent cette partie avec une forte décoction de mauve, de guimauve, d'oignons de lis et de bouillon blanc, si le mal provient d'irritation, et réitérer souvent dans le jour la fomentation, avec une éponge trempée dans cette décoction, dont on donnera même deux ou trois lavemens par jour, en ajoutant à chaque un quarteron de beurre. Si, au contraire, ce prolongement venait d'un relâchement des parties, on ferait, pour la fomentation, une décoction astringente, avec une poignée de sumac, autant de roses de provins, autant d'écorces de grenade sèches, et deux onces d'alun, que l'on fera bouillir dans dix pintes d'eau, et réduire à cinq, pour en bassiner souvent le fondement avec l'éponge.

De la chute du membre et de la matrice, de la rétention, et de l'incontinence d'urine.

L'on appelle, fort improprement, chute de membre et de la matrice, lorsque ces parties paraissent relâchées et sortir à l'extérieur plus qu'elles ne doivent. Quand le cheval a uriné, la verge doit rentrer dans le fourreau. Quand il ne le fait pas, c'est, ou par relâchement, ou par irritation. Quand cela arrive par relâchement, c'est précisément ce qu'on appelle *chute de membre*. Quand cela vient par irritation, c'est un priapisme : on dit de ces chevaux, qu'ils sont barrés. Cette violente érection cause une si grande inflammation, que tout le reste du

corps devient enflé, et que les testicules rentrent entièrement.

Les cavales ne sont pas exemptes d'une maladie fort approchante que l'on appelle *chute de matrice*, qui n'est cependant pas la chute de cette partie, mais le relâchement du canal qui conduit à cette partie, que l'on nomme *le vagina*. Cette infirmité, qui est ordinairement la suite d'un accouchement laborieux, quand elle est considérable, cause des suppressions d'urine, et la gangrène est toujours à craindre dans ces accidens. Cette maladie s'appelle aussi *hernie* ou *descente de matrice*.

Tant pour les chevaux que pour les cavales, il faut user de lavemens avec le lait et le miel commun, et adoucir la partie avec onguent rosat, ou huile rosat, ou huile d'hypéricon, et mettre le cheval au son et à l'eau blanche, et lui ôter le foin et l'avoine. Si l'inflammation était considérable, et qu'on eût lieu de craindre la mortification, il faudrait bassiner avec eau vulnéraire ou eau-de-vie, dans un verre d'eau tiède.

Si c'était un cheval barré, vous le meneriez à l'eau courante, le matin et le soir, et l'y laisseriez, suivant la fraîcheur de l'eau, plus ou moins long-temps. S'il arrive suppression d'urine aux cavales, à l'occasion d'un travail laborieux, lorsqu'elles mettent bas un poulain, cet accident peut également leur arriver aussi bien qu'aux chevaux, par d'autres occasions. Lorsqu'on force un cheval de trotter ou de galopper, lorsqu'il a besoin de pisser, et que faute de s'apercevoir de son besoin, on ne lui donne pas le temps de satisfaire à cette nécessité naturelle, la vessie se remplit et se tend outre mesure, ce qui peut causer une inflammation considérable et très-dangereuse, et obligerait à faire des saignées, à donner des lavemens rafraîchissans, et à mettre le cheval à l'eau blanche, et sur de la litière fraîche. Cet accident, qui est très-dangereux, arrive plus communément à des chevaux travaillés d'une incommodité toute opposée, c'est l'incontinence d'urine, parce qu'ayant, plus souvent que d'autres, besoin de s'arrêter pour pisser, et le cavalier n'y faisant pas attention, ils souffrent davantage; c'est pourquoi, pour

prévenir ces accidens, souvent funestes, il faut tâcher de les rendre capables de garder leur urine un peu plus longtemps, et pour cela on leur fait prendre, pendant un mois ou cinq semaines, la poudre suivante.

Prenez deux onces de têtes ou fleurs de bardane, ou glouteron, c'est le *lappa major;* faites-les mettre en poudre très-fine, que l'on passera au tamis de soie, et mêlez-la avec autant de poudre de réglisse; faites infuser le tout dans une pinte de vin sur les cendres chaudes le soir, et le faites prendre le lendemain à jeun au cheval. On peut encore donner ces quatre onces de poudre en deux prises, à sec, dans le son ou dans l'avoine, le matin et le soir.

Il est important que cette poudre soit passée au tamis de soie, parce que sans cela elle ferait tousser le cheval très-violemment.

Si le cheval pissait le sang, vous emploieriez la préparation suivante.

Faites bouillir trois grosses poignées de son dans huit pintes d'eau, que vous réduirez à cinq. Passez cette décoction, et y faites bouillir une cinquantaine de figues, et réduire votre décoction à quatre pintes. Pilez d'autre part, dans un mortier de marbre, une once de semence de melon mondée, et une once de graine de citrouille, et versez, à mesure que vous pilerez, votre décoction goutte à goutte. Vous verserez par inclination l'eau blanche qui surnagera dans le mortier, et pilerez de nouveau ce qui restera dans le mortier, en versant de même, jusqu'à la fin, votre décoction goutte à goutte, et y ajoutez sur chaque pinte une once et demie de sirop de nénuphar. Faites-en prendre une pinte le matin, et autant le soir. En été, il n'en faut faire qu'une prise à la fois, parce que cette liqueur s'aigrirait du matin au soir. Il faut continuer ce remède quelques temps, même après la guérison; et pendant le cours de la cure, il faut que le cheval ne soit nourri que de son chaud ou d'orge écrasée au moulin, et de paille de froment, sans foin ni avoine.

En parlant de l'enflure dessous le ventre, et de celle des bourses dans les maladies du corps, nous avons dit que celle-ci provenait quelquefois d'un effort, c'est ce qu'on appelle précisément *hernie* ou *descente*. C'est lorsqu'un des intestins, trop comprimé dans le ventre, par l'effort des muscles, cherchant à s'échapper, force la partie la plus faible du péritoine, à l'endroit où passe le cordon des vaisseaux spermatiques, et descendant le long de ce cordon, vient joindre, par son poids, le testicule qui est dans la bourse du même côté, et fait avec lui une tumeur si considérable, qu'elle met le cheval en danger de perdre la vie, s'il n'est promptement secouru.

Il faut, aussitôt que l'on s'en aperçoit, tâcher de faire rentrer la tumeur. Si l'on en peut venir à bout, il faut jeter le cheval par terre sur un terrain mou; ce qui se fait en lui mettant les entraves, puis le renverser, et lui écarter les jambes de derrière, pour tâcher de faire la réduction du boyau; et quand elle est faite, appliquer dessus les bourses, pour les resserrer, et raffermir aussi le péritoine, l'emmiellure rouge, qui se compose ainsi : prenez suif de mouton, une livre et demie; graisse de chapon ou de cheval, ou sain-doux, une livre; huile tirée des os de bœuf ou de mouton, ou, au défaut, huile de lin ou d'olive, demi-livre; gros vin rouge le plus foncé, deux pintes; poix noire et poix de Bourgogne, de chaque une livre; huile de laurier, quatre onces; térébenthine commune, une livre; cinabre en poudre, quatre onces; miel commun, une livre et demie; sang-dragon, trois onces; onguent de Montpellier, demi-livre; eau-de-vie, demi-septier; bol fin ou du levant en poudre, trois livres.

Ayez un chaudron ou une bassine, et mettez dedans le suif, la graisse de chapon, l'huile des os et le vin; faites cuire, à petit feu, tous ces ingrédiens; jusqu'à ce que le vin soit consumé, remuant de temps en temps, puis mettez les poix, faites-les fondre, et ajoutez l'huile de laurier et l'onguent de Montpellier. Retirez du feu, et y mettez alors la térébenthine, et la remuez bien; ensuite mélangez bien le sang-dragon, après cela le miel,

et enfin le bol, en poudre fine; depuis que la matière est hors de dessus le feu, il ne faut cesser de la remuer, jusqu'à ce qu'elle soit totalement refroidie. Quand elle est froide, ou presque froide, vous y jetez un demi-septier de la plus parfaite eau-de-vie; et pour y donner du corps, vous y ajoutez suffisante quantité de fine fleur de farine de froment. Cette composition est un peu longue à faire, mais en récompense elle se garde un an, et son usage est si excellent, que, si ce n'était la cherté des ingrédiens, nous l'emploierions partout où nous prescrivons l'emmiellure commune.

Comme l'onguent de Montpellier entre dans cette composition, et que nous en recommandons souvent l'usage dans plusieurs maladies décrites dans ce livre, nous en donnerons ici la description : il est aisé à faire, puisque ce n'est que le mélange de parties égales de populéum, onguent d'althéa, onguent rosat et miel, mélangés à froid dans un vaisseau. Cet onguent est si efficace, qu'il peut suppléer, en cas de besoin, à presque toute charge ou emmiellure. On peut, après avoir appliqué cette charge, ou au défaut de cette emmiellure, appliquer sur les bourses la préparation suivante, qui forme un petit matelat fort astringent.

Prenez racines de grande consoude, écorce de grenade et de chêne, noix de cyprès et de galle vertes, grains de sumac et d'épine-vinette, de chacun quatre onces; semence d'anis et de fenouil, de chacun deux onces; fleurs de grenade, camomille et mélilot, de chaque deux poignées, alun cru en poudre, une demi-livre : mettez tout le reste en poudre grossière, et en remplissez un sachet qui puisse envelopper les testicules, et au-delà; faites piquer ce sachet comme on pique un matelas, et le faites bouillir dans du vin de prunelles ou dans du gros vin de teintes, avec un litron de grosses fèves. Appliquez ce petit matelas tout chaud sur les testicules, et le retenez adroitement par des bandages convenables : si ces remèdes ne suffisaient pas, ou que l'on n'eût ni le temps ni la commodité de les faire, le plus court et le plus sûr serait de châtrer le cheval.

Soleysel parle d'une espèce de suspensoir fait exprès,

par un écuyer de sa connaissance, par le moyen duquel des chevaux, qui n'auraient pas pu faire un seul pas, étaient en état de faire des sauts de force. Ce suspensoir tenait lieu, à ces chevaux, des bandages dont usent les hommes ; mais il faut beaucoup d'adresse pour les construire, et cette heureuse invention est perdue : peut-être, avec un peu de soin et d'attention, pourrait-on la retrouver.

Du vessigon.

Le vessigon est une tumeur de la grosseur de la moitié d'une pomme, plus ou moins, suivant le temps de la formation, située entre le gros nerf ou tenon, et la pointe du jarret, à la partie supérieure et postérieure du canon. Comme il y a un intervalle entre l'os de la cuisse et le gros nerf, en pressant cette tumeur du côté où elle paraît le plus, elle passe par-dessous cette arcade, et se manifeste aisément de l'autre. Ces tumeurs viennent ordinairement de fatigue, et quelquefois le repos seul les dissipe : elles sont sans douleur. Il est vrai qu'elles ne sont pas aisées à guérir; mais ordinairement elles n'incommodent pas beaucoup le cheval dans les commencemens ; car, même quand elles sont récentes, on ne s'en aperçoit point lorsque le cheval plie le jarret. Mais lorsque les jarrets sont tendus, et qu'il est campé, la comparaison fait remarquer la différence.

On prétend que les écuries qui sont trop en talus, sont capables de procurer ce mal.

Il vient aussi à la suite d'un effort de jarret, et pour avoir été monté trop jeune. C'est pourquoi la plupart des chevaux normands, qui communément sont montés dès trois ans, y sont fort sujets.

Pour ôter ce mal, il faut résoudre et resserrer; ainsi, prenez trois onces de galbanum et autant de mastic, avec une livre de bol du levant, et en faites une charge avec une pinte de fort vinaigre; ou bien servez-vous du pain chaud et de l'eau-de-vie comme aux molettes. Si ces remèdes ne réussissent point, ayez recours au feu, pour arrêter du moins les progrès de ce mal. Ou bien, faites l'opération qui se pratique en donnant dessous une pointe

de feu qui perce la tumeur dans la partie latérale et inférieure, à l'endroit le plus gros, pour donner l'écoulement aux eaux rousses qui y sont contenues; vous mettrez dedans une tente chargée de suppuratif, et par dessus une emplâtre d'onguent de céruse qui enveloppe tout le jarret, pour resserrer la tumeur et en faire sortir les eaux qui y sont contenues; bassinez ensuite de quatre en quatre heures avec de la lie de vin aromatique, et sondez de jour à autre avec la spatule graissée de basilicum, de crainte que le trou ne se rebouche trop tôt. Il faut avoir soin de saigner le cheval et de le purger, crainte de fourbure.

De la courbe.

C'est une tumeur longue et dure, qui occupe le gros nerf ou tendon du jarret à la partie interne, et cause quelquefois enflure et douleur jusqu'au bas du pied. Cette tumeur est un amas d'humeurs gluantes et visqueuses échappées par la rupture de quelque filament nerveux du jarret, qui aura été forcé par trop de travail, ou dans une grande jeunesse. Elle augmente depuis la grosseur d'une aveline ou d'une noix, jusqu'à un volume excessif, et naît plus bas que le vessigon, dont elle diffère en ce que ses progrès se font en descendant vers la partie inférieure du jarret. Quand elle est récente, on applique dessus un rétoir, c'est ce que les apothicaires appellent un *vésicatoire* pour les hommes; mais si elle est ancienne, le feu même y fait peu de chose; il est pourtant seul capable de l'arrêter. Il est vrai qu'il ne la dissipe pas toujours; mais du moins il empêche le progrès.

Avant que de mettre le feu aux courbes et aux vessigons, on se sert donc du rétoir suivant, qui réussit souvent; prenez une once de racine d'ellébore noir, une once d'euphorbe, une once de cantharides; pulvérisez ces drogues séparément, pour les mêler ensuite toutes les trois ensemble; incorporez-le tout avec de la térébenthine de Venise et deux fois autant d'huile de laurier, jusqu'à ce que le mélange soit en consistance d'onguent; lorsque l'on veut s'en servir, il faut raser le poil le plus près que l'on peut, et avec une spatule l'é-

tendre sur la partie ; cinq ou six heures après on commencera à voir couler des eaux rousses à travers la peau, le lendemain, il faut, avec la même spatule, ôter délicatement l'onguent de la veille, en remettre de nouveau, et continuer de même pendant sept à huit jours ; il ne faut pas que le cheval se couche pendant qu'on lui appliquera le remède, ni encore de sept à huit jours après ; il ne faut pas non plus s'étonner si le jarret et la jambe s'enflent, car au bout de trois semaines, en promenant doucement le cheval tous les jours, la jambe et le jarret désenflent sans y rien faire ; et le poil reviendra par la suite comme auparavant.

Quand cette tumeur provient de cause externe (comme d'un effort violent, soit pour avoir arraché avec peine le pied d'un trou ou d'une terre grasse dans laquelle il se sera trouvé retenu, soit en appuyant fortement contre terre pour reculer à quelque voiture que ce puisse être, ou pour soulever un fardeau trop pesant), et que l'on s'en aperçoit sur-le-champ, avant que de se servir du feu et du rétoir, on applique en dehors et en dedans du jarret deux éponges plates imbibées dans le mélange d'une pinte d'urine d'une personne saine, d'une pinte de fort vinaigre, de vin rouge, et de deux onces de sel ammoniac fait à froid. On retient cet appareil autour, sans serrer trop, parce qu'une bande trop serrée fait souvent beaucoup plus de mal que le remède qu'elle contient ne peut faire de bien, et l'on impute au remède le mauvais effet du bandage. Ce remède ne réussit ordinairement que dans les premiers jours après la naissance du mal ; quand il est vieux, au lieu de ce mélange de vinaigre, on se sert d'esprit de vin camphré, à la dose d'une once par pinte. Soit que l'on se serve de l'une ou de l'autre de ces compositions, il faut avoir soin de réimbiber plusieurs fois dans le jour les éponges, ce qui se peut faire très-aisément sans lever l'appareil hors de sa place, et continuer une quinzaine de jours, qui est le temps qu'une pareille enflure peut mettre à diminuer. Il ne faut pas oublier, dans le commencement de cette maladie, de pratiquer la saignée au cou, que l'on réitérera, si le mal est grand, avant que de

faire celle du plat de la cuisse ; mais la saignée deviendrait inutile, si l'on attendait que le mal fût invétéré. Lorsque l'enflure est diminuée, et l'inflammation passée, et que l'on voit que le cheval boite encore, et n'est pas entièrement guéri, il reste une opération à faire, que des gens expérimentés dans les maladies des chevaux conseillent, avant que de donner le feu, c'est de barrer la veine de la cuisse *en dedans* (voyez, au chapitre des opérations, la manière de pratiquer celle-ci), et si elle ne suffit pas ; on a recours au feu, que l'on donne en fougère des deux côtés du jarret.

De la varisse.

La varisse est une tumeur molle, longue, située ordinairement à la partie latérale interne de la jambe postérieure, vers le pli du jarret, provenant de la dilatation d'une branche de la veine crurale, qui passe en ce lieu. Cette tumeur, dans son origine, n'excède pas la grosseur d'une noisette ou d'une avcline, et acquiert par laps de temps celle d'une grosse balle de paume. Cette tumeur est roulante et semble n'avoir aucune adhérence entre cuir et chair, et est caractérisée par sa mollesse et son insensibilité. Cette tumeur n'est point de conséquence dans les commencemens, mais elle dépare un cheval, et peut effrayer un acheteur qui ne sait ce que c'est, quoique le cheval n'en boite pas et ne laisse pas de travailler aussi bien qu'à son ordinaire. Cette maladie est, aussi bien que la précédente, le fruit d'un travail outré ou prématuré, ou de quelque violent effort qui, empêchant subitement le sang qui remonte d'achever son cours, crève les valvules et dilate considérablement la veine. De moindres efforts, souvent réitérés, produisent le même effet.

Quelques-uns conseillent de barrer la veine au-dessus et au-dessous, et de frotter l'enflure qui survient avec de l'huile de laurier ; mais à cause de cette même enflure, on devrait préférer deux ou trois raies de feu, qui n'entameraient point la veine, et pourraient la resserrer, ou du moins, comme aux maux précédens, l'empêcher de grossir.

Ni l'un ni l'autre de ces remèdes ne guérissent parfaitement cette maladie.

De l'éparvin.

On distingue trois sortes d'éparvin : l'éparvin sec, l'éparvin de bœuf, et l'éparvin calleux.

L'on appelle éparvin sec, une maladie du jarret où il ne paraît ni tumeur ni ulcère, mais dont on s'aperçoit aisément, parce que le cheval harpe au sortir de l'écurie, relève sa jambe plus haut que les autres, et la rabat plus vîte contre terre. Ce mouvement est si marqué et si sensible, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, parce qu'il a quelque chose qui tient du convulsif. Lorsqu'un cheval a deux éparvins secs, c'est-à-dire, qu'il trousse également les deux jambes, cela ne laisse pas de lui donner de l'agrément pour le manége, mais s'il n'en a qu'à un jarret, il paraît marcher comme s'il était boiteux. Les chevaux de chasse ou de campagne qui ont des éparvins, ne sont ni si vîtes, ni si commodes que les autres, et quoique ce mal ne soit pas douloureux dans les commencemens; il fait enfin boiter un cheval, et les chevaux de cette espèce ne sont pas bons pour en tirer race.

L'autre espèce, que l'on nomme éparvin de bœuf, parce que ces animaux sont fort sujets à cette maladie, se remarque par une tumeur qui vient sur les petits osselets du jarret, à la partie interne sur la veine (qui est la saphène), comme une espèce de suros, insensible d'abord, mais qui croît avec le temps considérablement, et est toujours assez molle; le cheval n'en boite pas toujours.

Mais quoique l'on voie quelques chevaux avoir de ces sortes d'éparvins, et n'en pas boiter, il ne faut pas s'y fier, car il y en a une troisième espèce, qui, vraisemblablement, n'est que cette seconde espèce dégénérée ou plutôt augmentée, et qui n'en diffère qu'en ce que la tumeur est dure, calleuse, et que le cheval en boite tout bas. Cette espèce est la pire de toutes, et est très-difficile à guérir.

N.

On distingue l'éparvin de la courbe ; en ce qu'il ne vient jamais si haut que celle-ci, et on distingue l'éparvin sec des deux autres, en ce que les chevaux incommodés du premier plient extraordinairement les jambes et avec vitesse, et les autres les plient ou plutôt les étendent aussi avec vitesse, mais les plient très-peu.

Les chevaux fins, comme les barbes, arabes, italiens, portugais, espagnols, montagnards, ou nourris dans des terrains chauds et arides, sont plus sujets à l'éparvin sec. Les chevaux de Hollande, de Normandie et autres, nourris dans des pâturages gras et humides, sont plus sujets aux deux autres espèces.

Comme l'éparvin sec n'est autre chose qu'une grande roideur dans le jarret, on emploie tout ce qu'il y a de plus émollient pour assouplir cette partie, et en rendre les ressorts plus lians.

Vous n'avez qu'à prendre un demi-verre de quelque huile émolliente, comme huile de lis ou autre, avec un verre de vin, battre le tout ensemble, et oindre le jarret.

Il y a des gens qui, pour ce mal, barrent la veine et coupent le nerf qui est à côté de la veine, ce que quelques-uns assurent avoir vu réussir sur-le-champ. Cette observation donnerait lieu de penser que ce mal ne serait qu'un desséchement ou obstruction du nerf, qui se raccourcit ; et tient la partie comme bridée ; vous observerez aussi, qu'en parlant ici du nerf, nous entendons proprement le nerf et non le tendon. C'est pourquoi nous avons employé le mot de tendon, de crainte d'équivoque, par-tout où il convenait, quoique ce mot soit peu connu dans la cavalerie, et qu'on y substitue ordinairement celui de nerf, qui est impropre.

Les marchands de chevaux se servent, pour toutes les grosseurs du jarret, d'un mélange de blancs d'œufs, de vinaigre et de terre glaise ; mais le bol qui coûte un peu plus, est aussi plus efficace, et par conséquent préférable. Mais tous ces remèdes ne font que pallier le mal pour quelques jours ; il faut donc avoir recours au feu, qui est le seul remède efficace pour ce mal, lorsqu'il parait une tumeur, c'est-à-dire, pour les deux au-

tres espèces d'éparvins. On le donne de deux manières différentes. On se sert du cautère actuel et du cautère potentiel. On appelle cautère actuel, celui que l'on donne avec des instrumens de fer, de cuivre, d'argent ou d'or rougis au feu, et pour brûler la peau et fondre des tumeurs qui se trouvent dessous, ou resserrer des parties relâchées, par la bride que forme la cicatrice.

Le cautère potentiel est ce que les maréchaux appellent feu mort ou feu mourant, et est plus fort et plus pénétrant que le rétoir, qui a le degré d'activité du vésicatoire dans la médecine pour les hommes, qui n'enlève que la surpeau ou l'épiderme, avec leur poil (qui revient ensuite), au lieu que le feu mort est précisément ce que l'on nomme cautère, caustique, escarotique, etc. Ce remède, beaucoup plus puissant, brûle insensiblement ou fait tomber en pourriture la portion de peau et de chair qu'il pénètre au travers de la peau; cette portion de chair brûlée ou pourrie s'appelle (lorsqu'elle vient à se séparer de la chair vive et à tomber) *escarre*. On se sert de ce genre de remède pour les éparvins. Il y en a une infinité d'espèces. On se contentera d'en rapporter deux, dont le succès est connu par l'expérience. Faites rougir au feu cinq ou six morceaux de tuile arrondis, de la grandeur d'un écu. Renversez le cheval par terre, et après avoir frappé ou frotté l'éparvin avec un bâton ou le manche du brochoir, vous prendrez avec des tenailles ces morceaux de tuile rouges, et les envelopperez l'un après l'autre d'un linge imbibé de vinaigre, ensuite vous les appliquerez sur l'éparvin, et les y laisserez quelque temps. Il faut réitérer cette opération jusqu'à ce que l'on s'aperçoive que le poil tombe, pour peu qu'on le tire; cela fait, il faut laisser quelque temps le cheval en repos, il tombera de cet endroit une escarre, qu'il faudra frotter avec un mélange composé de sain-doux et de miel, pour faire revenir le poil.

Quoique le précédent remède ait fort souvent réussi, celui-ci est aussi bon, même plus efficace et moins embarrassant. C'est un onguent caustique, qui est bon pour toutes sortes de grosseurs et duretés d'où l'on veu-

faire tomber une escarre, pour les fondre par suppuration. Prenez euphorbe, sublimé corrosif, ellébore noir, cantharides et mercure vif, de chacun une once; fleur de soufre, deux onces; huile de laurier, six onces. Mettez le tout en poudre fine; éteignez le mercure dans la fleur de soufre, à force de broyer, jusqu'à ce que le mercure n'y paraisse plus; ensuite vous mêlerez le tout avec huile de laurier, pour en faire un onguent, duquel vous vous servirez sur l'éparvin, suros, ou autre dureté que vous voudrez dissiper. Après en avoir rasé le poil, il faut en appliquer une fois par jour pendant trois jours, ce qui ne manquera pas de faire tomber une escarre, pour laquelle vous vous servirez de la même pommade susdite de miel et de saindoux, pour y faire revenir le poil. Si ces remèdes ne réussissent pas, ou que l'on se détermine d'abord à donner le feu avec des fers chauds, ce que l'on est quelquefois obligé de faire, après avoir employé inutilement les autres remèdes, il faut avoir soin de laisser reposer un cheval au moins une quinzaine de jours, ou plutôt jusqu'à ce qu'il ne boite presque plus, car si on lui donnait le feu dans ce temps, il ne guérirait jamais, et oindre tous les jours la tumeur avec la pommade susdite.

Du jardon ou de la jarde.

C'est une tumeur calleuse et dure, qui fait une grande douleur à la jointure où elle vient : elle est quelquefois si grande, qu'elle embrasse la partie interne et externe du jarret, et monte quelquefois au-dessus des osselets. Cette maladie vient encore plus bas que la courbe, et commence par le dehors du jarret.

Elle est communément héréditaire; elle peut être cependant le fruit d'un effort, comme d'un arrêt trop subit au bout d'une course précipitée.

Il n'y a guère d'autre remède à ce mal, que le feu; cependant pour le donner avec succès et de façon qu'il paraisse moins, on peut amollir la partie avec des emplâtres résolutifs, tels que le *Diachilon cum gummi*, et le *diabotanon* mêlés ensemble, et un tiers

d'onguent d'althéa. Au bout de sept à huit jours, vous trouverez la dureté amollie, et peut-être même dissipée ; mais comme il est impossible que ce soulagement soit de durée, que le mal soit dissipé ou non, on met le feu dessus en forme de plume, et on barre la veine avec le feu légèrement, dans deux ou trois endroits.

Du capelet et de l'éperon.

On appelle *capelet* de petites tumeurs qui viennent au bas de la partie postérieure du canon. Mais ce nom est plus particulièrement consacré à une tumeur, qui vient sur la pointe du jarret, qui ne fait pas grande douleur dans l'abord, et provient, ou de coups, ou de ce que le cheval s'est frotté contre quelque chose de dur, comme il arrive aux chevaux de carrosse qui se donnent des coups ou se frottent aux panoniers, aux piliers, ou aux barres de l'écurie. On guérit ce mal assez aisément dans les commencemens, et il ne le faut pas négliger alors, parce que l'on n'en vient pas aisément à bout quand il est vieux, et que le cheval n'est pas capable d'un grand travail.

L'éperon est une tumeur provenante de cause assez semblable, mais dans un lieu différent. Son siége est sur les muscles, membranes et tendons du jarret, qui vont aboutir à ce qu'on appelle la pointe ou la tête du jarret. Ce mal, dans les commencemens, est peu de chose, et se peut guérir avec l'eau fraîche seule, ou l'eau-de-vie camphrée ; mais dans le *capelet*, la contusion étant faite sur des parties membraneuses, appliquées et tendues fortement sur les os, la douleur en est beaucoup plus vive, et les conséquences plus fâcheuses.

Pour emporter ce mal, il faut frotter plusieurs jours de suite la tumeur avec de l'eau-de-vie camphrée, ensuite y appliquer la charge du vessigon, ou bien un mélange de parties égales d'esprit de térébenthine et de vinaigre de vin, ou au défaut, de savon ordinaire fondu dans de l'eau-de-vie, ou encore d'un mélange de deux livres de vinaigre de vin, autant d'urine d'un jeune homme sain, et d'un quarteron de sel ammoniac, dans

lequel on imbibe une éponge que l'on applique sur le mal, et que l'on y retient avec une vessie mouillée et des bandes plates. Si cela ne suffit pas, vous userez de l'emplâtre de Soleysel, qui est excellent pour ce mal. On le compose ainsi :

Prenez galbanum, une once; gomme ammoniaque, trois onces, opopanax, une once et demie; faites infuser le tout pendant deux jours entiers dans une chopine de vinaigre chaud, puis faites cuire jusqu'à ce que le vinaigre soit à moitié consumé, et le passez chaud à travers un linge, puis remettez ce mélange sur le feu pour le faire épaissir, et quand il commencera à s'épaissir, ajoutez-y poix noire et poix résine, de chaque quatre onces; térébenthine, deux onces; mêlez le tout, et en faites un emplâtre que vous lui appliquerez sur le mal, et vous le renouvellerez tous les neuf jours, jusqu'à ce que la tumeur disparaisse. Si ce remède ne suffisait pas, passez un séton au travers de la tumeur, pour en faire sortir les eaux rousses qui pourrait gâter le tendon, ou bien mettez-y le feu en étoile, ayant soin de faire descendre la raie du milieu assez bas sur le tendon derrière le canon, en cas que la tumeur occupe cette partie.

Il arrive, par les mêmes causes, un mal assez semblable, mais qui cependant en diffère, non par la nature et la forme, mais en ce qu'il est logé un peu plus haut, c'est-à-dire sur le tendon même qui, partant de la fesse, va s'insérer *à la pointe ou tête* du jarret : on le nomme éperon, comme on vient de le dire ci-dessus. Il se guérit dans son principe, ainsi que dans son accroissement, par les mêmes remèdes. Dans les commencemens, il cède même à un remède très-facile, c'est d'employer par jour huit ou dix seaux d'eau fraîche pour laver avec une éponge cette tumeur, à plusieurs reprises, du matin au soir, et continuer plusieurs jours.

Des solandres et des râpes.

La solandre est précisément au pli du jarret, ce qu'est la malandre à celui du genou; l'un et l'autre sont des

crevasses, d'où suinte des eaux ; ordinairement elles sont longitudinales de haut en bas ; quand elles sont transversales, on les appelle *râpes.*

La solandre est plus rebelle que la malandre ; c'est pourquoi on saigne et on purge de deux mois en deux mois les chevaux attaqués de solandres.

On fait une charge avec les herbes aromatiques bouillies dans cinq à six pintes de lie de vin, avec chopine d'eau-de-vie et demi-livre de sain-doux ou vieux-oing. Quand l'inflammation est passée, on se sert de la moutarde ordinaire, pour achever de dessécher ; et si ce remède ne suffit pas, vous emploierez le suivant, qui est composé de parties égales d'huile de chenevis, de miel, de vieux-oing, de vert-de-gris, de poix noire, de fleur de soufre, de mercure, de couperose blanche, d'orpin et d'alun. On réduit en poudre le mercure avec la fleur de soufre à force de le remuer et de broyer ; on met les autres drogues en poudre séparément, et on incorpore le tout avec l'huile de chenevis, le miel et le vieux-oing, pour le faire cuire dans un vase de terre, pendant un petit quart-d'heure, à un feu modéré. Il faut éviter avec soin la vapeur qui s'élève de cet onguent pendant sa cuisson, parce qu'elle est capable d'empoisonner. Ce remède est fort bon pour les mules traversières, et pour les malandres.

Au défaut de cet onguent, qu'on ne peut avoir partout, vous avez encore le populéum, le savon noir et le beurre mêlés ensemble à parties égales, et qui est excellent pour les mêmes maux.

Des queues de rat ou arrêtes.

On appelle *arrête* ou *queue de rat* une espèce de croûte dure et écailleuse qui vient tout du long du tendon, qui va aboutir au pâturon, et qui fait tomber le poil, et forme une espèce de raie qui sépare le poil des deux côtés, d'où il sort, en hiver, dans les temps et les pays humides, des eaux rousses et puantes, et qui en été, dans les temps secs, et dans un terrain aride et poudreux, est recouverte d'une espèce de croûte. Ce défaut fait rarement boiter un cheval, à moins qu'il ne tra-

vaille dans un temps excessivement froid, dans la neige ou dans la glace. Il rend seulement les jambes un peu roides. Les chevaux fins y sont peu sujets, ayant peu de poil aux jambes.

L'on se sert pour ce mal de dessicatifs. En voici qui sont éprouvés; mais on en peut faire une infinité d'autres sortes. Prenez noix de galle, alun et couperose, de chaque un demi-quarteron; faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, et en lavez la partie.

Ou bien prenez vert-de-gris, deux onces, couperose autant, incorporés dans un quarteron de miel, et en frottez les arrêtes, et la guérison suivra en peu de temps. Comme ce mal tient beaucoup de la nature de celui que l'on appelle *les eaux*, on peut suivre le même régime et employer pour le traiter la même méthode et les mêmes remèdes que nous allons donner.

Des eaux.

Ces eaux sont une humidité blanche, gluante, visqueuse et puante, qui suinte au travers du cuir, sans y faire d'ouvertures sensibles. Ce mal commence par les côtés du pâturon, et n'est alors que l'avant-coureur de plusieurs autres infirmités plus grandes. Ce mal par la suite gagne toute la jambe en remontant, et fait tomber le poil par son âcreté corrosive. L'enflure et la douleur en sont les premiers signes. Quand le mal vieillit, il survient des grappes, des crevasses et des poireaux, qui rendent le mal presque incurable; car dans cet état les eaux détachent quelquefois le sabot d'avec la couronne au talon.

Les chevaux flamands et hollandais et ceux nourris dans les lieux marécageux, sont plus sujets à ce mal que ceux des autres pays, tant parce que cette maladie y est comme héréditaire, que parce qu'elle est facilement causée, entretenue et rappelée par l'humidité des marécages et pâturages trop aquatiques où ils ont été nourris, ou dans lesquels ils vivent. Les chevaux fatigués peuvent aussi être attaqués de ce mal, et c'est une marque d'une jambe usée. Ce mal, comme on le voit, mé-

rite toute sorte d'attention, dès qu'on le voit naître, pour en pouvoir prévenir les suites et en arrêter les progrès, qui se font assez et trop rapidement. Il faut donc observer d'abord si cet écoulement est accompagné d'inflammation ou non.

Quand il y a inflammation, on se sert du cataplasme suivant, qu'on appelle *emplâtre blanc*; on le compose ainsi. Prenez un demi-litron des quatre farines, faites-en de la bouillie dans trois demi-septiers de lait. Lorsque la bouillie sera un peu cuite, il faut y mettre dedans une demi-livre de térébenthine, demi-livre de miel, demi-livre de poix grasse, demi-livre de suif de mouton, deux ou trois oignons de lis cuits sous la cendre et pilés avec une demi-livre de sain-doux; le tout mêlé ensemble. Il faut que cette bouillie ne soit ni trop claire ni trop épaisse, et l'application s'en doit faire sur du linge et des étoupes.

S'il n'y a point d'inflammation, ou l'inflammation étant passée, on fait au milieu de la fesse, c'est-à-dire, au haut de la cuisse, à la partie postérieure, une incision longitudinale pour pouvoir y introduire un morceau de racine d'ellébore noir de la grosseur d'une amande, trempé dans du vinaigre. On y fait ensuite un point de suture avec une forte aiguille et du fil ciré, pour retenir ce morceau de racine en place, et pour réunir la peau, et on y laisse ce morceau jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même. Cette racine attire une suppuration abondante, et fait une dérivation considérable des humeurs qui se porteraient aux parties inférieures. Si l'enflure ne se diminue point, on rasera le poil tout autour, et on lavera la jambe enflée avec la composition suivante.

Prenez six pintes d'eau, demi-livre d'alun, autant de couperose blanche, un quarteron de noix de galle, et deux gros d'arsenic, le tout en poudre; faites tiédir seulement dans un pot, et en bassinez la partie.

On peut encore se servir de cette préparation-ci, qui n'est pas fort différente.

Prenez deux livres de miel, demi-livre d'alun, autant de couperose, un quarteron de noix de galle, une once de sublime; le tout en poudre passé au tamis; mettez sur le

feu, et aussitôt que le miel commence à bouillir, retirez et en oignez la partie tous les jours.

Ce même remède est bon pour les poireaux.

Mais tous ces remèdes seraient inutiles non-seulement pour préserver de la récidive, mais même pour achever la cure et dessécher les eaux, si l'effet des remèdes dessicatifs employés à l'extérieur n'était appuyé par des remèdes donnés intérieurement, capables de détourner le cours des humeurs qui se portent continuellement, et par la pente naturelle, et par l'habitude que la fluxion a occasionnée, sur les parties inférieures

Il faut donc, s'il n'y a point d'inflammation, avoir soin de purger le cheval de temps à autres. Et s'il y avait inflammation, on attendrait qu'elle fût passée. On peut, par exemple, le purger de la manière suivante.

Prenez aloës succotrin, deux onces, séné, une once, le tout en poudre fine, huile d'olive, une livre; mêlez le tout ensemble, et faites-le prendre au cheval, que vous aurez soin d'empêcher pendant la nuit de manger, et le ferez rester encore cinq ou six heures, après sa médecine, sans boire ni manger; ensuite vous lui donnerez du son mouillé et de l'eau blanche. En cas qu'elle n'opère pas, le lendemain, à pareille heure qu'il aura pris la médecine la veille, il faudra le faire promener doucement, et, lorsqu'elle commencera à opérer, le remettre à l'écurie, bien couvert, pour le tenir chaudement, et lui présenter de temps en temps un peu de pain ou de son mouillé mêlé avec du miel, ou bien un peu d'avoine, mais peu à la fois; car les purgations dégoûtent les chevaux; mais on leur fait revenir aisément l'appétit, soit par *l'assa fœtida*, ou quelqu'autre remède semblable.

Si l'on veut une médecine qui opère plus promptement, on usera de la suivante. Prenez aloës succotrin, deux onces; manne grasse, deux onces ou deux onces et demie; cristal minéral, demi-once, que l'on incorporera dans suffisante quantité de miel, pour en faire des pilules de la grosseur d'une noix, que l'on roulera sur la poudre de réglisse, pour les faire avaler les unes après les autres, faisant avaler, entre chacune, un petit verre de vin au cheval.

Si l'on veut rendre cette médecine plus active, il n'y a qu'à y ajouter une demi-once ou même une once (suivant la force du cheval) d'agaric en poudre. L'on peut aussi employer, avec succès, cette médecine avec l'agaric, dans les fluxions sur les yeux, et lorsqu'un cheval est sujet à des étourdissemens, le lendemain, à pareille heure que vous aurez fait prendre les pilules, si elles ne faisaient pas leur opération, vous feriez la même manœuvre que nous venons de dire qu'il fallait faire quand la potion purgative n'opérait pas.

Si le cheval était faible et languissant, on pourrait se servir des pilules suivantes. Prenez beurre frais, huit onces; miel rosat, quatre onces; séné, une once; coloquinte, baies de laurier, safran, de chaque demi-once; sucre, deux onces; coriandre, cannelle, mithridate, de chaque une once, le tout bien pulvérisé et mêlé ensemble; faites des pilules, dont vous donnerez la moitié un jour, le matin, avec un peu de vin par-dessus, pour que le cheval puisse avaler facilement, et le lendemain matin, vous donnerez l'autre partie de la même manière

Des mules traversières et crevasses.

Cette maladie, provenant de l'acrimonie d'une humeur qui cautérise la partie où elle a son cours, se trouve placée naturellement à la suite des eaux. Cette maladie est fort douloureuse, en ce que la douleur se trouvant précisément dans le centre du mouvement, qui est la jointure, elle se renouvelle à chaque pas. Ces deux noms différens, qu'on lui donne, ne marquent que deux degrés différens du progrès que le mal a fait. Ce mal est au pâturon ce que la malandre est au pli du genou, et la solandre à celui du jarret. D'abord il ne paraît qu'une simple crevasse, d'où il suinte des eaux puantes, quelquefois même un peu troubles et blanchâtres, comme si elles étaient purulentes. Lorsque cette crevasse n'a fendu que le cuir extérieur (soit qu'elle provienne de cause externe, comme d'avoir marché dans la boue, dans la glace, etc., ou même qu'elle provienne de cause in-

terne, comme des eaux, ou d'une disposition à en avoir), elle n'est pas encore dangereuse, et se peut guérir assez aisément même, si elle provient de cause externe; et alors elle ne mérite le nom que de simple crevasse. Mais si non-seulement le cuir se trouve fendu, mais encore que l'âcreté de l'humeur jointe aux mouvemens continuels de cette partie, ait corrodé et divisé les membranes qui recouvrent les jointures dont cette partie est remplie, et qu'en introduisant un stylet ou une paille dans cette ouverture, l'on entre sans résistance dans un vide d'un travers de doigt ou deux de profondeur, pour lors le mal est très-dangereux et mérite le nom de mule traversière. Il faut donc des remèdes plus ou moins forts, et plus ou moins d'exactitude dans le régime, suivant que ce mal est plus ou moins invétéré. Dans le cas de la simple crevasse, tous les remèdes employés pour les râpes, les solandres et les malandres, sont convenables et même suffisans; mais, lorsque la crevasse pénètre un peu plus avant, il faut quelque chose de plus efficace employé avec une méthode très-exacte. Il faut, premièrement, que le cheval garde, autant que faire se peut, un parfait repos, et ne sorte point de l'écurie, même pour aller chez le maréchal, et qu'on le panse à sa place, dans l'écurie. On peut se servir des remèdes suivans.

Faites brûler dans une poële une demi-livre de beurre salé, et en faites des onctions, matin et soir.

Ou bien, faites légérement bouillir demi-livre de miel avec couperose blanche et noix de gale, de chaque une once, et en usez de même.

On peut encore se servir d'une pinte de lait, dans laquelle on aura fait bouillir un quarteron de couperose blanche, et en laver la plaie plusieurs fois par jour.

L'onguent suivant, qui est fort bon pour cette maladie, s'emploie aussi avec succès dans les malandres et solandres

Prenez huile de chenevis, miel, vieux-oing, vert-de-gris, poix noire, fleur de souffre, mercure vif, couperose blanche, orpin, alun de glace, de chaque deux onces. Il faut bien pulvériser le mercure vif avec la fleur de

souffre, jusqu'à ce que le tout soit en poudre noire; ensuite mettre toutes les autres drogues en poudre. Incorporez le tout avec huile de chenevis, le miel et le vieux-oing, et le mêlez dans un pot de terre, pour le faire cuire à petit feu, en remuant toujours, pendant un bon demi-quart d'heure; après quoi, vous le retirerez du feu, remuant toujours la composition, jusqu'à ce qu'elle soit froide. Il faut éviter de se mettre sur la fumée, qui est un poison. Vous vous servirez de cette composition pour panser tous les jours, jusqu'à guérison. Le suivant est plus simple et est bon aussi pour les mêmes maux.

Prenez savon noir, populéum, beurre frais, de chaque deux onces, le tout bien mêlé ensemble en onguent, frottez-en tous les jours jusqu'à guérison. Quand il y a pourriture ou quelque filandre dans la plaie, il faut employer l'onguent suivant, qui est fort détersif. Prenez baume de saturne, céruse, de chaque huit onces; miel commun, vingt-quatre onces; mettez le tout ensemble dans un pot de terre, et le faites cuire à petit feu, remuant toujours avec une spatule, afin qu'en bouillant, cette composition n'excède point le bord du pot; lorsque cela sera mis en consistance d'onguent, vous le retirerez de dessus le feu, et le laisserez refroidir en remuant toujours, jusqu'à ce que la chaleur soit tout-à-fait éteinte. Quand les tendons et les os sont tout-à-fait découverts, il faut se servir de la teinture d'aloës faite dans l'esprit de térébenthine, et mettre sur la jambe un détentif ou restreintif, comme aux entorses et foulures: on bassinera la plaie à chaque fois avec du vin sucré ou miellé.

Des poireaux ou *verrues, et des grappes.*

Tout le monde connaît cette tumeur à laquelle les hommes sont sujets, ainsi que les animaux, et qu'on nomme poireaux. Cette tumeur provient de l'extravasion surabondante du suc nerveux qui compose le réseau de la peau, et forme ces éminences grenues et cannelées qui couvrent la superficie de cette excroissance; la substance est d'une dureté plus grande que celle de la peau,

et approche de la consistance de cette corne particulière aux chevaux, que l'on appelle châteigne. Ce mal est incommode et dangereux. Incommode, parce qu'il revient aussi souvent qu'on le guérit; et dangereux, parce qu'à la fin il estropie un cheval, et devient incurable. Les jambes sujettes aux eaux sont fort exposées à tous ces accidens, qui en sont les suites presque inévitables. Quand une jambe en est un peu gorgée, et qu'elle commence à suinter, on en voit bientôt sortir des poireaux et des grappes. Celles-ci ne sont autre chose que de petits boutons érysipelateux, semblables, proportion gardée, à ceux qui viennent aux hommes qui ont des jambes œdémateuses lorsqu'il y survient quelque inflammation, ou plutôt encore une espèce de gale à boutons. Ces grappes ne sont autre chose que de petits boutons rouges, qui, se multipliant souvent autour d'un même point, représentent imparfaitement en petit une grappe de raisin, ou plutôt de groseille. Ce mal est moins difficile à guérir que les poireaux, mais n'est pas à négliger, parce qu'il les annonce dans peu. Quand on s'en aperçoit, on commence par couper le poil le plus ras qu'il est possible, puis avec un bouchon de paille on frotte assez rudement pour que le sang puisse couler de toutes les grappes, c'est-à-dire, pour crever tous ces petits boutons, et on applique dessus de la composition suivante étendue sur des étoupes.

Prenez environ huit ou dix pintes de bierre que vous mettrez dans un grand vase, ensuite pilez dix-huit ou vingt oignons de lis, et cinq ou six poignées de racine de guimauve; faites bouillir le tout ensemble pendant un quart d'heure, puis y ajoutez beurre, vieux-oing, miel, térébenthine, de chaque une livre, puis quand le tout aura donné encore un bouillon, vous y ajouterez suffisante quantité de farine de froment, ou autre, pour l'épaissir à la consistance d'une espèce de bouillie. Après avoir appliqué ce mélange sur le mal, vous enveloperez tout le tour de la jambe avec de la filasse et une bande, sans trop serrer la jambe, de crainte de la faire enfler, et rendre le reméde pire que le mal. Et si, au bout de cinq ou six jours, il restait encore quelques grappes, ou s'il

se trouvait quelques poireaux, vous les couperez jusqu'au vif, pour y remettre du même onguent jusqu'à parfaite guérison ; et s'il n'y avait point de grappes, et qu'il y eut seulement une affluence d'humeurs, il serait suffisant d'y appliquer ce remède, sans frotter ni couper. Le suivant est même suffisant quand il n'y a que des eaux.

Prenez vert-de-gris, noix de galle, couperose verte, couperose blanche, de chaque deux onces ; alun de roche, une once ; vieux-oing, une livre, vinaigre, trois pintes; il faut bien piler toutes les susdites drogues, et hacher le vieux-oing, faire bouillir le tout dans un grand vase de terre, et vous en servir tous les jours, soir et matin, pour étuver les jambes du cheval à froid, jusqu'à guérison ; mais pour peu qu'il se trouvât des grappes, il ne serait pas suffisant, et au défaut de celui qu'on a décrit ci-dessus, on emploierait le suivant.

Prenez mercure vif, fleur de soufre, vert-de-gris, alun de roche, noix de galle, écorce de grenade, de chaque deux onces ; sain-doux, une livre ; réduisez le tout en poudre, ensuite éteignez le vif-argent dans la fleur de soufre et dans le sain-doux; et lorsque le vif-argent ne paraîtra plus, vous y incorporerez les autres drogues, pour faire un onguent à froid, c'est-à-dire, en le remuant seulement sans le mettre sur le feu, et vous vous en servirez sur les grappes. Le suivant est moins embarrassant, parce qu'il n'y a qu'à laver.

Prenez une livre d'alun de roche et une livre de couperose blanche. Le tout étant en poudre, mêlez-le dans la valeur de huit pintes d'eau, et le faites bouillir jusqu'à consommation de moitié, que vous garderez pour vous en servir de la manière suivante. Prenez une petite éponge, et la trempez dans cette eau, pour la passer doucement une fois par jour sur les endroits d'où sortent les humidités, et s'il commençait à sortir des grappes ou des poireaux, vous feriez la manœuvre que nous avons déjà indiquée.

Les poireaux sont plus opiniâtres et plus difficiles à guérir. Il faut passer dessus, légérement, la pierre infernale, tous les jours à chaque pansement, et appliquer par-dessus les remèdes que nous venons de dire pour les

grappes : il faut continuer cet attouchement jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Ils sont très-aisés à distinguer des grappes, par leur grosseur ; les grains des grappes demeurant toujours petits, et étant en grand nombre, et les poireaux étant en plus petit nombre et quelquefois de la grosseur d'une noix.

On peut, si l'on n'a point de pierre infernale, couper les poireaux et appliquer dessus la poudre pour les boutons du farcin, étendue sur un plumasseau, réitérer au bout des vingt-quatre heures, s'il convient, et appliquer ensuite l'onguent dessicatif des eaux.

Du fic, nommé improprement fil ou *crapaud.*

Le fic est une excroissance spongieuse et fibreuse, approchant de la nature de la corne ramolie qui naît la fourchette, dans les pieds élevés et creux, qui ont le talon large. Cette tumeur, qui excède quelquefois la grosseur d'un œuf de poule, s'appelle, par corruption, fil ; quelques-uns lui ont donnné le nom de crapaud. Elle est très-dangereuse, et peut être regardée comme une espèce de cancer sous le pied, d'autant plus dangereux, qu'il attaque le tendon qui va s'implanter sous l'os du petit-pied même, et quelquefois les tendons collatéraux, sous les quartiers. Cette maladie est ordinairement un reflux de quelqu'humeur maligne (dont on a supprimé le cours par des remèdes astringens), comme des eaux desséchées, d'un reste de fourbure ou de farcin. Ce mal est plus commun, par cette raison, aux chevaux qui ont les jambes rondes et gorgées, qu'aux autres. Lorsqu'on les traite avec des dessicatifs trop forts, il arrive alors que la matière souffle au poil, et offense auparavant le tendon et le petit-pied, ce qui est très-dangereux. Ce mal est beaucoup plus considérable que le précédent, et est aussi traître ; car, après avoir été guéri en apparence, on ne doit pas être surpris de le voir reparaître deux ou trois mois après. Ce mal étant négligé, élargit et aplatit considérablement le pied, et le rend très-difforme. Quand ce mal n'a pas atteint le tendon, le cheval ne paraît pas en boiter aux premiers pas qu'il fait, mais on découvre bientôt son mal.

Les pieds de derrière, comme plus sujets à être dans l'humidité, sont aussi plus souvent attaqués de ce mal, comme les pieds de devant, par une raison contraire, sont plus sujets aux seimes. C'est pourquoi les chevaux de tirage, qui sont et sejournent plus souvent et plus long-temps dans l'humidité, que d'autres, y sont plus sujets.

Il serait inutile de songer à guérir un fic, s'il y avait des eaux à la jambe, parce que la source du mal ne tarirait pas, et prendrait son cours par le fic; c'est-à-dire, par le mal même que l'on voudrait guérir, abreuverait continuellement une partie que l'on veut dessécher. Il faut premièrement songer à guérir les eaux, comme il a été prescrit; après cela, parer le pied, pour pouvoir facilement couper la sole tout autour du fic, avec la feuille de sauge ou le bistouri. Il est à remarquer que de cette première opération dépend souvent la prompte ou la longue guérison du fic, parce que ce mal ayant des racines qui s'étendent avant sous la sole; si on les emporte entières, en les détachant avec dextérité, le mal guérit promptement; et si vous en laissez quelques racines, le mal sera plus long et plus difficile à traiter qu'auparavant. Quand la sole est levée, vous ratissez bien exactement tout ce qui paraît tenir de la nature du fic, avec la feuille de sauge, évitant cependant, autant que faire se peut, de couper une artère qui pourrait fournir du sang. Si cependant il survenait une hémorragie, vous appliqueriez dessus, pour premier appareil, un restreintif fait avec suie de cheminée et térébenthine cuites ensemble (en remuant toujours, afin que la matière ne se grumelle point) étendues sur des étoupes: s'il n'y a point d'hémorragie, vous étendez sur des plumasseaux l'onguent suivant, à froid.

Prenez deux livres de miel, chopine d'eau-de-vie, six onces de vert-de-gris passé au tamis, six onces de couperose blanche, quatre onces de litharge, deux gros d'arsenic et demi-quarteron de noix de galle; le tout en poudre très-fine, que vous mélangerez ensemble dans un pot de terre bien net, et que vous ferez épaissir insensiblement sur un petit feu, jusqu'à ce que la composition soit suffisamment épaisse: il faut la remuer de temps en temps, pour qu'elle soit bien liée.

O.

Les deux premiers appareils doivent rester en place au moins deux fois vingt-quatre heures chacun : en levant l'appareil, il faut examiner si l'on n'a point laissé de racine à ce fic, bien essuyer avec des étoupes bien sèches ; et si l'on ne trouve qu'il ait été laissé de racines, laver avec de l'eau seconde, et panser avec l'onguent décrit ci-dessus ; mais ne mettant de l'onguent que dessus le fic, et ayant soin de mettre par-dessus les plumasseaux, des rouleaux ou petits plumasseaux épais, et seulement imbibés d'eau-de-vie des deux côtés du fic, pour l'empêcher de s'étendre ; puis vous remettez les éclisses, et vous tenez le pied le plus sèchement qu'il est possible.

Si, à la levée du troisième appareil, il vous semble que le fic s'élargisse au lieu de se resserrer, partagez votre composition en deux parties égales ; ajoutez à une partie trois onces de bonne eau-forte, et pansez avec. Si le fic, au pansement suivant, paraît diminué, prenez de l'onguent simple, c'est-à-dire, de l'autre moitié ; et ne vous servez de celle où vous aurez ajouté l'eau-forte, que lorsque les chairs surmonteront.

Si le fic gagnait le dedans du sabot ou le tendon, traitez-le alors comme le javar encorné ; faites-en de même quand la matière souffle au poil, et vous servez le moins que vous pourrez de cautères violens

Si le cheval perd l'appétit, donnez-lui des lavemens avec le sel polycreste, et lui faites manger tous les jours du foie d'antimoine, dans du son mouillé, à la dose d'une once.

Quand la cure est achevée, il n'y a pas d'inconvénient, pour éviter la récidive, de barrer les deux veines du pâturon.

Au lieu de l'onguent précédent, on peut se servir de celui-ci, dont on a vu de très-bon succès. Il faut, ainsi qu'avec le précédent, couper les crapauds jusqu'au vif. On recueille soigneusement le sang qui en découle, évitant cependant de causer une hémorragie, par l'incision de l'artère. On prend environ deux onces de ce sang, qui sort du pied malade, que l'on met dans une bouteille, avec une once de vitriol en poudre, deux gros de sublimé corrosif aussi en poudre, et une once de la meilleure eau-

forte. On agite fortement la bouteille pour faire un mélange exact, et on en met trois fois par jour, avec une plume (qu'on trempe dans cette composition), sur la partie malade. Il faut, à chaque pansement, avant que d'y mettre de ce mélange, laver la plaie avec de l'esprit de vin bien rectifié. Le cheval, pendant ce temps, doit travailler médiocrement sur la poussière, et non sur le pavé ni dans la boue.

CHAPITRE III.

Des opérations de chirurgie qui se pratiquent sur les chevaux.

Nous avons réservé, pour la fin de cet ouvrage, une courte peinture des opérations manuelles ou chirurgicales que les maréchaux pratiquent sur le corps des chevaux, et la manière de les panser après que les opérations sont faites. Comme les mêmes opérations se pratiquent en différentes occasions, et pour différentes maladies, on eût été embarrassé de leur donner une place convenable dans le cours du livre, et l'on aura l'avantage de voir en abrégé une espèce de chirurgie entière pour les chevaux. On aurait pu enfler ce chapitre d'un plus grand détail, mais ne voulant rien avancer ni extraire des auteurs, même les meilleurs, dont l'expérience, qui est le plus sûr garant auquel on puisse se fier, ne nous ait bien assuré, nous nous contenterons de faire les observations sur les opérations qui ont été faites en présence de tout le monde.

De la saignée.

La saignée est une des opérations qui se pratiquent le plus fréquemment sur les animaux, aussi bien que sur l'homme. Cette opération n'est autre chose qu'une incision faite à un vaisseau pour en tirer du sang. Comme il y a deux sortes de vaisseaux qui en contiennent, savoir: les veines et les artères, on fait aussi incision à ces deux espèces de vaisseaux.

Il n'y a point de partie qui ne contienne des veines et des artères ; il n'y aurait point aussi de partie exempte de la saignée, si la grosseur ou la petitesse des vaisseaux ne réduisait les saignées à un petit nombre de parties, dans lesquelles on en trouve d'une grosseur moyenne. Les dernières ramifications des vaisseaux, que l'on nomme *les extrémités capillaires*, fourniraient trop peu de sang, et les gros vaisseaux, tels que les grosses artères, en fourniraient tant, et avec tant d'impétuosité, que l'on aurait de la peine à en arrêter le cours.

On a donc réduit au nombre suivant, ou à peu près, celui des saignées praticables, ou du moins nécessaires.

On fait communément cette opération à la langue, au palais, au cou, aux ars, aux flancs, au plat de la cuisse en dedans, à la pince et à la queue.

Dans les saignées qui se pratiquent sur les hommes, les chirurgiens sont en usage de poser une ligature sur le vaisseau dont ils veulent tirer du sang, pour en intercepter le cours.

Ils ne sont dans cet usage que parce que les vaisseaux de l'homme étant extrêmement fins, déliés et roulans, ils auraient de la peine, sans cette précaution, à les ouvrir transversalement, et les assujettir sous la lancette. Mais comme ces vaisseaux sont infiniment plus gros dans les chevaux, cette précaution devient inutile ; c'est pourquoi on peut les faire toutes, et réellement on les fait toutes sans ligature.

On se sert de divers instrumens pour faire cette opération.

Elle se pratique avec la lancette, la flamme, la corne de chamois, un clou à attacher les fers, etc.

La flamme est l'instrument le plus usité pour les saignées que l'on fait aux chevaux : on va décrire celles où les autres instrumens s'emploient.

De la saignée au cou.

La saignée au cou est la seule où l'on emploie la ligature ; car je ne parle pas de celle qui se fait au pâturon, quand on veut barrer la veine, parce que l'on en tire du

sang, plutôt pour s'assurer la ligature du vaisseau, que pour faire une saignée.

On passe une corde autour du cou, le plus près que faire se peut du garrot et des épaules. On la serre par le moyen d'un nœud coulant qui est à un des bouts de la corde : quelques personnes sont dans l'usage d'arrêter ce nœud coulant par un autre nœud serré ; mais cette méthode est dangereuse, parce que quand on veut le défaire, si le cheval vient à tomber en défaillance, ce qui arrive quelquefois, on est trop long-temps à défaire ce nœud.

Il faut, pour la même raison, faire attention à ne pas trop serrer cette corde, parce qu'en comprimant trop les vaisseaux du cou, le cheval s'étourdirait, tomberait sur la place, et de sa chute pourrait se tuer, ce que l'on a vu arriver plus d'une fois. S'il a un filet dans la bouche, on a soin de le remuer, afin que le mouvement des mâchoires fasse gonfler la veine ; s'il n'a qu'un licou, on procure le même effet, en lui mettant les doigts ou un bâton dans la bouche. Quand on a trouvé le moment où la veine est suffisamment gonflée, on pose la flamme dessus, et avec une clef ou le manche du brochoir, on donne un coup sec sur le dos de cet instrument pour couper le cuir, qui est fort dur, et le vaisseau d'un seul coup.

Il y a du danger à donner le coup trop faiblement : il y en a à le donner trop fort.

En le donnant trop mollement, on entame le cuir sans ouvrir le vaisseau, et l'on ne tire point de sang, ou l'on fait une saignée baveuse. En donnant le coup trop violemment, on pourrait estropier un cheval, mais l'usage fait prendre un juste milieu, que les livres ne peuvent indiquer.

Quand on a tiré la quantité de sang que l'on souhaite, il faut, avant de refermer la veine, presser légèrement les environs de la saignée, à un pouce de distance autour de l'ouverture, ce qui se fait communément en passant dessus la corde même qui a servi de ligature. Il est bon d'user de cette précaution, parce que l'on a vu quelquefois des inflammations et des abcès se former à l'occasion du sang caillé épanché aux environs de la saignée,

et être suivie de la gangrène, surtout dans les grandes chaleurs de l'été.

Ensuite on pince les deux lèvres de la plaie que l'on a faite, et on les perce d'outre en outre avec une épingle, autour de laquelle on tortille, ou en croix de St. Andre, ou en rond, cinq ou six crins que l'on arrache de la crinière du cheval même, et on les noue d'un double nœud.

Le lieu de cette saignée est quatre doigts au-dessous de la fourchette. On appelle fourchette une bifurcation de la veine, qui paraît manifestement sur le cou. Plus haut, on n'aurait qu'un petit vaisseau, et plus bas on trouverait trop de chair à percer avant de rencontrer le vaisseau. C'est environ deux ou trois doigts au-dessous de l'endroit du cou où répond l'angle de la mâchoire inférieure, qu'on appelle la ganache. Cette saignée peut cependant se pratiquer sans passer la corde avec le nœud coulant, et on est même quelquefois obligé de s'en abstenir; par exemple, à des chevaux qui ont une gale vive sur le cou, ou une plaie considérable sur laquelle il faudrait que la corde appuyât; on fait prendre alors par un serviteur la peau à pleine main vers le bas du gosier, et on la fait tirer du côté adverse assez fortement pour faire gonfler la veine que l'on veut saigner, et quand la veine paraît assez grosse, on saisit le moment pour donner le coup de flamme, comme dans la précédente manière.

De la saignée à la langue.

Toutes les autres saignées se font sans corde, même celle de langue. On se contente de la tirer doucement dehors, de crainte de l'arracher. On la retourne un peu, on la mouille avec une éponge, et on coupe avec la flamme ou une lancette, ou un clou à ferrer plus communément, les vaisseaux qui paraissent à la partie inférieure; on la laisse saigner à discrétion, parce que le sang s'arrête de soi-même, et que ces vaisseaux en fournissent peu. Cette saignée se pratique ordinairement pour les avives.

De la saignée au palais.

Pour celles du palais, rien n'est plus commun. Les palfreniers sont dans l'usage de la faire, sans demander avis,

aussitôt qu'ils voient leurs chevaux dégoûtés ; ils ont un morceau de corne de cerf amenuisé et pointu par le bout, ou une corne de chamois, qu'ils enfoncent le matin à jeun dans le troisième ou quatrième sillon du palais. Cette saignée, si on la faisait plus loin, ne serait pas sans danger ; car on aurait de la peine à étancher le sang. Quand cet accident arrive, il faut faire un plumasseau avec de la filasse, et le saupoudrer de vitriol, l'appliquer sur le mal, et par-dessus mettre un gros tampon de filasse que l'on appuie par un bandage qui passe par-dessus le nez, et on attache le cheval avec un licou un peu haut par les deux côtés, et il faut le laisser cinq ou six heures sans le délier, et sans lever l'appareil, ni par conséquent lui donner à manger. Cette saignée se pratique aussi pour le lampas, parce qu'elle dégorge les vaisseaux, dont la plénitude cause cette maladie.

De la saignée qui se pratique aux ars.

Cette saignée passe parmi les maréchaux pour la plus difficile de toutes. On ne fait point de ligature pour faire paraître le vaisseau, parce qu'il paraît assez manifestement et est à fleur de peau ; mais comme ce vaisseau roule aisément, il faut poser la pointe de la flamme bien juste sur le milieu de la rondeur du vaisseau, et on donne un coup de manche du brochoir, un peu plus fort qu'à celle du cou, à cause de la dureté du cuir, ensuite on fait la ligature, ainsi qu'il a été dit, avec cinq ou six crins tortillés autour d'une épingle. Cette saignée se pratique pour les efforts du genou, pour les efforts d'épaule, écarts et autres accidens semblables.

De la saignée aux flancs.

Quoique cette saignée ne soit pas si difficile que la précédente, on met cependant quelquefois plus de temps à la faire.

Il passe tout du long des côtes du cheval, de la partie antérieure à la partie postérieure sur le ventre, un vaisseau qui est quelquefois très-gros, et quelquefois paraît très-peu.

Quand il paraît peu, on est obligé de mouiller le poil avec de l'eau chaude ou une éponge, et on coupe cette veine avec la flamme, en donnant, comme à la précédente, un coup sec avec le manche du brochoir.

Il y a cependant quelques personnes qui, sans donner de coup sur la flamme, coupent transversalement le vaisseau avec le tranchant de la flamme, mais cette manière est plus en usage pour la saignée qui se pratique au plat de la cuisse en dedans.

De la saignée au plat de la cuisse en dedans

On ne mouille point le vaisseau dans cette partie, parce qu'il est assez apparent, et on ne se sert point de l'éponge, parce que la peau y est plus tendre; on tranche le vaisseau en travers avec la pointe de la flamme, et on se retire promptement, dans la crainte de recevoir une ruade du cheval.

Il y a cependant des maréchaux qui font cette opération avec la même tranquillité que les précédentes; ils ajustent leur flamme sur le vaisseau, donnent un coup de manche du brochoir, et ensuite en font la ligature comme il a été dit.

La saignée aux flancs se pratique pour les tranchées, et celle au plat de la cuisse en dedans, pour des efforts de hanche, de jarret ou de reins.

De la saignée à la queue.

On saigne à la queue pour un ébranlement ou effort de reins. Cette saignée se pratique de différentes façons, ou en coupant un ou deux nœuds en entier, ou en fendant la queue par une incision cruciale, ou en figure de T, ou en donnant dedans plusieurs coups de flamme.

Si c'est un cheval à courte queue, on n'en coupe point de nœud, parce que la moelle alongée perçant jusqu'au trois ou quatrième, il pourrait en survenir des accidens, outre la difformité qui en résulterait; on se contente de faire une incision longitudinale à la partie inférieure, et une transversale au bout, ou bien on fait l'incision trans-

versale à un ou deux pouces de distance du bout, ce qui forme une croix : c'est ce que les maréchaux appellent faire le gâteau.

Quand on veut saigner un cheval à la queue, pour le guérir des démangeaisons qu'il a dans cette partie, l'usage n'est point de fendre la queue, ni de faire d'incision cruciale, ni d'en couper de nœuds, mais seulement d'y donner plusieurs coups de flamme dessous et sur les côtés, pour en faire sortir du sang. Il y a des personnes qui ne veulent point que l'on fasse aucune espèce de saignée à la queue dans cette maladie, et leur raison est, qu'autant de coups de flamme que l'on donne, sont autant de plaies douloureuses qui, pour former leurs cicatrices, se recouvrent de nouvelles gales plus incommodes que la première, et obligent le cheval à se frotter de nouveau, et à remuer la queue perpétuellement; c'est pourquoi on préfère de la bassiner avec de l'eau et du sel, ou autres remèdes convenables.

A ceux qui ont la queue longue, on ne doit pas craindre d'en couper un ou deux nœuds, dans l'appréhension de perdre les crins, car le restant du tronçon les fournit assez longs après, quoique cependant on puisse regarder cette pratique comme inutile, et plus douloureuse que nécessaire.

A toutes ces saignées, on laisse couler le sang aussi abondamment qu'il peut, et on ne cherche point à l'étancher, excepté quand on coupe deux nœuds, alors on arrête le sang avec le feu, que l'on y met avec le brûle-queue ; on met ensuite de la poix ou du crin tortillé sur l'endroit que l'on vient de cautériser, avec le feu que l'on y remet de nouveau de la même manière.

Cette saignée se pratique ordinairement pour un effort ou pour un ébranlement de reins.

De la saignée à la pince.

On saigne aussi à la pince pour des efforts d'épaule, pour des jambes gorgées, pour un étonnement de sabot, etc.

On déferre le pied et on pare mince, à peu près com-

me si on voulait le ferrer à neuf, et on creuse avec le coin du boutoir, de la largeur d'une pièce de douze sous. Il faut dans cette opération, conduire l'instrument avec beaucoup de douceur, quand on commence à apercevoir le sang, parce que si la plaie était trop profonde, il pourrait survenir une inflammation qui y formerait un petit ulcère, qui suinterait peut-être long-temps, ce qui arrive quelquefois.

Il faut remarquer que le lieu de cette saignée est le bout de la pince, et qu'il faut s'éloigner de la fourchette, pour éviter le tendon, qui s'élargit en patte d'oie, et va s'implanter dans l'os du petit-pied, jusqu'à la pointe de la fourchette, tant à la jambe de devant qu'à celle de derrière.

On tire environ deux livres de sang, et on bouche le trou avec du poivre et du sel mis en poudre sur un plumasseau; on met par-dessus une bonne emmiellure, étendue sur un plumasseau beaucoup plus large que le premier, pour empêcher que la corne ne se dessèche, après avoir ferré le cheval à quatre clous seulement, et l'on met une ou deux éclisses pour tenir le tout en état.

De la saignée au larmier.

Pour la saignée au larmier, elle n'est point d'usage aujourd'hui, et on ne la fait que quand on veut barrer cette veine, seulement pour assurer le maître du cheval qu'on a sûrement lié le vaisseau.

Toutes ces opérations se font ordinairement à la main, mais en voici une qui, plus douloureuse et plus longue que les précédentes, demande communément que le cheval soit mis dans le travail, pour la sûreté de l'opérateur, du cheval même, et des assistans.

De la manière d'églander.

On églande ordinairement un cheval à qui les glandes s'engorgent et s'endurcissent dans la braie, ou vers l'angle de la mâchoire, c'est-à-dire derrière la ganache. Après l'avoir mis au travail, lié et suspendu comme il doit être, ou renversé par terre, si c'est en campagne ou à l'armée,

et les jambes liées, pour éviter accident, on lève la tête haute avec une corde, on fend la peau avec un bistouri, faisant une incision longitudinale sur la glande, et ensuite avec les doigts ou avec la corne de chamois, qui est une corne courbe, pointue, lisse et polie, on cerne la glande et on la soulève, pour connaître et couper toutes les attaches et adhérences, évitant soigneusement les veines, les nerfs et les artères. Si cependant on avait fait ouverture de quelque vaisseau, il faudrait en faire la ligature, en passant par-dessous une aiguille courbe, enfilée d'un fil ciré double, et embrassant un peu de chair ou autre substance, hors les nerfs, dans la ligature, que l'on assure d'un nœud double en rosette Au défaut de la ligature, qui demande une sorte de dextérité, on peut appliquer par dessus un plumasseau chargé de vitriol en poudre; mais si on peut saisir le vaisseau, la ligature est préférable.

Il y a des gens qui sont dans l'usage de fendre la peau et la glande tout à la fois, et qui y mettent du sublimé corrosif, mêlé avec de la salive et de l'eau-de-vie, ou de l'onguent doux. D'autres se servent de réalgal, mais rarement a-t-on un bon succès de caustiques dans les parties glanduleuses.

On panse la plaie avec de l'égyptiac, et on lave tous les jours la plaie avec du vin chaud avant le pansement, et si les chairs surmontaient, on ferait un liniment sur les chairs baveuses avec de l'huile de vitriol, et on remplirait toute la cavité avec de la filasse trempée dans une eau de vitriol.

De la castration.

Il faut renverser le cheval par terre, lui lier avec une corde la jambe du montoir de derrière, lui passer cette corde par-dessus le cou, et fendre avec un bistouri bien tranchant la première peau du scrotum ou de la bourse, c'est la même chose, et faire cette incision à la partie latérale. Après la première peau, s'en présente une seconde, que l'on fend encore, suivant la même direction; on fait sortir le testicule, que l'on tire doucement à soi, puis avec un fer à châtrer, qui s'ouvre et se ferme

comme une espèce de compas, on embrasse et on serre tout le paquet des vaisseaux spermatiques, ayant la précaution de glisser dessous les deux jambes du fer, un linge mouillé en double, de crainte qu'en passant le feu on ne brûle tous les vaisseaux et les parties voisines. Quand on a serré le fer et arrêté la vis, avec un bistouri on coupe le testicule à l'épaisseur de deux écus près du fer, puis on appuie un fer rouge sur le bout des cordons coupés. On frotte ensuite avec une masse, composée avec de la poix blanche et du vert-de-gris, et l'on y repasse un autre fer rouge; on en fait autant à l'autre testicule, et l'opération est faite.

Quand tout cela est fini, il faut détacher le cheval et le laisser relever, puis le mener à la rivière, s'il en est proche, ou bien on le lave avec un seau d'eau fraîche. Si c'est en été, on continue de quatre heures en quatre heures à le laver avec de l'eau fraîche; si c'est en hiver, on fait tiédir l'eau. Il faut que cette plaie suppure et qu'il tombe une escarre C'est pourquoi, si cette plaie se refermait, on la rouvrirait avec le doigt oint de sain-doux ou de crême.

Il faut, si on peut, ôter les vilenies et le cambouis qui se trouvent dans le fourreau, avec un peu d'huile d'olive.

Du lavement, et de la manière de vider un cheval.

Autrefois ce n'était pas une chose aisée que de donner un lavement à un cheval; on se servait d'une corne percée comme un entonnoir, que l'on fourrait dans l'anus du cheval, et l'on versait avec un pot le lavement dans la corne. Il fallait bien des cérémonies pour le faire entrer, comme de lui mettre les pieds de devant en un lieu plus bas que ceux de derrière, remuer la langue du cheval, lui frapper sur les rognons, et encore avait-on bien de la peine, et quelquefois on ne réussissait pas. Aujourd'hui la seringue supplée sûrement et bien plus comodément à ce long procédé. Mais malgré la commodité de cette invention, on pourrait ne pas réussir encore à donner le remède, lorsque les matières se trouvent amassées

en si grande quantité à l'extrémité du rectum, qu'elles y forment une masse de la grosseur de la tête d'un homme. C'est pourquoi il faut alors vider le cheval de ces grosses matières, ce qu'un homme fait, en graissant son bras et la main d'abord, avec du sain-doux, vieux-oing, huile, beurre ou autre corps gras semblable, et l'introduisant doucement jusques dans le boyau, d'où il tire à poignée tout autant de fiente qu'il en rencontre. Quelquefois la rétention seule de ces grosses matières, que le cheval veut faire sortir par de vains efforts, lui cause un battement de flancs et des tranchées, dont il est soulagé aussitôt que l'opération est faite. Quand le cheval a quelque difficulté d'uriner, on presse la vessie, en étendant et en appuyant la main dessus, ce qui fait uriner le cheval sur-le-champ; mais il n'est pas sûr d'y appuyer trop fortement.

Du séton et de l'ortie.

Le séton est un morceau de corde faite avec moitié chanvre et moitié crin, ou un morceau de cuir, ou quelqu'autre corps semblable, que l'on introduit entre cuir et chair par une ouverture, et que l'on fait ressortir par une autre, pour donner issue à des matières qui étaient enfermées et qui croupissaient dans quelque partie.

L'ortie est un pareil morceau de corde, cuir ou fer battu, ou de plume, que l'on introduit par une ouverture, et que l'on ne peut retirer que par son entrée.

Ces opérations se pratiquent à différentes parties du corps, sur le toupet, au bas de la crinière, au garrot et à d'autres parties; mais la principale étant celle qui se fait à l'épaule, on jugera aisément, par la description de celle-ci, comment elles se pratiquent aux autres parties.

Quand on veut appliquer un séton ou une ortie à l'épaule, si c'est un cheval qui ait le poitrail fort large, et par conséquent qui ait les épaules fort grosses, on commence par lui broyer l'épaule avec une tuile, une brique ou quelque corps qui soit fort dur, pour que la peau se détache plus facilement; il faut avoir pris la précaution de renverser le cheval sur du fumier ou de

la paille, sur-tout s'il est méchant; car il y a des chevaux si patiens, qu'il suffirait de les retenir. Quand on a broyé cette partie, on coupe avec un rasoir ou un bistouri le cuir en travers, à trois doigts au-dessus de la jointure du coude; puis, avec un morceau de cerceau poli, un cierge ou encore une spatule de fer bien lisse et polie, destinée à cet usage, on sépare la peau d'avec la partie externe du corps de l'épaule, en remontant jusque vers le garrot ou le bas de la crinière, et promenant la spatule en long et en large devant et derrière l'épaule, afin que les sérosités et les glaires s'amassent dans cet espace; ensuite on fait entrer avec la spatule un morceau de cuir replié, long de dix-huit ou vingt pouces, et large de sept à huit lignes; et afin qu'il ne glisse pas, et qu'il ne sorte pas avant qu'on veuille le retirer, on fait avec la spatule une petite coche entre cuir et chair à la partie inférieure de l'incision, pour y loger le bout excédant de ce cuir. C'est ainsi que se pratique l'ortie. Pour en faire un séton, il n'y a qu'à faire une contr'ouverture à la partie supérieure de l'épaule, et mettre un morceau de cuir beaucoup plus long, ou une corde faite avec moitié crin et moitié filasse, et la remuer tous les jours dans le pansement, pour la nettoyer et l'enduire de nouveau de suppuratif ou de quelque autre onguent semblable. En tirant cette corde, on ne l'ôte point entièrement pour cela, on ne fait que la passer et repasser. Quand on ne fait qu'une ortie, on l'enduit la première fois de suppuratif, et on la laisse en place quinze à dix-huit jours; car quoique les maréchaux soient dans l'usage de ne la laisser en place que neuf jours, par complaisance pour des particuliers impatiens, qui veulent voir promptement la décision de la cure, soit en bien soit en mal, l'expérience fait voir dans les maux un peu graves, que ce terme est trop court.

Il faut, après que l'opération est faite, empêcher le cheval de se coucher pendant tout le temps qu'il porte le séton ou l'ortie, pour donner une pente continuelle aux humeurs, ce que l'on fait communément en le suspendant; car tout le monde sait que les chevaux dorment aisément debout; le régime qu'il faut faire observer au cheval,

consiste à lui ôter l'avoine, le mettre au son et à la paille pour nourriture, et l'eau de son pour boisson.

Il ne faut pas oublier, après l'opération, de frotter l'épaule avec l'onguent ou l'huile rosat et l'eau-de-vie, et les jours suivans, d'y appliquer, matin et soir, une charge résolutive et spiritueuse, pour fortifier la partie; on peut employer, par exemple, l'emmiellure rouge, et à son défaut, l'emmiellure commune, et y ajouter un demi-septier d'eau-de-vie.

Quand on passe des sétons ou des orties à d'autres parties, comme à la nuque, au cou, sur les rognons et ailleurs, on fait l'ouverture et le détachement de la peau proportionnés à la grandeur de la partie.

Quelquefois on passe un séton au travers d'une tumeur: en ce cas, la matière a cavé dessous suffisamment, et il est inutile de séparer davantage le cuir d'avec la chair.

Il y a des maréchaux très-sensés, qui prétendent avec quelqu'apparence de raison, que cette opération pratiquée comme on vient de le décrire, ne sert qu'à dessécher le dessus de l'épaule. Or comme cette opération ne se pratique que pour des écarts ou une épaule entr'ouverte, ce qui n'arrive point sans que la lymphe du sang remplisse le vide qui se forme par le déchirement du tissu cellulaire qui joint l'épaule au coffre, et que cette lymphe épanchée, venant à prendre dans son séjour une consistance de gelée, forme ce qu'on appelle des glaires, auxquelles il faut procurer une issue, pour empêcher un cheval de boiter, ils prétendent avec raison que le séton, passé au-dessus, n'en peut aucunement procurer l'issue, et en proposent deux autres qui remédieraient fort bien, si elles étaient en danger.

L'une est de faire faire au séton le tour des bords de l'omoplate (c'est l'os de l'épaule qu'on nomme vulgairement le *patteron* ou la *palette*), ou au moins le demi-tour de ces bords qui joignent l'épaule au coffre.

L'autre, est de cerner l'épaule par-dessous, en commençant sous le pli du coude, au-dessus de l'ars, et faisant faire à la spatule le même chemin, sous l'omoplate même, qu'on lui fait faire dessus, dans l'opération qui a été décrite plus haut.

Cette manière d'opérer est fort bien imaginée, puisqu'elle attaque le mal dans son principe, donnant un écoulement à des humeurs qui n'en peuvent avoir, après s'être filtrées par un écart entre l'épaule et le coffre.

Mais le danger qu'il y a de rencontrer un gros rameau de veine qui va se rendre dans la souclavière, fait que cette opération ne peut réussir qu'entre les mains d'un homme qui sache parfaitement la situation de ce rameau et la structure de cette partie, sans quoi le cheval courrait risque de perdre la vie avec son sang; car ce malheur est sans remède.

L'effet de ce remède est de procurer une suppuration abondante, qui commence à couler dès les premiers jours, par l'ouverture que l'on a faite dans l'opération. Ce pus est formé par les fibres meurtries et déchirées, qui se trouvent détruites par l'introduction de la spatule entre le cuir et le corps de l'épaule. Ces membranes mâchées par la dureté du fer, venant à se corrompre et à se détacher du vif, et abreuvées, par une suc gélatineux qui découle et suinte par le bout des vaisseaux rompus, forment ce suc épais d'un blanc couleur de souffre, qui découle de ses parties. Les parties voisines abreuvées aussi d'un suc étranger ou surabondant, soit par dépôt ou collection d'humeurs de quelque genre que ce puisse être, se dégorgeant dans cette ouverture, passent par la même voie, jusqu'à ce que la partie soit revenue dans son premier état.

Manière de dessoler.

Il y a des chevaux si doux, qu'on peut les dessoler à la main; mais quand ils sont méchans, ou qu'on s'en méfie, on les met dans le travail, ou bien on les renverse par terre. On les prépare ordinairement la veille, en y mettant une emmiellure; ensuite on pare le pied le plus mince qu'on peut, on ouvre bien les talons, et avec le boutoir même on coupe et on cerne la sole tout autour du sabot, y laissant pourtant à l'entour l'épaisseur de deux écus de sole. Il faut prendre garde de trop enfoncer le boutoir, il suffit de couper assez avant pour qu'il en

sorte une petite rosée de sang. Quand, avec le boutoir, on a détaché de tous côtés les plus fortes adhérences de la sole, on passe le bistouri dans la rainure qui a été faite, et en soulevant sa sole par un côté, on coupe avec le bistouri toutes les adhérences qui sont dessous, en frappant légèrement sur le dos du bistouri avec le manche du brochoir. Quand les côtés sont bien détachés, on enlève la sole avec un instrument appelé *le lève sole,* on la saisit avec les triquoises, et on l'arrache. Quand tout cela est fait, on passe une corde autour du pâturon, pour resserrer les vaisseaux, étancher le sang, et se donner le temps de reconnaître le véritable état du pied. Si c'est pour encastelure, ou pour un clou de rue qui ait blessé la fourchette, on fend la fourchette d'un bout à l'autre, pour desserrer les talons et donner une plus libre circulation dans la partie, en dégorgeant les sucs qui y sont étranglé. S'il se trouve des chairs fongueuses, baveuses ou surabondantes, il faut bien se donner de garde d'y mettre aucun caustique pour les guérir, ce serait rendre le mal incurable; il faut couper, l'incision étant beaucoup moins douloureuse. S'il y a quelque bleime ou chair meurtrie, on y donne quelques coups de bistouri ou de rénette, pour la même raison; on fait lâcher ensuite pour un moment la corde qui lie la jambe dans le pâturon, pour laisser couler le sang, et arroser la partie, et lui servir de baume. Quand on croit la partie assez dégorgée, on fait resserrer la corde, on lave la plaie avec de l'oxycrat ou de l'eau-de-vie, on ferre à quatre ou cinq clous, et ensuite on applique des plumasseaux couverts de térébenthine, ou imbibés seulement d'eau-de-vie et d'oxycrat, et des éclisses par-dessus, retenues par une autre éclisse transversale qui s'arrête entre les éponges du fer et les deux côtés du talon, et on ne doit lever l'appareil au plutôt que quatre jours après; car c'est une règle générale, que moins une plaie est exposée à l'air, plus promptement elle guérit. C'est la pourriture seule, la trop grande quantité de pus, et la crainte, qui font lever un premier appareil; car on a vu des chevaux auxquels un seul appareil a suffi, après avoir été dessolés, et la sole entièrement revenue au bout de quinze jours, pen-

dant lesquels on n'avait point levé l'appareil, pour quelques raisons particulières.

Il faut avoir soin de mettre un restreintif avec bol et vinaigre, ou avec la suie de cheminée, le vinaigre et les blancs d'œufs autour du boulet, toutes les vingt-quatre heures, de crainte que la matière ne souffle au poil.

De l'amputation de la queue.

Toutes les saisons de l'année ne sont pas propres à faire cette opération ; le grand froid la rend mortelle ; le grand chaud la rend incommode à cause des mouches, et de la gangrène qui peut s'y mettre.

Elle se fait de diverses manières, on sert du bistouri ; on se sert du boutoir ; on se sert d'un couteau. A un jeune poulain on peut la couper dans un joint avec le bistouri, sans aucune difficulté. A un cheval fait, on la coupait anciennement, en mettant le boutoir sous la queue à l'endroit où on voulait la couper, et en donnant dessus un grand coup de maillet, mais c'était faire au cheval un double mal, meurtrissure d'un côté, incision de l'autre. Aujourd'hui on s'y prend d'une autre manière, on met la queue sur une bûche debout, on met un grand couteau fait exprès sur l'endroit où on veut la séparer, on donne sur le couteau un grand coup de maillet ou de marteau, on penche le couteau un peu pour la couper en flûte, afin que le cheval la porte par la suite de meilleure grâce, puis on y met le feu, en la levant le plus haut qu'on peut avec le brûle-queue, qui est un fer fait comme une clef des roues d'un carrosse, avec cette différence, que l'extrémité utile est ronde et non carrée, afin que la queue puisse y entrer. Il faut ensuite appliquer un peu de poix noire sur le bout de la queue et poser le fer, qui aura perdu un peu de sa chaleur, sur la poix, pour la faire fondre. Il faut avoir attention que le cheval ne soit pas dans l'écurie près de la muraille ni d'un pilier, après cette opération, afin qu'il ne puisse pas se frotter, ce qui cause quelquefois de grands accidens. Il faut, après l'opération, frotter avec de l'eau-de-vie le tronçon de la queue, jusques sur les rognons,

pendant quelques jours, soir et matin. Si la queue était meurtrie ou trop brûlée, ou que le cheval se fut frotté, il faudrait se servir de l'esprit de térébenthine et eau-de vie, partie égale, battues ensemble, et en frotter comme ci-dessus.

Les maréchaux anglais, après avoir coupé la queue assez longue, font 5 ou 6 incisions d'égale distance, depuis la naissance de la queue en dessous, jusqu'à l'extrémité où elle est coupée. Ils laissent une suffisante quantité de crin au bout de la queue, pour y attacher une longue corde de la grosseur du bout du petit doigt; ils passent ensuite l'autre extrémité de cette corde dans une poulie qui est attachée au plancher, positivement au-dessus du milieu du dos du cheval, lorsqu'il a la tête à la mangeoire : la même corde doit passer ensuite dans une autre poulie, aussi attachée au plancher, derrière la croupe, au milieu du trottoir; on suspend au bout de cette corde un poids d'une certaine pesanteur, de sorte que le cheval étant couché ou relevé, ait toujours la queue soulevée et renversée sur la croupe. On laisse cette corde jusqu'à ce que les cicatrices soient fermées. Cette opération leur fait porter ce qu'on appelle la queue à l'anglaise. Je ne vois par pourquoi, en pratiquant la même chose aux chevaux des autres pays, ils ne la porteraient pas de même.

Manière de barrer les veines.

On s'y prend de deux manières, pour faire cette opération. On se sert du feu (ci-après nous en parlerons); on se sert de la ligature.

On barre la veine à presque toutes les parties du corps; savoir : au larmier, au bras, à six doigts au-dessus du genou, au jarret, et au pâturon, dans sa partie latérale.

Quand on veut barrer la veine au larmier, il faut mettre une corde au cou du cheval, comme s'y on l'y voulait saigner, afin que la veine du larmier, qui est une ramification de la jugulaire externe, puisse se gonfler. On lui met la main dans la bouche, pour lui faire remuer la langue et les mâchoires, ce qui aide encore à

grossir le vaisseau. Quand il paraît assez plein, on coupe la peau longitudinalement sur le vaisseau, pour le découvrir. On le détache le plus adroitement que faire se peut avec la corne de chamois, que l'on introduit sous la veine, en glissant haut et bas de la longueur d'un bon pouce, on enfile la corne de chamois, qui a un trou fait exprès pour cet usage, d'une soie torse doublée, jusqu'à la grosseur d'un fil gros de cordonnier, et on la cire ou on l'enduit de poix noire ou grasse, on passe la corne enfilée de cette soie sous le vaisseau, et l'on fait la première ligature du côté que la veine se va rendre dans la jugulaire, on assure la ligature d'un double nœud, ensuite de quoi l'on fait une légère piqûre longitudinale à trois ou quatre lignes près de la ligature, pour en tirer du sang, et pour assurer le maître qu'on a sûrement lié la veine; ensuite on fait une seconde ligature, qui soit aussi forte au moins que la première, pour arrêter le sang; et ensuite on applique une charge dessus, pour empêcher l'inflammation, et l'on fait quelques saignées au cheval, pour diminuer le volume du sang, qui cause quelquefois une enflure très-considérable; on laisse tomber les soies d'elles-mêmes, ce qui n'arrive qu'après plusieurs semaines.

Dans toute opération, et particulièrement dans celle-là, il faut observer que le bistouri et autres instrumens dont on se sert, soient bien nets. On a vu des chevaux prendre le farcin, pour avoir été pansés avec des instrumens mal essuyés, et le mal commençait à l'endroit de l'opération.

Lorsqu'on la fait au bras, il faut choisir l'endroit le moins charnu, qui est environ à six doigts au-dessus du genou; on n'y fait point de ligature avec la corde, parce que la veine est assez apparente.

Il en est de même du jarret.

Quand on la veut faire au pâturon, on peut mettre la corde au-dessus du boulet ou du genou, cela est alors indifférent; mais il faut observer de ne la jamais faire aux jambes gorgées actuellement.

Il n'y a point de remède qui soit d'une utilité si universelle que celui-ci dans les maladies des chevaux ; il était même anciennement en grande faveur dans la médecine pour les hommes, et ce serait peut-être une question qui ne serait pas mal fondée, de savoir si la cruauté apparente de ce remède a dû être une raison suffisante pour le faire tomber dans un si grand discrédit. Si la chirurgie moderne a perfectionné la dextérité de la main pour faire les opérations les plus hardies, elle a peut-être perdu aussi, en s'attachant trop à la main, une ressource infinie pour traiter un nombre de maladies que l'antiquité guérissait par le moyen du feu, et que la chirurgie moderne abandonne comme incurables, ou qu'elle entreprend sans succès, malgré le haut point de perfection auquel elle est parvenue. Laissons ces conjectures qui ne sont pas de notre ressort, et venons à la manière de donner le feu.

Le feu est en usage pour les mêmes raisons, et à-peu-près dans les mêmes cas pour lesquels on emploie le séton et l'ortie ; c'est-à-dire, lorsqu'il y a quelque tumeur extraordinaire, causée par l'extravasion d'un sac qui, par son séjour, peut se corrompre, altérer et même détruire une partie, ou, par son déplacement, en embarrasser le mouvement. Les tiraillemens violens et fréquens, les suppurations abondantes, qui sont souvent accompagnées ou précédées de grandes inflammations, étant fort à craindre dans les parties tendineuses et ligamenteuses qui sont dans le voisinage des jointures, parce que ces parties prêtent peu et se gangrènent plutôt que de s'alonger ou se dilater au-delà d'une certaine mesure proportionnée à leur ressort ; par ces raisons, dis-je, on a banni de ses parties l'usage du séton et de l'ortie, que l'on n'emploie que dans les parties grasses et charnues où tous ces accidens, lors même qu'ils arrivent, sont moins dangereux. Outre cet avantage du feu sur le séton et l'ortie, il y en a un autre à considérer ; c'est que le feu est résolutif par lui-même. Ce n'est pas assez de donner issue à un suc étranger à une partie ; il faut encore donner à ce suc, sou-

vent épaissi, la fluidité et la facilité nécessaire pour sortir par l'ouverture qu'on a pratiquée : c'est ce qu'on appelle *digérer*, *résoudre* une humeur. Or, il est dans tous les corps animaux des matières d'une nature singulière, ou qui acquièrent cette nature, par leur déplacement et leur séjour, et qui deviennent, les unes comme une gelée épaissie, d'autres semblables à du suif, d'autres à de la cire, d'autres à de la gomme, d'autres à une résine mêlée de matières terrestres, etc. Ces sortes de matières ne peuvent que rarement, surtout quand elles ont acquis une sorte de consistance, se résoudre par des résolutifs tirés des plantes dont on compose les charges (ou cataplasmes) ordinaires; la chaleur actuelle du feu, infiniment plus vive que celle de tous ces *topiques*, est beaucoup plus propre à fondre ces matières, à détruire cette glu et ces attaches rameuses et intrinsèques qui, en liant toutes les particules d'un fluide, et embarrassant leur mouvement, en ôtent la fluidité. Cette activité propre au feu, le rend le plus résolutif de tous les remèdes. Il fait plus, il raccourcit toutes les fibres (expérience aisée à faire, en présentant un morceau de cuir à l'ardeur du feu,) et par conséquent rétabli leur ressort qui, quoique d'une manière imperceptible, ne laissent pas d'être dans une alternative perpétuelle de contraction et de rélâchement. Cette action serait inutile sur des sucs épaissis à un certain point; aussi la nature seule guérit rarement ces maux; mais ces sucs étant fondus par la chaleur du feu, et ce ressort augmenté, cette humeur achève de se briser et de s'atténuer à la longue, et de rentrer insensiblement dans les voies de la circulation. La cicatrice que laisse le feu, ayant, outre cela, durci les environs de la tumeur, ou plutôt le centre, sert de digue pour empêcher un nouveau dépôt. C'est par cette raison que, si le feu ne diminue pas une tumeur du moins l'empêche-t-il de croître.

L'action du feu a encore un avantage sur le séton et l'ortie; elle est plus limitée, ne pénètre au dedans qu'autant qu'on le veut, et ne détruit rien qu'à l'extérieur, excepté quand on s'en sert pour faire des ouvertures d'abcès, comme au mal de taupe, aux tu-

meurs sur le garrot, etc, auquel cas la destruction ne vient point du feu, la matière à laquelle on veut donner issue ayant fait auparavant tout le désordre. Mais toutes les fois que l'on donne le feu à quelque partie, on n'y fait pas pour cela une ouverture, et la manière ordinaire de le donner, est presque toujours superficielle, en appuyant plus ou moins fort, et en promenant le feu dans un espace plus ou moins grand, suivant l'étendue du mal et la figure de la partie. C'est pourquoi on donne tantôt de simples petites raies de feu, tantôt des pointes, des boutons, des étoiles. Quelquefois, quand le mal est grand, on le donne en forme de feuilles de fougère, de feuilles de palme, de patte d'oie. D'autres fois on met des roues de feu avec une semence autour, c'est-à-dire, que l'on fait d'abord un cercle avec un couteau rougi au feu, et qu'ensuite on y fait des rayons avec le même couteau, et sur toutes ces lignes ou appui, d'espace en espace, quelques pointes de feu avec un poinçon de fer aussi rougi au feu. Pour appliquer le feu de toutes ces manières différentes, on se sert de divers instrumens; savoir : de pièces de monnaie, couteaux, de boutons ronds, de boutons plats, de pointes, d'S, selon le besoin des différentes parties.

Quelques personnes sont scrupuleuses sur le choix des matières dont ces instrumens doivent être faits; les uns prétendent qu'on doit préférer l'or; d'autres tiennent pour l'argent, quelques-uns pour le cuivre, et le plus grand nombre pour le fer.

Le feu de l'or et de l'argent est reconnu presque universellement pour être trop violent; le cuivre serait plus doux, mais les maréchaux sont plus accoutumés à connaître le juste degré de chaleur du fer, que des autres métaux.

Quant aux diverses manières de l'appliquer, la situation ou la conformation de la partie en détermine la figure; par exemple, on barre les veines avec le feu, et cet usage est moins douloureux et moins dangereux que la manière précédente; car le feu ne cause pas une inflammation si grande, particulièrement aux jambes, que l'on a vu quelquefois devenir de la grosseur du corps d'un homme, ce qui n'arrive jamais par le feu; on le met avec

le couteau de feu, en faisant une croix ou une étoile sur la veine, ou en tirant dessus deux ou trois petites raies ; on évite, outre cela, le danger du farcin, dont nous avons parlé.

On barre ainsi la veine au larmier, au jarret, au bras, à la cuisse, etc.

On perce des abcès avec des pointes de feu, surtout au garrot, au toupet, pour le mal de taupe, sur les rognons et aux endroits où nous avons dit que venaient les cors, quand il y a du pus.

A l'épaule, pour un écart, ou à la hanche, pour un effort, on le met en figure de roue, quelquefois au lieu de faire des rayons, après avoir tracé le cercle, on y dessine avec une pointe de feu, les armes du maître, un pot de fleurs, une couronne, ou autre chose semblable, suivant le goût de celui qui travaille, mais la figure n'y fait rien. Quand il faut beaucoup de raies et de boutons de feu, on peut y faire quelque dessin ; mais il serait ridicule de tracer une figure de feu à un endroit où il ne faut que deux ou trois raies, comme à un suros, où une petite étoile suffit, à une fusée, où on le met en fougère ou patte d'oie, c'est-à-dire à-peu-près comme les rayons d'un éventail, ou quelquefois en raies disposées comme les barbes d'une plume.

Ce qu'on appelle grains d'orge et semence de feu, c'est la même chose, ce sont de petites pointes de feu, plus petites que les autres, et que l'on sème sur des lignes où on a déjà passé légèrement le feu.

A la couronne, lorsque la matière souffle au poil, ou qu'on veut rélargir le sabot et lui faire reprendre nourriture, on applique de petites raies.

Quand la corne est éclatée, on y met une S de feu pour réunir les deux quartiers séparés par une seime, afin qu'il s'y fasse une avalure qui les puisse réunir. On appelle avalure, une corne plus tendre, formée par un suc gélatineux qui succède à la place de la corne qui a été emportée, et qui est moins sèche et moins cassante que la corne vieille, et qui par conséquent donne le temps au reste du sabot qui est fendu, de se rejoindre, à l'aide des bons remèdes qu'on y applique, ou plutôt qui sert d'une espèce de glu pour réunir la division. S'il y avait

inflammation à la seime, au lieu d'une S, on mettrait aux deux côtés, deux petites raies de feu.

Pour les courbes, éparvins, vessigons, etc., on le met en palme ou fougère.

Il y a plusieurs choses à observer pour donner utilement le feu, qui ordinairement est un remède très-efficace.

Premièrement, le temps est celui de nécessité, sans s'embarrasser du cours de la lune ni des planètes.

Secondement, il est à propos, s'il y a inflammation à la partie malade, de l'ôter auparavant, par le moyen des remèdes émolliens, dans la crainte de l'augmenter par le feu.

Troisièmement, il ne faut jamais faire chauffer les fers au feu du charbon de terre, parce qu'il chauffe trop vivement, et que par sa vivacité il ronge les couteaux et y fait des dents (au lieu de les conserver lisses et unis), mais seulement à celui du charbon de bois; et il faut en faire chauffer sept ou huit à la fois, ou du moins plusieurs en même temps, afin de n'en pas manquer pendant l'opération, et de la pouvoir achever tout de suite.

Quatrièmement, il faut qu'ils soient rouges, non flambans.

Cinquièmement, il faut avoir la main légère; bien entendu pourtant qu'il faut appuyer assez pour que la chair prenne une couleur de cerise, et ne se pas contenter de brûler seulement le poil; mais ne pas enfoncer lourdement, jusqu'à ce que l'on ait percé le cuir.

Sixièmement, il ne faut point d'impatience quand on a donné le feu à un cheval, ni pour le pansement, ni pour le succès de la cure. Je dis pour le pansement, parce qu'il ne faut point faire marcher un cheval, si on lui a donné le feu aux jambes, que plusieurs jours après que l'escarre est tombée, ce qui n'arrive guère qu'au bout de quinze jours, et elle est bien autant et plus à se guérir. On ne doit pas non plus être inquiet pour le succès de la cure, parce qu'il arrive souvent qu'un cheval, auquel on aura donné le feu pour boiter, boitera encore six mois, et même un an après; mais quoique l'effet de ce remède soit lent, il opère cependant assez sûrement; et s'il n'emporte le mal, du moins il en arrête les progrès.

Q.

Quand on a appliqué le feu, on frotte la brûlure avec du miel et du sain-doux, ou du miel et de l'eau-de-vie, ou de l'encre à écrire commune, ou bien on y met un ciroëne avec de la cire jaune fondue, avec partie égale de poix noire, et de la tondure de drap, ou des os calcinés, ou de la savate brûlée par-dessus; mais le miel et l'eau-de-vie font l'escarre moins grande. Les jours suivans on applique dessus de l'onguent d'althéa, ou rosat, pendant dix, douze, ou quinze jours.

Voici un autre onguent pour la brûlure, qu'on assure meilleur. Prenez une livre de fiente de poule la plus fraîche, une livre de sauge hachée et pilée, et mêlée avec la fiente de poule, ensuite deux livres de sain-doux fondu, mis dans un grand pot de terre, avec la fiente et la sauge, bien couvrir le pot, le mettre sur un feu de charbon, faire cuire cela quatre ou cinq heures, passer ensuite le tout, bien chaud, dans un gros linge. Il faut garder cet onguent; et pour s'en servir, il faut en frotter tous les jours délicatement sur chaque raie, avec la barbe d'une plume.

Septièmement, il faut empêcher que le cheval ne se frotte et qu'il ne se morde, ce qui arrive souvent, car il s'arrache jusqu'au vif. Il faut alors lui mettre un collier, le chapelet, et même les entraves, et mettre sur la plaie de l'alun calciné, ou du colcothar en poudre, ou de l'eau vulnéraire, une fois le jour, ou de l'eau seconde.

Huitièmement, si le feu agissait peu, ou que les plaies se refermassent trop vîte, il n'y aurait qu'à passer deux ou trois fois, avec un pinceau, de l'huile de vitriol sur les raies, cela rendrait le feu qu'on aurait donné, beaucoup plus résolutif et plus actif.

Neuvièmement, quand le feu a fait trop d'impression, on lave la brûlure avec de l'eau vulnéraire ou de l'eau seconde, une fois ou deux par jour. Quoique nous venions de dire qu'il n'y avait point de temps marqué pour faire usage du feu, et que la nécessité y pouvait déterminer en tout temps; cependant, quand on est libre de le choisir, comme pour molettes, vessigons, courbes ou autres accidens qui ne pressent pas, il y a un avantage considérable à préférer l'automne, parce que les

chaleurs et les mouches étant passées, le cheval en est beaucoup moins incommodé. Il est à propos de le laisser l'hiver entier à l'écurie, sans le faire sortir; et au commencement du printemps, on le promène à la rosée dans les prairies, ou sur un tapis vert dans la campagne. On peut mettre les chevaux hongres ou les cavales, à qui on a donné le feu, en pâture au printemps, au lieu de les garder à l'écurie et de les promener, comme on est obligé de le faire aux chevaux entiers. Quand on fait cette opération à un cheval de prix, on ne doit pas regretter le long temps qu'il reste sans travailler; il répare par la suite, par un travail infatigable, le temps qu'il a perdu, et l'on ne voit presque jamais arriver de maux aux parties qui ont eu le feu.

Manière d'énerver.

Sur les os des pinnes, ou ailes du nez, dont on a parlé dans l'ostéologie, il se trouve de chaque côté un muscle qui vient jusqu'au bout du nez. Ce muscle est fort sensible au toucher, et roule sous le doigt comme une corde de la grosseur d'un tuyau de plume : parvenus l'un et l'autre jusqu'au bout du nez, ils se réunissent par leurs tendons, qui s'épanouissent en une aponévrose, laquelle se perd dans la lèvre supérieure, et c'est ce double muscle que l'on doit couper dans l'énervation.

On faisait anciennement cette opération, en fendant les naseaux par le bout; on trouvait l'extrémité aponévrotique, ou la réunion de ces tendons desquels nous venons de parler; on la saisissait avec des triquoises ou tenailles communes; ou bien on la passait dans un morceau de bois fendu que l'on serrait fortement par-dessus, avec une forte ficelle, on y passait une corne de chamois, puis on la tirait à soi pour sentir toutes ses adhérences, et reconnaître la direction de ses fibres, que l'on coupait avec un bistouri, après avoir fendu la peau à un pouce au-dessous de l'os de la pommette, à droite et à gauche, puis d'une saccade on l'arrachait fortement, et l'opération était faite. Mais cette méthode est absolument mauvaise, elle cause une inflammation et une enflure terrible à la tête du cheval, qui en périt souvent.

Il est à remarquer que plus on coupe haut ces muscles, et plus l'inflammation est à craindre, à cause que le tiraillement se fait dans une plus grande longueur.

On s'y prend aujourd'hui d'une autre manière. On fait une incision longitudinale de deux pouces de longueur, sur la partie charnue du muscle même, à côté du nez, à quatre ou cinq doigts audessous de l'œil; on découvre le muscle et on le coupe le plus haut que faire se peut; on saisit le bout d'en-bas, qui se retire fort promptement, et on en coupe environ un pouce ou un pouce et demi de longueur. On panse la plaie avec du beurre frais ou du suppuratif, et on empêche que le cheval ne se frotte.

Cette opération se pratique pour décharger les vues grasses, pour les chevaux lunatiques, pour diminuer le volume des têtes trop grosses, mais elle n'opère que comme pourrait faire un séton, elle empêche, dit-on, les chevaux de broncher.

Cette opération se pratique aussi aux ars. Les maréchaux ne sont pas parfaitement d'accord sur la partie que l'on doit couper; les uns prétendant que c'est un gros tendon, large d'un pouce, antérieur au pli du bras; les autres, un autre tendon latéral beaucoup plus mince; les uns et les autres disant en avoir vu de bons et de mauvais succès. Cette dernière opération se pratique en fendant la peau longitudinalement de haut en bas, disséquant le tendon du muscle qui se présente, passant la corne de chamois dessous, et coupant tout en travers ce tendon sur la corne. Il est à observer que les chevaux n'ont point de convulsion quand on leur coupe les tendons, quoiqu'ils ne soient pas entièrement achevés de couper, comme cela arrive aux hommes, et même qu'ils souffrent cette opération assez tranquillement l'on n'est pas même obligé de les lier, et il suffit de leur lever une jambe. Elle se pratique pour les jambes arquées ou bouletées, que les maréchaux appellent *juquées* ou *pieds-bots*.

Du polipe ou *de la souris.*

Les chevaux sont aussi sujets que les hommes à une maladie qu'on appelle *polipe*. C'est une excroissance

fongueuse qui prend son origine vers la voûte du palais, descend dans le nez et embarrasse la respiration, et fait souffler le cheval. Il n'y a point d'autre remède à cette maladie, que d'emporter ce corps étranger. On introduit la corne de chamois dans le nez; on perce la substance spongieuse de ce corps étranger, et on l'attire à soi; on donne la corne à tenir à un serviteur, sans quitter prise, et l'on introduit le bistouri le plus avant que faire se peut dans les naseaux, et on coupe le plus près de la racine que l'on peut, en remontant

Les maréchaux appellent ce mal, *souris*, et l'opération, *désourichcr;* mais cette opération n'est pas ordinaire, quoiqu'utile et peu dangéreuse.

De la manière de couper la langue.

Il y a des chevaux qui ont la vilaine habitude de tirer la langue, et qui la laissent pendre en dehors d'une longueur assez considérable. Quoique ce soit d'ailleurs de très-beaux chevaux, rien n'est plus désagréable à la vue. Cela peut provenir d'un relâchement dans la partie, aussi bien que de mauvaise habitude. On essaie différens moyens pour les corriger de ce défaut. On leur met des drogues âcres et désagréables sur le bout de la langue, pour la leur faire retirer; on la pince, on la pique, on y cingle de petits coups pendant plusieurs jours; et quand ce n'est qu'une mauvaise habitude, on la leur fait perdre quelquefois, à force de soins et d'assiduités. Mais si ce défaut vient de mauvaise conformation, ou d'un relâchement dans la partie, et que toutes ces tentatives deviennent inutiles, on a recours à l'opération, qui consiste à en couper un petit bout de chaque côté; ce qui se fait en la tirant un peu sur le côté, la tenant ferme dans la main, ou sur un petit bout de planche, et en coupant, avec un rasoir bien tranchant, les deux côtés du petit bout, afin que la langue reste toujours un peu pointue, parce que si on la coupait transversalement, elle passerait par la suite par-dessus le mors, et outre cela le cheval aurait de la peine à ramasser son avoine dans la mangeoire.

Observations sur la manière de faire avaler les breuvages et les pilules, et sur l'usage du billot.

L'usage ordinaire, lorsqu'on veut faire avaler un breuvage à un cheval, est de lui lever la tête haute, de lui tenir la bouche ouverte avec un bâillon, et lui couler dedans la potion tout doucement avec la corne. Dans certaines maladies où il ne peut ouvrir la bouche, on lui met la corne dans les naseaux, et le breuvage passe par la communication de la voûte du palais, entre la bouche et le nez. Dans d'autres maladies, on le fait pour déterger quelqu'ulcère qui se peut trouver dans les naseaux, comme dans la gourme et la morve. Quelquefois on use de cette méthode, quoiqu'il n'y ait point d'ulcères dans les naseaux, et que le cheval puisse aisément ouvrir la bouche, mais seulement parce qu'il serait dangereux de lui faire lever la tête, qu'il est obligé de lever plus haut quand il prend par la bouche. Pour les pilules, on se saisit de la langue, on la tient ferme, et on met la pilule dessus avec un petit bâton, et elle se fond ou tombe insensiblement dans l'œsophage; si elle ne coulait pas aisément, on lui ferait tomber sur la langue quelques gouttes d'huile, pour faciliter la descente. Après avoir pris les pilules, on peut lui couler sur la langue un petit verre de vin pour achever de précipiter les pilules. Mais voici ce qu'il faut observer :

1.° Qu'il est dangereux de faire lever la tête trop haut, parce que le cheval s'engoue plus facilement ;

2.° Que quand il tousse, il faut cesser pour un moment le breuvage et les pilules, et lui laisser baisser la tête, parce qu'on a vu des chevaux qui ont péri d'une médecine, non par la qualité des drogues, mais par la quantité de liqueur qui était tombée dans la trachée-artère, et avait suffoqué le cheval ;

3.° De ne point tirer la langue trop fort, parce que les adhérences étant faibles, on pourrait l'arracher ;

4.° De ne lui point faire avaler trop vîte, par la même raison ;

5.° De laisser le cheval quatre ou cinq heures au filet, sans manger.

Le billot n'est point sujet à ces inconvéniens; c'est un bâton fait en forme de mors, autour duquel on met les médicamens convenables, incorporés, s'il le faut, avec suffisante quantité de beurre ou de miel, et que l'on enveloppe d'un linge pour retenir le tout; aux deux bouts de ce mors est attachée une corde que l'on passe par-dessus les oreilles comme une têtière. On laisse le cheval à ce billot, jusqu'à ce qu'il ait sucé tout le médicament. Cette manière de faire prendre les remèdes, est assez commode et sans aucun danger.

D'autres ne mettent point de bâton dans le billot; ils mettent le médicament sur un linge, qu'ils roulent ensuite et nouent par les deux bouts, et ils l'attachent comme le précédent.

Manière de faire les pelotes blanches ou *étoiles.*

Il y a plusieurs manières pour faire une pelote blanche mais la meilleure et celle qui suit.

Il faut, avec un poinçon fait en forme d'une grosse aleine de cordonnier, percer la peau au milieu du front, de travers en travers, et détacher la peau de l'os avec ledit poinçon, il faut prendre ensuite quatre petites lames de plomb, étroites et longues d'environ quatre doigts, et à chaque trou que l'on fait, y passer une lame, en sorte que les deux bouts de ladite lame sortent par les deux extrémités: on en met de cette façon quatre en forme d'étoile, qui passent les uns sur les autres, et forment une espèce de bosse, dans le milieu du front. Cela étant fait, il faut, avec une ficelle, serrer les extrémités desdites lames, en serrant la ficelle de plus en plus, et l'arrêter; on laisse le plomb et la ficelle deux fois vingt-quatre heures; on l'ôte ensuite, on laisse suppurer la plaie sans y toucher; il s'y fait une espèce de croûte, le poil tombe de soi-même, et celui qui revient est blanc.

D'autres se servent d'une tuile ou brique, en frottent la partie jusqu'à ce que le poil soit tombé et la peau écorchée; et frottent ensuite l'endroit avec du miel.

D'autres se servent d'une pomme, qu'ils font rôtir au feu, et l'appliquent toute brûlante sur la partie, ce

qui forme une escarre, et le premier poil qui revient est blanc.

D'autres rasent la partie, la frottent avec du jus d'oignon ou de poireau, appliquent ensuite sur l'endroit rasé une mie de pain sortant du four, l'y laissant jusqu'à ce qu'elle soit refroidie, et frottent ensuite la partie avec du miel.

Manière de tailler les grandes oreilles pour les rendre petites.

Il faut faire faire deux moules de forte tôle par un habile serrurier, qui prendra la mesure juste d'une oreille bien faite, et il formera ses moules de même : il faut qu'il y en ait un plus petit que l'autre ; le plus petit sera mis en dedans de l'oreille du cheval, et le plus grand en dehors. L'oreille étant ainsi prise entre ces deux moules, il faut la serrer fortement en dedans et en dehors, par le moyen d'un instrument à vis, ensuite avec le bistouri on coupera ce qui déborde de l'oreille. L'opération étant ainsi faite aux deux oreilles, on ôte les moules, et il faut laisser le cheval quatre ou cinq heures au filet, attaché entre les deux piliers dans l'écurie, de manière qu'il ne se frotte pas. Lorsque le sang sera arrêté, il se formera une croûte autour des oreilles, et le lendemain on frottera la plaie tout autour avec de l'onguent pour la brûlure, ou parties égales d'althéa, de miel ou de saindoux fondues ensemble ; on applique de l'un ou de l'autre onguent avec la barbe d'une plume soir et matin, jusqu'à ce que cette croûte tombe d'elle-même. Avant de faire cette opération, il faut couper ou raser le poil des oreilles en dedans et en dehors, le plus près qu'on pourra.

Pour relever les oreilles des chevaux qui les ont écartés et pendantes (qu'on appelle oreillards), on leur coupe environ deux doigts de la peau au-dessus de la tête, entre les deux oreilles ; il faut ensuite rapprocher et coudre les deux peaux pour les rejoindre : on pansera la plaie à l'ordinaire jusqu'à guérison. Il paraît qu'il y a un peu de cruauté dans les opérations ci-dessus, mais il y a aussi des curieux à qui cela plaît.

Manière de faire des marques noires sur le corps d'un cheval blanc ou *gris.*

Il faut prendre environ une demi-livre de chaux vive, un quarteron de savon d'Espagne, coupé bien menu, et et une demi-livre de litharge d'or en poudre, dans un pot où on aura mis de l'eau de pluie suffisamment. On met cette composition sur le charbon, on remue comme pour faire de la bouillie; lorsque le tout est cuit et bien mêlé ensemble, on le laisse refroidir en le remuant toujours, jusqu'à ce que l'on puisse y toucher avec la main; on l'applique ensuite sur le poil qu'on veut teindre en noir, après quoi on met un linge blanc avec un bandeau léger, jusqu'à ce que la matière soit sèche; on lave ensuite la place avec de l'eau fraîche. Afin que cette teinture dure long-temps, il faut l'appliquer lorsque le cheval aura mué, et cela durera un an sans changer de couleur.

Pour faire des marques de couleur de poil de châteigne, il faut prendre une livre d'eau-forte, une once d'argent brûlé, une once de vitriol en poudre, une once de noix de galle en poudre; mettre le tout dans une grande bouteille, ayant auparavant fait consumer l'argent par l'eau-forte; on laisse le tout ensemble l'espace de neuf jours avant que de s'en servir, et il faut que ce soit avec un pinceau, et plus délicatement qu'avec l'autre composition: si l'on veut seulement une couleur d'alezan, il faut mettre plus ou moins d'argent brûlé dans de l'eau-forte, et la couleur sera plus ou moins foncée.

Pour faire revenir le poil tombé par gale, où besoin sera.

Prenez partie égale de populéum et de miel blanc, frottez-en deux fois par jour, quinze jours de suite, les endroits où le poil sera tombé; et si c'est en été, à cause des mouches, mêlez-y de la poudre de coloquinte, ou de la poudre d'aloës succotrin.

R.

En voici un autre.

Prenez des racines de joncs blancs qui croissent sur le bord des étangs ou rivières; après les avoir bien nettoyées, il faut les faire bouillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'elles deviennent en bouillie; ajoutez-y ensuite autant de miel blanc, mêlez bien le tout ensemble, et de cette composition passez-en tous les jours sur les places où le poil ne veut pas revenir, quinze ou vingt jours de suite.

Manière de remplir les salières.

Prenez partie égale d'orge mondé et de vesse qu'on donne aux pigeons, pilez-les l'un et l'autre, et les faites cuire dans de l'eau-rose, jusqu'à ce que cela soit en bouillie; remplissez-en tous les jours les salières du cheval, avec un bandeau fait exprès, et continuez trois semaines ou un mois.

Pour faire croître le crin et la queue.

La principale cause que la plupart des queues des chevaux ne sont pas longues et garnies de poil, c'est le peu d'attention des palefreniers, qui lavent superficiellement le haut de la queue, et n'ôtent pas la crasse qui est à la racine des crins, qui cause des démangeaisons au cheval, qui l'obligent à se frotter et déchirer sa queue. La même chose arrive aux crins de l'encolure, si l'on n'en a pas soin On trouve à certaines queues de gros crins courts, qui consument la nourriture des autres crins, il faut les arracher. Quelquefois aussi ce sont des cirons qui rongent la racine des crins; en ce cas il faut se servir du remède suivant, et prendre une once de vif-argent amorti dans une once de térébenthine, l'incorporer dans du sain-doux, jusqu'à ce qu'il vienne couleur de cendre, et en frotter la racine des crins pendant quatre jours.

Les remèdes les plus communs dont on se sert pour faire croître les crins et la queue, sont les suivans :

Quelques-uns mettent infuser dans un seau d'eau des feuilles de noyer, et en lavent les crins et la queue.

D'autres se servent de la racine de roseaux qu'ils font bouillir.

D'autres prennent l'eau avec laquelle on lave la viande de boucherie avant de la mettre au pot.

D'autres prennent de la lessive et du savon noir mêlés ensemble, mais il ne faut pas que la lessive soit trop forte, elle ferait tomber les crins, et de l'une de ces eaux on lave les crins et la queue jusqu'à la racine.

On assure que le remède suivant est excellent, non-seulement pour faire croître les crins, mais pour les faire revenir où ils sont tombés.

Deux poignées de crotte de chèvre fraîche, une demi-livre de miel, une once d'alun en poudre, une chopine de sang de porc; faire bouillir le tout ensemble, et en frotter les crins.

On se sert aussi, pour faire revenir les crins et le poil après une blessure, de coques de noix ou noisettes brûlées et pulvérisées, que l'on met dans partie égale de miel, d'huile d'olive et vin, et l'on en frotte les crins.

Du jus d'ortie avec du miel et du sain-doux mêlés ensemble, font le même effet.

Il faut, tous les mois, couper le bout de la queue, non-seulement pour la rendre égale, mais encore pour la faire croître. Il ne faut pas qu'elle passe le fanon, le cheval, en reculant, marcherait dessus et se l'arracherait.

Quand un cheval a la queue blanche, et qu'on veut la conserver propre, il faut, après l'avoir peignée et lavée, l'enfermer dans un sac, autrement la fiente et l'urine la rendraient jaune.

TRAITÉ DU HARAS.

Personne ne révoque en doute que de tous les animaux, le plus nécessaire et le plus utile est le cheval, soit pour la communication des habitans d'une province à l'autre, soit pour le transport des marchandises, soit enfin pour la magnificence et pour la défense d'un état; il serait donc surprenant qu'on négligeât d'en multiplier l'espèce dans un royaume où l'on trouverait tout ce qui convient à l'établissement et à l'entretien des haras.

Il est constant que la France n'a rien à désirer de ce côté-là, puisqu'elle est située sous un climat qui abonde en excellens pâturages. Cette vérité est même attestée par l'histoire, qui nous apprend que les romains avaient établi de magnifiques haras sur les bords du Rhône, tant ils étaient persuadés qu'on ne peut avoir trop d'attention pour se procurer une bonne et nombreuse cavalerie. D'ailleurs, en négligeant cet avantage, ce serait laisser à ses voisins le profit d'un commerce dont l'utilité est certaine. Mais ces réflexions étant étrangères au sujet que nous avons à traiter, nous nous contenterons de rapporter ici les observations que nous avons faites sur les auteurs qui ont écrit de cette matière, observations qui augmenteront utilement cet ouvrage.

Un auteur moderne compare avec raison un haras avec un jardin. Il dit que les arbres exposés avantageusement et cultivés avec soin, produisent d'excellens fruits, au lieu que des arbres plantés au hasard et négligés, ne donnent rien d'agréable au goût. Il en est de même d'un haras, il faut des connaissances particulières pour en tirer de bons chevaux.

Ce qu'il y a d'essentiel à examiner pour l'établissement d'un haras, c'est :

1.° L'exposition du terrain, et la qualité des pâturages;

2.° Le choix des étalons et des cavales;

3.° Les règles qu'on doit observer dans la conduite d'un haras ;

4.° Et enfin la manière d'élever les poulains jusqu'à ce qu'ils soient en état de rendre service. C'est ce que nous allons tâcher d'expliquer dans les articles suivans.

ARTICLE PREMIER.

Du terrain propre pour un haras.

L'expérience fait voir qu'un haras établi dans un terrain sec, dur et stérile en apparence, produit des chevaux sains, légers, fermes et vigoureux, avec la jambe sèche et nerveuse, et la corne dure ; ils s'entretiennent de peu, toutes qualités recherchées des connaisseurs. Au contraire, ceux qui sont élevés dans des pâturages gras et humides, ont pour la plupart la tête grosse de chair et d'ossement, l'encolure charnue, le corps épais, les jarets gras, les sabots gros, les pieds plats et pesans ; ils dépérissent au moindre travail ; il leur faut une nourriture grasse et abondante ; ils sont d'un tempérament humide, et par conséquent sujets aux fluxions, sur-tout aux jambes, qui sont comme l'égout de toutes les humeurs.

La plupart de ces défauts se trouvent dans beaucoup de chevaux élevés en Frise, en Hollande, en Flandre, etc. parce que les pâturages de ces pays sont grossiers et fort humides, à cause de leur situation marécageuse et de la froideur du climat ; d'ailleurs l'abondance des herbes que ce terrain produit, fait que les poulains croissent extrêmement en hauteur et en épaisseur, mais peu en nerf, en fermeté et en courage, parce que, suivant les physiciens et les naturalistes, le propre des alimens humides et fluides, est d'étendre et d'amolir les parties du corps de l'animal ; et le propre des alimens chauds, est de resserrer et de fortifier ces mêmes parties. C'est pour cela que les chevaux élevés dans les pays chauds sont, généralement parlant, nerveux, légers et vigoureux, d'une ressource presqu'inépuisable, et d'une plus longue vie que les autres, parce qu'il est certain que l'air, le climat et le terrain de ces contrées, pro-

duisent des herbes et du grain qui fortifient et vivifient le tempérament des chevaux qu'on y élève.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'on ne puisse absolument tirer de bons chevaux que de pays où le climat et les alimens sont chauds, puisque depuis long-temps il sort des haras de l'empereur et de plusieurs princes d'Allemagne, des chevaux, qui par leur beauté et leur courage, sont souvent au-dessus des étalons dont ils sortent. Le même avantage s'est quelquefois trouvé dans quelques cantons de la Normandie et du Limousin, quand les haras n'y étaient pas négligés.

Il doit résulter de toutes ces circonstances, qu'il faut tâcher de remplacer par l'art ce qui manque à la nature du pays. On choisit pour cela un terrain un peu élevé, composé de quelques hauteurs et petites collines, dont la tête ne soit ni grasse ni forte. Ce terrain ne doit pas être absolument aride : il faut qu'il soit capable de produire une herbe douce, tendre et odoriférante, ce qu'on éprouve en y semant de la graine qui renferme ces qualités; il faut aussi pour cela, qu'il soit exposé au midi ou à l'orient.

Comme il se trouve dans plusieurs provinces de France, des terrains et des expositions telles que nous venons de dire, on peut conclure que ce n'est que par la négligence, le manque d'attention et le mauvais choix qu'on a fait des étalons, que nous sommes privés de l'avantage d'avoir des chevaux tels qu'on le désirerait, soit pour la selle ou pour les beaux atelages.

Heureusement les soins qu'on prend présentement pour remédier à ces inconvéniens, donnent lieu d'espérer que dans peu d'années les amateurs de la cavalerie seront entièrement satisfaits.

ARTICLE II.

Du choix des étalons et de la cavale.

Les étalons qui viennent des pays chauds, ont été de tout temps regardés comme les meilleurs pour en tirer race, tels sont les chevaux turcs, arabes, barbes et espa-

gnols; et lorsqu'ils sont bien choisis, les chevaux qui en proviennent peuvent produire aussi d'excellens étalons. Un beau cheval anglais, danois ou allemand, s'il est de bonne race et bien choisi, réussit fort bien dans un haras, parce que la noblesse de ces pays est fort curieuse, et n'épargne rien pour avoir des étalons parfaits. Il est cependant plus avantageux d'en avoir du pays propre d'où ils sortent : ils forment presque toujours des chevaux d'une structure plus noble et plus fière; ils résistent mieux à la fatigue, et vivent plus long-temps que les chevaux qui sont sortis d'étalon du côté du Nord.

Un étalon barbe fait ordinairement plus grand que lui, sur-tout en France; mais il ne faut pas qu'il soit haut sur jambes, ni trop long-jointé; il faut au contraire qu'il ait le pâturon un peu court, mais gros à proportion de sa jambe, et flexible.

Les étalons d'Espagne ne réussissent pas si bien, parce qu'ils sont plus petits qu'eux, et qu'une jument n'en retient pas si bien que d'un barbe. Lorsqu'on veut tirer race d'un cheval d'Espagne, il faut le choisir fort de corps, d'épaules et de jambes, et d'une taille avantageuse, car les poulains qui en proviennent, dégénèrent toujours de ce côté-là.

Un étalon pour être beau, doit être grand, relevé du devant, sain par-tout le corps, jeune et sans défauts; n'avoir point la vue altérée, les reins bas, les jarrets, les jambes ni les pieds défectueux, surtout qu'il ne soit point serré du derrière, ni étroit du devant, mais bien ouvert entre les bras et les jarrets.

Il ne suffit pas seulement pour le choix d'un étalon, qu'il soit d'une magnifique figure, et qu'il n'ait aucun des défauts extérieurs : une chose aussi essentielle, et à laquelle bien des gens ne font pas d'attention, ce sont les qualités intérieures qu'il faut rechercher outre la figure, et qui ne sont que trop souvent négligées. C'est précisément ce manque d'attention et de connaissance qui multiplie les belles rosses, dont le prix ne devient considérable que par l'ignorance de ceux qui s'en entêtent, parce que les faux connaisseurs s'imaginent que la bonté est inséparable

de la beauté. Il y en a qui tombent dans une autre erreur non moins dangereuse, qui est, qu'après s'être servi longtemps d'un cheval entier, lorsqu'il commence à s'user, ils le confinent dans un haras, comme s'il suffisait qu'un cheval eût été bon dans sa jeunesse, pour qu'il produise de bons chevaux dans un âge trop avancé. Un cheval hors d'âge, ou qui a fait de grands efforts ne peut plus engendrer des poulains sains, nerveux et vigoureux.

Les qualités essentielles dans un étalon, à l'approche d'une jument, sont l'activité et la légéreté; car s'il est froid et mou, il ne fera que des poulains lâches et sans vigueur.

Quoique, contre l'avis de bien des auteurs, je ne regarde la différence des poils que comme un caprice et un jeu de la nature, je suis pourtant d'avis qu'on choisisse des étalons qui soient d'une robe et d'un poil estimés des curieux, non que je les croie meilleurs, mais uniquement pour donner une bonne teinture à un haras.

Les poils les plus en réputation sont le noir de jais, le beau gris, le bai châtin, le bai doré, l'alezan brûlé et l'alezan vineux, l'isabelle doré avec la raie de mulet, les crins et les extrémités noires. Tous les poils qu'on appelle lavés et mal teints avec les extrémités blanches, avec raison ne sont pas recherchés pour le haras.

Suivant ce que nous venons de dire pour le choix d'un étalon, l'unique moyen pour avoir de beaux, de bons et de courageux chevaux, c'est d'acheter, sans ménager sur le prix, des étalons qui, outre la figure, aient encore toutes les qualités qu'un brave cheval doit avoir, savoir, la bouche bonne et fidèle, les ressorts des hanches unis, lians, une souplesse d'épaules qui les rendent libres et légers autant qu'un cheval peut l'être naturellement sans le secours de l'art. Toutes ces qualités doivent encore être accompagnées d'une grande docilité, jointes pourtant à un naturel gaillard et vigoureux. Tout cheval naturellement hargneux, malin, fougueux, ombrageux, rétif, ramingue, dangereux de la dent et du pied, traître et ennemi de l'homme, doit être absolument exclus du haras, car tous ces défauts se communiquent et empestent la race.

Comme les qualités que nous venons de décrire pour former un bon étalon ne se trouvent pas dans la simple figure,

on doit absolument monter celui qu'on veut acheter, pour juger de sa ressource et de sa vigueur, et pour sentir s'il ne péche point du côté de la bouche, des épaules, des hanches, des jarrets, etc. et s'il n'a aucun vice intérieur.

On ne saurait non plus être trop sur ses gardes pour éloigner d'un haras les étalons qui ont des défauts héréditaires : ces défauts sont, au dire des connaisseurs, la pousse, la morve, la courbature, les jarrets gras, les courbes, les vessigons, les éparvins, les jardons, les formes, les jambes arquées ; ceux d'être rampin, lunatique, colère, sujet aux vertiges, d'avoir le tic, les yeux chargés, troubles et sujets aux fluxions, auxquels on ajoute, comme nous l'avons dit ci-dessus, les vices qui viennent de malice et de pure mauvaise volonté : tous lesquels défauts se communiquent ordinairement de génération en génération.

Lorsqu'on est curieux d'avoir des chevaux de carosse pour former de beaux atelage, il faut choisir un étalon d'une plus grande structure que pour la selle, et l'assortir avec des jumens de sa taille. Ceux qui sont les plus recherchés pour cet usage, viennent des plus beaux haras de Dannemarck et d'Allemagne ; mais si on les veut d'une belle tournure et sans défaut, il ne faut avoir aucun égard au prix, car ils sont très-chers, même dans le pays.

Tout ce qu'on vient de dire du choix d'un étalon, doit également s'entendre de celui d'une cavale ; car si elle n'a les mêmes qualités, il est à craindre, malgré la perfection de l'étalon, que les poulains qu'elle produirait, ne se ressentissent de ses propres défauts.

Les jumens anglaises et les jumens normandes sont regardées comme les meilleures, pourvu qu'elles soient de bonne race, relevées du devant, bien fournies, épaisses, grandes de corps, le corsage pourtant médiocrement long, le coffre large, c'est-à-dire la côte ronde, ample et le flanc plein.

Comme les étalons barbes, espagnols et autres des pays orientaux et méridionaux, sont ordinairement très-fins, si la jument était de la même finesse, les poulains qui en proviendraient seraient trop minces de corps et

de jambes. Elle ne doit pas non plus être de beaucoup plus haute que l'étalon, parce que le poulain croîtrait trop en jambes.

Il est si important d'avoir des jumens de bonne race, qu'on remarque qu'une jument engendrée d'un mauvais cheval, quoique belle d'elle-même, ne produit rien qui vaille, quand même le poulain paraîtrait d'abord bien fait et beau; car en croissant il décline, au lieu qu'une jument qui sort de bonne race, quoique son poulain n'ait pas une belle apparence dans sa première jeunesse, en croissant il embellira autant que l'autre deviendra laid.

Comme l'expérience fait voir que les poulains tiennent ordinairement de l'étalon, il y a des gens qui ne s'attachent pas tant à la figure de la jument, pourvu qu'elle soit bonne nourrice, c'est-à-dire qu'elle ait beaucoup de lait.

Lorsqu'une jument étrangère pèche par trop de finesse, et qu'elle a d'ailleurs des qualités, on lui donne un étalon étoffé qui ait de la jambe. Si c'est une jument du pays, qui soit épaisse, traversée et bien fournie de jambes, il faut lui donner un cheval fin, c'est ainsi qu'en assortissant les différentes espèces de figures, on peut rencontrer la belle nature.

ARTICLE III.

Des règles qu'on doit observer dans la conduite d'un haras.

Les principales règles qui s'observent dans la conduite d'un haras, regardent la distribution de son terrain, l'âge que doivent avoir les étalons et les jumens, la quantité de jumens qu'un étalon peut servir, le temps de la monte, la manière de faire couvrir, et le temps où la jument met bas.

Distribution du terrain.

Il faut qu'un haras soit placé dans un grand parc ou enclos, dont le terrain et l'exposition soient selon ce que

nous avons dit dans l'article premier. Ce parc doit être partagé en plusieurs enclos entourés de bonnes palissades, d'une hauteur suffisante pour que les jumens et les poulains ne puissent les franchir.

Si la nature n'a point produit dans le terrain destiné pour cet usage, quelque petite rivière, ruisseau ou fontaine, ce qui serait très-avantageux pour y abreuver ses jumens et leur suite, il faut y faire quelques abreuvoirs.

Il faut pratiquer dans ces différens enclos, des écuries de planches, dont l'entrée soit fort large, pour mettre les jumens et les poulains à couvert, dans un temps d'orage, et pour les garantir de la grande ardeur du soleil.

Il doit aussi y avoir un homme vigilant, qui prenne garde, nuit et jour, à ce qui se passe, afin de remédier aux désordres qui peuvent arriver, et d'en donner avis au chef du haras, et cet homme est logé dans une cabane de planches.

En Hongrie, en Pologne et en quelques autres endroits de l'Europe, les haras ne sont point fermés. On y laisse les poulains en plein air pendant une bonne partie de l'année, sans les rassembler, ce qui les rend sauvages, ennemis de l'homme, et par conséquent difficiles à dompter. Ils sont avec cela pour l'ordinaire mal tournés et mal-adroits, quoique sortis de bonne race. Il est vrai qu'ils sont d'une grande fatigue, et rendent plus de service que les autres.

L'âge que doivent avoir les étalons et les jumens.

Si l'étalon est un barbe, un espagnol ou autre des pays chauds, il faut qu'il ait sept ans faits avant que de le faire couvrir. Si c'est un étalon anglais, danois ou allemand; comme ceux de ces pays sont plutôt formés, on peut les faire couvrir à six ans. Il y a des gens qui, très-mal-à-propos, se servent de poulains de trois ou quatre ans pour cet usage, parce qu'ils paraissent avoir pris leur croissance; mais c'est un abus que l'avarice a introduit dans quelques provinces d'où il sortait autrefois d'excellens chevaux; car il n'est pas possible que dans un âge si tendre ils puissent engendrer des chevaux

vigoureux, puisque n'ayant pas encore changé toutes leurs dents, ni jeté entièrement la gourme, leur sang ne peut être purifié, ni leur tempérament affermi.

Lorsqu'un étalon a été ménagé, et n'a point fait d'effort, il peut servir dans un haras jusqu'a vingt et même vingt-cinq ans ; il vaut pourtant mieux le réformer vers la seizième ou dix-huitième année ; car passé cet âge-là, ses ressorts n'ayant plus la même vigueur, ses forces et son brillant commencent à déchoir, et le poulain doit se ressentir de cette faiblesse.

A l'égard d'une jument, on peut la faire couvrir à l'âge de quatre à cinq ans, car les femelles, dans toutes les espèces d'animaux, sont plus avancées que les mâles ; et il faut aussi par la même raison la retirer du haras vers la quatorzième ou quinzième année.

La quantité de jumens qu'un étalon peut servir.

Un bon étalon pourrait absolument fournir à une vingtaine de jumens, mais il ne faut pas se laisser tromper par l'ardeur qu'il fait paraître pour multiplier son espèce. Dans les haras considérables, on n'a coutume de donner à un étalon que dix ou douze jumens, parce que devant renouveler plusieurs fois l'accouplement à chacune, jusqu'à ce qu'on juge qu'elles soient pleines, un plus grand nombre pourrait l'épuiser, ou du moins produirait des poulains faibles et étiques. On présente toujours à l'étalon la jument la plus disposée à le souffrir.

Il faut qu'un étalon ait été préparé deux ou trois mois avant la monte. On doit pour cela le nourrir de bonne avoine avec un peu de féveroles mêlées dedans, sur-tout point de foin, ou très-peu, mais beaucoup de paille de froment, le tenir toujours en exercice, le mener deux fois le jour à l'abreuvoir, le promener ensuite environ une heure sans l'échauffer. S'il restait toujours à l'écurie, il courrait risque de devenir poussif, ou tout au moins gros d'haleine.

Le temps de la monte.

La saison pour faire couvrir une jument est depuis la mi-mars jusqu'à la fin de mai, qui est le temps où elles

deviennent ordinairement en chaleur, et cette disposition de nature les rend capable de produire un fruit plus parfait. C'est pour cette raison que, huit ou dix jours avant que de lui présenter l'étalon, on a coutume de lui donner un peu de chenevis, soir et matin, mêlé dans son avoine.

On remarque qu'une jument ne reste pas plus de quinze jours ou trois semaines dans un degré de chaleur convenable; et c'est à quoi il faut être attentif pour pouvoir profiter de son véritable période, ce qui donne plus ou moins de vertu pour la génération. Il y a beaucoup de jument qui restent en chaleur une bonne partie de l'année, mais ce sont celles qui n'ont point été couvertes.

La raison pour laquelle on fait couvrir les jumens, au commencement du printemps, n'est pas seulement parce qu'elles sont plus ordinairement en chaleur dans cette saison, mais aussi parce que le poulain aura par ce moyen, deux étés contre un hyver. Et, lorsqu'une jument pouline à l'arrière-saison, le poulain qui en vient, est communément faible, parce que le défaut d'herbes fait que la jument ne fournit point de lait assez abondamment, ce qui n'arrive pas lorsqu'elle met bas au printemps.

Il faut qu'une jument soit en bon état, lorsqu'on lui présente l'étalon; mais, si elle est trop grasse, elle pourrait bien ne pas retenir. Elle doit avoir été nourrie au sec, de même que l'étalon, parce que le vert étant une nourriture molle et froide, ayant moins de substance que le grain et fourrage sec, il serait à craindre que cela ne causât quelqu'altération ou faiblesse dans le tempérament du poulain. Elle doit aussi avoir été tenue en exercice, c'est-à-dire, montée, ou employée à quelqu'usage dont le travail ne soit pas trop violent, afin qu'elle ne soit pas trop fougueuse aux approches de l'étalon. Ils doivent être l'un et l'autre déferrés du derrière, de peur d'accident.

On donne à l'étalon une nourriture plus forte pendant tout le temps qu'il sert les jumens; il est bon même, entre l'ordinaire du midi et celui du soir, de lui donner un peu de froment, pour l'échauffer et le rendre plus vigoureux. Mais, s'il avait coutume de boire excessive-

ment, il faudrait l'en empêcher, parce que la trop grande quantité d'eau le rendrait flasque, et l'empêcherait de bien digérer les alimens; d'ailleurs cet excés de boire pourrait le rendre poussif, parce que les chevaux qui boivent beaucoup mangent aussi excessivement.

Manière de faire couvrir.

On fait couvrir en main ou dans l'enclos: la manière la plus ordinaire et la plus sûre est de faire couvrir en main. Pour cela, un homme adroit tient la jument et deux autres conduisent l'étalon avec de bonnes longes attachées de chaque côté à un caveçon. On peut aussi attacher la jument entre deux piliers.

Sitôt que l'étalon a fait sa fonction, il faut promener la jument, l'espace d'un quart-d'heure, afin qu'elle retienne mieux. Quelques-uns, dans cette vue, lui font jeter un seau d'eau fraîche sous la queue, pour l'empêcher d'uriner.

Il y a des harras où on se sert d'un étalon d'essai, pour voir si la jument est en état. C'est pour l'ordinaire un cheval de peu de conséquence; et, lorsque la jument est prête à le recevoir, on le retire, et on fait avancer le véritable étalon, qu'on laisse un peu de temps à quelque distance et vis-à-vis de la jument afin qu'elle le considère.

Ceux qui ne suivent pas la méthode de faire couvrir en main, mettent dans un enclos séparé, dix ou douze jumens et y introduisent ensuite l'étalon. On l'y laisse quatre ou cinq semaines, qui est à-peu-près le temps qu'il faut pour couvrir lesdistes jumens à plusieurs reprises, après lequel temps, on le retire. Il faut le nourrir de bonne avoine, et, dans l'intervalle de son ordinaire, lui donner, une fois le jour, une petite mesure de froment mêlé avec un peu de féveroles, pour l'échauffer et lui donner plus de courage.

On reconnaît qu'une jument a retenu ou non, lorsqu'environ trois semaines après avoir été couverte, on lui présente l'étalon, qu'on tient éloigné d'elle environ à quinze pas. Si elle vient à lui, c'est souvent une preu-

ve qu'elle est encore en amour, et qu'elle pourrait bien n'être pas pleine. On fait aussi l'expérience ordinaire, qui est de lui verser de l'eau froide dans les oreilles, et si elle se secoue rudement, on peut conclure qu'elle n'est pas pleine; alors on la fait recouvrir par un autre étalon. Il y a des gens qui, mal-à-propos font saigner la jument de la veine du cou, positivement dans le temps que l'étalon fait sa fonction, prétendant que cette opération la fera concevoir indubitablement, ce qui, au rapport des habiles médecins et anatomistes, est plus dangereux qu'utile pour la conception.

Une autre erreur, qui n'est pas moins considérable, c'est de croire que, si le temps, est beau et serein dans le temps que la jument conçoit, le poulain en sera plus beau; qu'au contraire, s'il est pluvieux, venteux ou orageux, il sera défectueux et vicieux; d'autres ajoutent qu'il faut faire couvrir la jument depuis le 4 de la lune jusqu'à son plein. Tous ces anciens préjugés sont absurdes et imaginaires.

On prétend qu'une jument qui a avorté, produit dans la suite des poulains de peu de valeur, et qu'elle n'est par conséquent plus propre dans un haras. Il se trouve aussi des jumens qui sont deux ou trois ans sans porter. Elles sont absolument inutiles; car la dépense de l'entretien excéderait le prix qu'on retirerait du poulain qui en proviendrait, et il serait à craindre qu'elle ne fût encore autant de temps à en donner un autre.

Lorsque le ventre d'une jument pleine commence à s'appesantir, il faut la séparer d'avec celles qui ne le sont point; parce que celles-ci, étant plus légères et plus gaies, pourraient en ruant, faire avorter celles qui sont pleines.

Le temps où la jument met bas.

Une cavale porte ordinairement onze mois et quelques jours, quelquefois douze; le terme n'est point fixé; et c'est un abus que de compter les années des cavales pour décider du jour qu'elles mettent bas.

Si la jument a de la peine à jeter son poulain, on lui

fait prendre de la poudre cordiale, ou de la thériaque dans du vin, pour l'aider et lui donner de la force. L'huile d'olive et la fleur de souffre sont bonnes aussi pour cela. D'autres versent dans les naseaux, du vin bouilli avec du fenouil et de l'huile d'olive, ce qui les faisant ébrouer fortement, peut pousser le poulain dehors ; quelquefois même, en lui serrant simplement les naseaux, l'effort qu'elle fait pour reprendre haleine le pourra faire pouliner.

Lorsqu'il arrive qu'une jument est prête à jeter son poulain, dans le temps qu'on met les autres à l'herbe, il ne faut pas l'y mettre qu'elle ne soit rétablie et son poulain fortifié. On doit la tenir quelque temps à l'écurie, lui donnant de bonne nourriture pour la raffermir de son travail, et pour mettre son poulain en état de la suivre au pâturage.

Si le poulain est mort dans le ventre de la mère, ce qui se connaît lorsque, les derniers jours de son terme, et même auparavant, en mettant le plat de la main sur le flanc de la jument, on ne sent plus remuer son fruit ; lequel accident arrive par chute, coup de pied, ou effort extraordinaire ; il faut alors, pour conserver la jument, prendre une pinte de lait de jument, d'ânesse, ou de chèvre, une pinte d'huile, trois chopines de lessive forte, et une chopine de jus d'oignon blanc, faire tiédir le tout ensemble, et le faire avaler en deux fois à la jument, en laisssant deux heures d'intervalle d'une prise à l'autre.

Si ce remède n'a point d'effet, il faut qu'une personne adroite, après s'être bien huilé la main et le bras, tâche de tirer le poulain, en entier ou par pièces ; ou si la tête se présente, on attache une grosse ficelle au menton, en forme de nœud coulant, ce qui aide beaucoup à le tirer.

Il arrive quelquefois aussi que le poulain sans être mort, se présente de travers (c'est toujours du côté de la tête qu'il doit se présenter) ; il faut dans ce cas se servir de la main et du bras, de la même façon qu'on vient de le dire, afin de le tourner du sens qu'il doit se présenter.

C'est l'usage de faire recouvrir la jument huit ou dix jours après qu'elle a pouliné, afin que la saison ne se trouve pas trop avancé. Cela se pratique dans les harras

où l'on veut mettre tout à profit ; mais si quelque seigneur curieux en chevaux superbes . veut en faire la dépense, il ne faut faire couvrir chaque jument que lorsque son poulain sera sévré , c'est-à-dire , ne lui donner l'étalon qu'un an après qu'elle aura pouliné. Par cette méthode , une jument ne produira qu'un poulain tous les deux ans , mais il sera infiniment plus beau et plus vigoureux que s'il tétait sa mère étant pleine.

Il y a des auteurs qui prétendent que la membrane dans laquelle est enveloppé le poulain en venant au monde, étant desséchée et mise en poudre, est un remède excellent pour la toux des jeunes poulains qui tètent , en leur donnant une bonne pincée mêlée dans du lait. D'autres assurent que le poumon d'un jeune renard , aussi mis en poudre , fait le même effet , non-seulement pour les poulains , mais pour les chevaux de tout âge.

ARTICLE IV.

De la manière d'élever les poulains jusqu'à ce qu'ils soient en état de rendre service.

Dans quel temps il faut les sévrer.

Les poulains ne doivent têter que six ou sept mois ; car l'expérience fait voir que ceux qui tètent jusqu'à dix ou onze mois , quoiqu'ils aient plus de chair et une taille plus avantageuse , ne valent pas ceux qu'on sèvre plutôt. Les derniers ayant été nourris d'abord avec des alimens secs et chauds , leur taille devient plus dégagée , leur sang plus vif , et leur tempérament plus vigoureux qu'à ceux qui tètent plus long-temps.

Lorsqu'on le sèvre , il faut les mettre dans une écurie bien nette , avec de bonne litière fraîche nuit et jour ayant soin de nettoyer leur écurie deux fois le jour pour les tenir propres. On ne les attache point qu'ils n'aient trente mois , et il ne faut pas les panser de la main avant ce temps , parce que leurs muscles et leurs ossemens étant encore trop tendres , on les empêcherait de profiter. Si la mangeoire et le râtelier étaient trop éle-

vés, cela les obligerait de lever la tête trop haut, et pourrait leur donner un tour d'encolure fausse et renversée. Lorsque le temps est beau, on leur fait prendre l'air dans quelqu'endroit fermé, où il n'y a aucun embarras, soit de pierre ou de bois, ni aucun trou, ou autres choses semblables qui puissent les estropier.

On les nourrit d'avoine ou d'orge moulue mêlée avec du son, soir et matin. On peut aussi leur donner un peu de foin, pourvu que ce soit du plus fin. Cette nourriture, dont la quantité doit être proportionnée à leur âge, les fait boire, leur donne du corps, des forces et du nerf. On leur retranche au printemps cette nourriture pour les mettre à l'herbe, lorsqu'elle est devenue assez grande, car lorsqu'elle est nouvelle et trop tendre, elle lâche le ventre, et peut par conséquent affaiblir un poulain, et même le faire mourir.

Lorsque les poulains ont atteint l'âge de trente mois, il faut alors les traiter avec encore plus d'attention, leur donnant un licou, les attachant dans des places séparées, les nettoyant, les pansant de la main, et les couvrant comme les autres chevaux d'âge plus avancé Si avant cet âge on leur donnait à manger le grain tout entier, les dents et les jointures de la ganache étant encore trop tendres pour moudre le grain sec, les efforts qu'ils feraient en mâchant, pourraient leur attirer des fluxions sur les yeux. Le grain sec, donné trop tôt à un poulain, produit encore un autre mauvais effet, qui est de lui user les dents, et de le faire paraître plus âgé qu'il n'est.

Il faut tondre la queue des poulains d'un an, afin qu'elle revienne plus touffue et plus forte, et par conséquent plus belle ; on peut même la tondre deux ou trois fois, c'est-à-dire, tous les six mois, elle en sera plus belle et plus épaisse, et les crins plus forts pour résister au peigne.

On doit bien se donner de garde de mêler les poulains mâles d'un an et demi ou deux ans, avec les poulines du même âge, non plus qu'avec les autres cavales du haras ; parce que commençant à se sentir alors, ils s'amuseraient avec les jeunes poulines, et au lieu de pro-

fiter, ils dépériraient. Pour éviter cet inconvénient, on met les jeunes cavales de deux ans avec leurs mères, et les poulains du même âge, avec ceux de trois ou quatre ans.

On retire les poulains à la saint Martin, pour les remettre à l'écurie, où on leur donne une nourriture convenable et proportionnée à leur âge, comme on vient de l'expliquer ci-dessus; et afin qu'ils deviennent beaux, fermes et vigoureux, on ne les remet plus au pâturage lorsqu'ils ont atteint l'âge de trois ans. A l'égard des jumens, on peut les y laisser jusqu'à leur quatrième année accomplie.

Soleysel donne un remède pour fortifier les jambes des poulains lorsqu'elles sont menues; il l'assure excellent. C'est de prendre une livre d'huile d'olive, un quarteron de sel de verre bien pilé, demi-once de sang-dragon, quatre onces de castoréum bien sec; il faut y ajouter une pinte d'esprit-de-vin, laisser reposer le tout à froid l'espace de douze heures, y ajouter ensuite une pinte de fort vinaigre, autant d'urine d'homme qui boive son vin pur, faire bouillir le tout pendant une heure. De ce bain fort chaud, il faut en frotter les jambes depuis l'épaule et depuis le grasset jusqu'à la couronne, frottant vivement avec la main à rebrousse-poil l'espace d'un quart-d'heure, deux fois par jour, pendant huit ou dix jours. Ce remède se fait quelque temps avant que de monter un poulain, ou bien on le fait deux fois l'année, une au printemps, l'autre en automne, jusqu'à quatre ans et demi.

De la manière dont on apprivoise les poulains pour les rendre dociles.

La docilité est une des premières qualités que tout cheval doit avoir, et il faut employer toute la patience, toute l'adresse et toute l'industrie imaginables, pour rendre les jeunes chevaux doux, familiers et amis de l'homme.

Quoiqu'on ne doive se servir d'un cheval de selle qu'à cinq ans, parce qu'avant cet âge il est trop faible pour

soutenir la fatigue, il faut cependant commencer dès l'âge de trois ans ou trois ans et demi à l'apprivoiser. Voici comme on s'y prend : on l'accoutume d'abord à souffrir sur le dos une selle légère, avec des sangles qui ne lui pressent point le ventre, et une croupière qui ne soit pas trop courte ; on le laisse ainsi sellé deux ou trois heures par jour. On l'accoutume de même à souffrir qu'on lui mette le bridon dans la bouche, car il ne faut point de bride dans les commencemens pour les jeunes chevaux. On lui lève tous les jours les quatre jambes, et avec un bâton on frappe le dessous du pied, comme si on voulait le ferrer.

Lorsqu'il sera accoutumé à souffrir le bridon et la selle dans l'écurie, il faudra dans le même endroit faire monter dessus et descendre un homme léger, le cheval restant en place, afin de le rendre doux au montoir.

On le fera trotter de deux jours l'un à la longe, avec un caveçon sur le nez, sans être monté, et sur un terrain uni. Lorsqu'il tournera facilement aux deux mains, qu'il viendra volontiers, à la fin de chaque reprise, proche de celui qui tient la longe, il faudra dans la même place le monter et le descendre sans le faire marcher, jusqu'à ce qu'il ait quatre ans ; alors on le fera marcher au pas et au trot, quelquefois à la longe, quelquefois en liberté, selon qu'il obéira, et sur-tout à de petites reprises.

Avec ces précautions on viendra à bout de toutes sortes de poulains, quelque farouches qu'ils soient d'abord, et jamais en s'y prenant de cette façon, ils ne deviennent rétifs, ni ramingues, ni difficiles à ferrer, à seller, à brider et à monter, toutes choses essentielles pour la docilité.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES ET ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

HIPPOSTÉOLOGIE, ou traité des os du cheval. 3

ARTICLE PREMIER.— *Des os de l'avant-main.* De la tête. 7

Des os du cou ou vertèbres. 12

ARTICLE II. — *Des os du corps.* 15

ARTICLE III .— *Des os de l'arrière-main.* 16

CHAPITRE II. — Des maladies du cheval. 19

ARTICLE PREMIER. — *Des maladies de l'avant-main.* Du mal de tête. 21

Du feu. 22

Mal de tête de contagion. 25

Du mal des yeux, de la fluxion et du coup sur l'œil. 27

Du cheval lunatique. 28

Du dragon. 30

De la taie. 31

De l'onglet. Ibid.

De l'étranguillon ou esquinancie. 32

Des avives. 33

De la gourme. 35

De la fausse gourme. 39

Du rhume ou *morfondement.* 40

De la morve. 41

Du tampas ou fève. 43

Barbillons. 44
Cirons. Ibid.
Des surdents. Ibid.
Des barres et de la langue blessées. 45
Du pissanesse ou pinsanesse. 46
Du tic. 47
Du mal de cerf. 48
Manière de faire l'onguent des nerfs. 50
Du vertigo. Ibid.
Du mal de taupe. 51
Tumeurs et blessures sur le garrot. 53
De l'effort de l'épaule, ou du cheval entr'ouvert, ou faux écart. 54
De l'écorchure entre les ars, ou du cheval frayé entre les ars. 57
De l'ancœur, avant-cœur ou anti-cœur. Ibid.
De la toupe. 58
Des malandres. 59
Du suros, de l'osselet et de la fusée. 60
Du nerf-féru. 63
De l'entorse ou mémarchure. 64
De l'effort du genou. 67
Des jambes foulées, travaillées ou usées. Ibid.
Blessure sur le boulet. 69
Des molettes, du ganglion et de l'osselet du boulet. Ibid.
De la forme. 71
De l'atteinte du javar, de l'atteinte encornée, du javar encorné. 72
Onguent propre pour les atteintes légères et les nerf-férures. 77
De l'enchevêtrure. Ibid.
De la fourbure. 78
De la crapaudine. 82
Des peignes et grappes. 83

Matière soufflée au poil. 85
Méchans pieds. Ibid.
De l'encastelure. 86
Onguent de pied. 87
Fourchette neuve. 88
De l'oignon dans le pied. 89
Du cheval dessolé de nouveau. Ibid.
De la bleime. 90
Des seimes. 91
De la solbature et des pieds douloureux. 94
De l'étonnement du sabot. Ibid.
Des teignes. 95
De l'enclouure. 96
Autre remède. 98
ARTICLE II. — *Des maladies du corps.* De la fièvre. 99
Du farcin. 102
De la pousse. 106
Remède contre la pousse. 109
Autre remède utile contre la pousse, et pour maintenir l'haleine à un cheval. Ibid.
Autre, pour soulager un cheval poussif. 110
Autre remède pour arrêter la pousse. Ibid.
De la courbature. 111
De la toux. 112
De la gras-fondure. 113
Du flux de ventre. 115
Des vers. 117
De la jaunisse. 119
Des tranchées. 120
De la rétention d'urine. 121
De la fortraiture. 122
Des chevaux maigres et dégoûtés. Ibid.
Blessures et enflures sous la selle et sur les rognons, et les cors. 123

De l'effort des reins. 125
De la gale, du roux vieux, et des dartres. 126
De l'enflure des bourses et sous le ventre, et des autres enflures. 129
De l'empoisonnement, et de la morsure d'animaux vénimeux. 131

ARTICLE III. — *Des maladies de l'arrière-main.* Du cheval épointé, éhanché, et de l'effort du jarret. 133

De l'enflure de la cuisse. 135
Du fondement qui tombe, ou qui sort. Ibid.
De la chute du membre et de la matrice, de la rétention, et de l'incontinence d'urine. 136
Des hernies. 139
Du vessigon. 141
De la courbe. 142
De la varisse. 144
De l'éparvin. 145
Du jardon ou de la jarde. 148
Du capelet et de l'éperon. 149
Des solandres et des râpes. 150
Des queues de rat ou arrêtes. 151
Des eaux. 152
Des mules traversières et crevasses. 155
Des poireaux ou *verrues, et des grappes.* 157
Du fic, nommé improprement fil ou crapaud. 160

CHAPITRE III. — Des opérations de chirurgie qui se pratiquent sur les chevaux. 163

De la saignée. Ibid.
De la saignée au cou. 164
De la saignée à la langue. 166
De la saignée au palais. Ibid.
De la saignée qui se pratique aux ars. 167
De la saignée aux flancs. Ibid.
De la saignée au plat de la cuisse en dedans. 168

De la saignée à la queue. 168
De la saignée à la pince. 169
De la saignée au tarmier. 170
De la manière d'églander. Ibid.
De la castration. 171
Du lavement, et de la manière de vider un cheval. 172
Du séton et de l'ortie. 173
Manière de dessoler. 176
De l'amputation de la queue. 178
Manière de barrer les veines. 179
Du feu. 181
Manière d'énerver. 187
Du polipe ou de la souris 188
De la manière de couper la langue. 189
Observations sur la manière de faire avaler les breuvages et les pilules, et sur l'usage du billot. 190
Manière de faire les pelotes blanches ou étoiles. 191
Manière de tailler les grandes oreilles pour les rendre petites. 192
Manière de faire des marques noires sur le corps d'un cheval blanc ou gris. 193
Pour faire revenir le poil tombé par gale, où besoin sera. Ibid.
Manière de remplir les salières. 194
Pour faire croître le crin et la queue. Ibid.

TRAITÉ DU HARAS. 196

ARTICLE PREMIER. — *Du terrain propre pour un haras.* 197
ARTICLE II. — *Du choix des étalons et de la cavale.* 198
ARTICLE III. — *Des règles qu'on doit observer dans la conduite d'un haras.* 202
Distribution du terrain. Ibid.
L'âge que doivent avoir les étalons et les jumens. 203

La quantité de jumens qu'un étalon peut servir. 204
Le temps de la monte. Ibid.
Manière de faire couvrir. 206
Le temps où la jument met bas. 207
ARTICLE IV. — *De la manière d'élever les poulains jusqu'à ce qu'ils soient en état de rendre service.* — Dans quel temps il faut les sévrer. 209
De la manière dont on apprivoise les poulains pour les rendre dociles. 211

Fin de la table.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MALADIES ET DES REMEDES
INDIQUÉS DANS CE VOLUME.

A.

Page.

Arrêtes. 151
Atteintes. 72
Avalure. 74
Avant-cœur. 57
Avives. 33

B.

Barbillons. 44
Barrer les veines. 179
Barres et langues blessées. 45
Baume ardent. 66
Baume pour l'enclouure. 97
Baume Feuillet. 98
Billot, son usage. 191
Billot pour barres et langues blessées. 46
Billot pour mal de tête de contagion. 25
Billot pour la fourbure. 81
Bleime. 90
Blessures sur le garrot. 53
Blessures et enflures sous la selle et sur les rognons. 123
Blessures sur le boulet. 69
Bouillie que l'on donne dans l'étranguillon. 33
Bouton de feu pour le malde cerf 49
Bouton de feu pour le mal de taupe. 52
Breuvages pour le mal de feu. 23
Breuvage pour le mal de tête de contagion. 25
Breuvages pour les avives. 34
Breuvage pour la gourme. 36
Breuvages pour la morve. 42
Breuvage pour la fourbure. 81
Breuvage pour le farcin. 103
Breuvage pour la pousse. 108
Breuvage pour la gras-fondure 114
Breuvage pour les vers. 118
Breuvages pour les tranchées. 121

C.

Capelet. 149
Carreau, ronger le carreau. 45
Castration. 171
Cataplasme pour la gourme. 38
Cataplasme pour la nerf-férure. 64
Cataplasme pour l'entorse. 65
Cataplasme pour l'enchevêtrure 77
Caustique pour le suros. 61
Cautère actuel. 147
Cautère potentiel. Ibid.
Chancre à la bouche. 46
Charge pour le mal de taupe. 52
Charge pour l'avant-cœur. 58
Charge pour effort d'épaule. 55

Charge fortifiante pour efforts. 134
Charge pour le vessigon. 141
Chute de membre ou de matrice. 136
Cirons. 44
Ciroëne pour les jambes roides. 69
Coin de bois pour ouvrir la bouche, dans le mal de cerf. 49
Composition pour donner de l'appétit, après l'opération du lampas. 43
Cors. 124
Coup sur l'œil. 27
Couper la langue. 189
Couper la queue. 178
Courbature. 111
Courbe. 142
Crapaud. 160
Crapaudine. 82
Crevasses. 155
Crin, faire croître le crin. 194

D.

Dartres. 126
Défensif pour cheval dessolé. 90
Descente. 139
Dessoler, manière de dessoler. 176
Dessicatif pour fourchette neuve 89
Dessicatif pour queue de rat. 152
Digestif pour cheval dessolé de nouveau. 90
Dragon. 30

E.

Eau stiptique pour fourchette neuve. 89
Eau pour les yeux. 28
Eaux de jambes. 152
Écart. 54
Écorché entre les ars. 57
Effort d'épaule, entr'ouvert, faux écart. 54
Effort du genou. 67
Effort de reins. 125
Eglander. 170
Emmiellure pour jambes foulées 68
Emmiellure pour solbature et pieds douloureux. 94
Emmiellure rouge. 139
Emplâtre pour effort de reins. 126
Emplâtre de Soleysel, pour le capelet et l'éperon. 150
Emplâtre blanc. 153
Encastelure. 86
Enchevêtrure. 77
Enclouure. 96
Enerver. 187
Enflure de bourses, sous le ventre, et autres enflures. 129
Enflure à la cuisse. 135
Entorse, mémarchure. 64
Éparvin. 145
Eperon. 149
Epointé, échanché, efforts de jarret. 133
Étoile au front, manière de la faire. 191
Étonnement de sabot. 94
Etranguillon, esquinancie. 32

F.

Farcin. 102
Faucher. 55
Fausse gourme. 39
Faux écart. 54
Feu. 22
Feu, manière de donner le feu. 183
Fève. 43
Fic. 160
Fièvre. 99
Fluxion sur l'œil. 27

Flux de ventre. 115
Fomentation pour l'étranguillon 53
Fondement qui tombe ou qui sort 135
Fourbure. 78
Forme. 71
Fortraiture. 122
Fourchette neuve. 88
Frayé entre les ars. 57
Friction à la racine des oreilles, pour le mal de tête de contagion. 24
Fumigation pour le mal de feu. 24
Fumigation pour le mal de tête de contagion. 26
Fusée. 60

G.

Gale. 126
Garrot, blessures sur le garrot. 53
Gourme. 35
Grappes. 83 et 157
Gras-fondure. 113

H.

Hernies. 139
Haras, traité du haras. 196

J.

Jambes foulées, travaillées et usées. 67
Jardon. 148
Javar. 72
Jaunisse. 119

L.

Lampas. 43
Lavement, manière de le donner. 172
Lavement émollient. 23
Lavement pour la fièvre. 101
Lavement pour le farcin. 103
Lavement pour gras-fondure. 113
Lavement pour flux de ventre. 117
Lessive pour la gale. 127
Lessive pour la jaunisse. 119
Liniment pour la gale. 128
Liniment pour enflure de bourses. 131
Liniment pour cheval blessé sur le garrot. 53
Loupe. 58
Lunatique. 28

M.

Maigre, cheval maigre et dégâté 122
Malandres. 59
Mal de tête. 21
Mal de tête de contagion. 25
Mal de cerf. 48
Mal des yeux. 27
Manière de vider un cheval. 172
Marques noires, manière de les faire sur le corps d'un cheval blanc ou gris. 193
Matière soufflée au poil. 85
Médecine pour gras-fondure. 114

Médecine pour purger et engraisser un cheval. 122
Mémarchure. 64
Molettes. 69
Morfondement. 40
Morve. 41

N.

Nerf-férure. 63

O.

Observation sur la manière de faire avaler les breuvages et les pilules. 190
Oignon dans le pied. 89
Onction pour la fourbure. 80
Onglet. 31
Onguent pour faire suppurer une tumeur dans la gourme. 38
Onguent pour le morfondement. 40
Onguent pour frotter la mâchoire dans le mal de serf. 49
Onguent des nerfs. 50
Onguent pour cheval écorché entre les ars. 57
Onguent pour les malandres. 60
Onguent pour les molettes. 70
Onguent pour la crapaudine. 83
Onguent pour peignes et grappes 84
Onguent de pied. 87
Onguent pour seime. 92
Onguent pour toutes sortes de blessures et plaies. 77
Onguent de Montpellier. 140
Onguent caustique pour toutes sortes de grosseurs et duretés. 147
Onguent pour les solandres. 151
Onguent pour les mules traversières. 156
Onguent pour les grappes. 158 et 159
Onguent pour les fics, fils ou crapauds. 161 et 162
Opération pour ôter le lampas. 43
Opérations de chirurgie. 163
Opiat pour la toux. 112
Opiat pour les vers. 118
Oreilles, manière de tailler les grandes oreilles pour les rendre petites. 192
Ortie. 173
Os de graisse. 90
Osselet. 60

P.

Parfum pour la gourme. 39
Peignes et grappes. 83
Pelotes blanches, manière de les faire 191
Pilules pour le farcin. 105
Pilules pour la morve. 42
Pilules puantes pour la fourbure. 80
Pilules pour les eaux. 154
Pinsanesse. 46
Plumes d'oie mises dans les naseaux, pour le mal de tête de contagion. 26
Poil tombé par gale ou blessure, manière de le faire revenir. 193
Pointe de feu pour le vessigon. 141
Poireaux. 157
Poison et morsure d'animaux venimeux. 131
Polipe. 188
Poudre cordiale. 23
Poudre pour la gourme. 37
Poudre pour le farcin. 104
Poudre pour les boutons de farcin. ibid
Poudre pour engraisser. 123

Poudre pour la pousse. 108
Poudre pour les yeux. 31
Poudre pour faire jeter par leur naseaux, dans la gourme et fausse gourme. 37 et 38
Pousse. 106
Projection d'une liqueur pour cheval blessé sur le garrot. 53
Purgation pour les eaux. 154

Q.

Queue, amputation de la queue. 178
Queue, faire croître la queue. 194
Queues de rat. 151

R.

Remède pour blessures sous selle. 123
Remède pour faire suppurer une tumeur dans la gourme et fausse gourme. 37
Remède qu'on applique sur les suros. 61
Résolutif spiritueux et aromatique, pour effort de reins. 126
Restreintif pour la fourbure. 81
Rétoir pour courbes et vessigons. 142
Rétention d'urine. 121
Rhume. 40
Roue de feu qu'on applique sur la noix, dans les écarts et faux écarts. 56
Roux vieux. 126

S.

Saignée. 163
Saignée au cou. 164
Saignée à la langue. 166
Saignée au palais. ibid
Saignée aux ars. 167
Saignée aux flancs. ibid
Saignée au plat de la cuisse. 168
Saignée à la queue. ibid
Saignée à la pince. 169
Saignée au larmier. 170
Salières, manière de remplir celles qui sont creuses. 194
Seime. 91
Sel calciné pour les taies de vue grasses. 31
Séton. 173
Sifflet. 93
Soies. 92
Solandres. 150
Solbature. 94
Souris. 188
Sternutatoire pour les tranchées. 121
Suppuratif pour les cors. 124
Surdents. 44
Suros. 60

T.

Taie sur l'œil. 31
Taupe. 51
Teignes. 95
Teinture d'aloës pour le mal de taupe. 52
Tic. 47
Toux. 112
Tranchées. 120
Tumeur sur le garrot. 53

V.

Varisse. 144
Vers. 117
Vertigo. 50
Verrues. 157
Vessigon. 141

Y.

Yeux, mal des Yeux. 27

Fin de la table alphabétique.

IMPRIMERIE DE BLOCQUEL, A LILLE.

DIFFERENTES ESPÈCES DE FERS.

FER D'UN PIED du devant.

Pince.

Éponge.

FER D'UN PIED de derrière.

Pince.

Crampon.

FER A TOUS PIEDS.

FER A PANTOUFLE.

PIED DE DEVANT.

Pincon.

PIED DE DERRIÈRE

FERS d'un CHEVAL de CARROSSE.

INSTRUMENS POUR LA FERRURE.

Brochoir. *Boutoir.* *Triquoise.*